

GN
645
M6
1968

DISCARD
RETIRÉ

MAGIE NOIRE

DU MÊME AUTEUR

- POÈMES (*Au Sans Pareil*), 1914-1925.
- TENDRES STOCKS (*N.R.F.*), 1921.
- OUVERT LA NUIT (*N.R.F.*), 1922.
- FERMÉ LA NUIT (*N.R.F.*), 1923.
- LEWIS ET IRÈNE (*Grasset*), 1924.
- FLÈCHE D'ORIENT (*N.R.F.*) 1932.
- ROCOCO (*Grasset*), 1933.
- FRANCE-LA-DOULCE (*N.R.F.*), 1933.
- LES EXTRAVAGANTS. *Milady* (*N.R.F.*), 1936.
- CHRONIQUE DU XX^e SIÈCLE.
- I. L'EUROPE GALANTE (Europe) (*Grasset*), 1926.
- II. BOUDDHA VIVANT (Asie) (*Grasset*), 1927.
- III. MAGIE NOIRE (Afrique) (*Grasset*), 1928.
- IV. CHAMPIONS DU MONDE (Amérique) (*Grasset*), 1934.
- NEW YORK (*Flammarion*), 1929.
- LONDRES (*Plon*), 1933.
- BUCAREST (*Plon*), 1935.
- AIR INDIEN (*Grasset*), 1932.
- LA ROUTE DES INDES (*Plon*), 1935.
- RIEN QUE LA TERRE (*Grasset*), 1926.
- LE VOYAGE (*Hachette*), 1927.
- HIVER CARAÏBE (*Flammarion*), 1929.
- PARIS-TOMBOUCTOU (*Flammarion*), 1929.
- MÉDITERRANÉE (*Mame*), 1938.
- MIL NEUF CENT (*Flammarion*), 1931.
- PAPIERS D'IDENTITÉ (*Grasset*), 1933.
- ROND-POINT DES CHAMPS-ÉLYSÉES (*Grasset*), 1935.
- LE RÉVEILLE-MATIN (*Grasset*), 1936.
- L'HEURE QU'IL EST (*Grasset*), 1936.
- RÉFLEXES ET RÉFLEXIONS (*Grasset*), 1939.
- CHRONIQUES DE L'HOMME MAIGRE (*Grasset*), 1941.
- ISABEAU DE BAVIÈRE (*Éditions de France*), 1938.
- PETIT THÉÂTRE (*Grasset*), 1943.
- GUY DE MAUPASSANT. Essai (*Flammarion*), 1943.
- FEU M. LE DUC. Nouvelles (*Milieu du Monde*), Genève, 1942.
- PROPOS DES 52 SEMAINES. Chroniques (*Milieu du Monde*). Genève, 1943.
- A LA FLEUR D'ORANGER. Nouvelles (*la Table ronde*), Vevey, 1945.
- A LA FLEUR D'ORANGER. Le bazar de la Charité. Nouvelles (*la Table ronde*), Paris, 1948.
- MONTOCIEL, RAJAH AUX GRANDES-INDES. Roman (*le Cheval ailé*), Genève, 1947, et (*N.R.F.*), Paris.
- LE DERNIER JOUR DE L'INQUISITION. Nouvelles (*la Table ronde*), Vevey, 1947, et Paris.
- GIRAUDOUX, NOTRE JEUNESSE (1906-1916). Souvenirs (*La Palatine*), Genève, 1948, et (*Plon*), Paris.
- JOURNAL D'UN ATTACHÉ D'AMBA-SADE. Souvenirs (*la Table ronde*), Vevey, 1947, et Paris, 1949.
- LE VISITEUR DU SOIR, Marcel Proust (*La Palatine*), Paris, 1949.
- L'EUROPE RUSSE ANNONCÉE PAR DOSTOÏEVSKY (*Tous les livres*), Paris, 1950.
- LE FLAGELLANT DE SÉVILLE (*Fayard*), 1951.
- HÉCATE ET SES CHIENS (*Flammarion*), 1954.
- LA FOLLE AMOUREUSE (*Stock*), 1956.
- FIN DE SIÈCLE (*Stock*), 1957.
- LE LION ÉCARLATE (*N.R.F.*), 1959.
- FOUQUET (*N.R.F.*), 1960.
- BAINS DE MER, BAINS DE RÊVE (*La Guilde-Lausanne*), 1960.
- LE NOUVEAU LONDRES, suivi de LONDRES 1933 (*Plon*), 1962.
- L'EAU SOUS LES PONTS (*Grasset*), 1954.
- LA FAUSSE EPOUSE (*Grasset*), 1956.
- VERS LA NUIT (*Rencontre*), 1962.
- LA DAME BLANCHE DE HABSBOURG (*Laffont*), 1963.
- PORTUGAL QUE J'AIME (*Vilo*), 1964.
- LE VOYAGE (*Hachette*), 1964.
- LE JAPON QUE J'AIME (*Vilo*), 1965.
- NOUVELLES INÉDITES, 2 vol. (*Gallimard*), 1965.
- TAIS-TOI (*Gallimard*), 1965.
- ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE ÉQUESTRE (*Olivier Perrin*), 1966.
- MON PLAISIR EN LITTÉRATURE (*Gallimard*), 1967.

PAUL MORAND

Chronique du XX^e siècle

MAGIE NOIRE

ÉDITIONS BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES
PARIS-VI^e



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© *Paul Morand*, 1928.

AVANT-PROPOS

1895. — *Charles, notre jardinier de Ris-Orangis, me montre le supplément illustré du Petit Journal sur lequel un soldat, coiffé d'un casque en pain de sucre, tue des Malgaches. Entrée des Français à Tananarive. Premiers souvenirs d'enfance.*

1902. — *On me conduit au Nouveau Cirque. Cake-walk. Un couple de nègres américains endimanchés, tenant à la main le bouquet de l'Olympia, cabrés, font irruption dans le XX^e siècle.*

1914. — *Septembre, 9 heures du soir. Les tirailleurs sénégalais descendent le boulevard Saint-Michel. Direction : la Marne.*

1916. — *Septembre. Toute une soirée, un homme à l'accent créole, à la voix sourde comme celle d'un récitant de Conrad, me révèle la poésie des Antilles, la noblesse du rhum : c'est Saint-Léger Léger.*

1919. — *Darius Milhaud arrive du Brésil. Il décrit Bahia, la Rome noire, me joue de ces sambas nègres qui serviront bientôt à la musique de son Bœuf sur le toit.*

1920. — *Je rentre en France. Dans les bars d'après l'armistice. Le jazz a des accents si sublimes, si déchi-*

rants que, tous, nous comprenons qu'à notre manière de sentir, il faut une forme nouvelle. Mais le fond ? Tôt ou tard, me disais-je, nous devons répondre à cet appel des ténèbres, aller voir ce qu'il y a derrière cette impérieuse mélancolie qui sort des saxophones. Comment rester sur place, tandis que le temps glacé fond entre nos mains chaudes ?

En route.

1925. — *Djibouti.*

1927. — *La Havane, la Nouvelle-Orléans, la Floride, la Georgie, la Louisiane, la Virginie, les Carolines, Charleston, Harlem.*

1927. — *La Guadeloupe, la Martinique, Trinidad, Curaçao, Haïti, la Jamaïque, Cuba, Alabama, Mississippi.*

1928. — *Dakar, la Guinée, le Fouta-Djalou, le Soudan, le sud du Sahara, le Niger, Tombouctou, le pays Mossi, la Côte-d'Ivoire.*

50 000 kilomètres. 28 pays nègres.

I

ANTILLES

LE TSAR NOIR

A Darius Milhaud.

Crottées ou non, le temps des masses est venu ; ces masses vous gouvernent et vous aurez les maîtres que vous vous serez faits. La noblesse française voulut avoir un peuple de sans-culottes : elle n'en a eu que trop, des gouvernants sans-culottes. Le peuple d'Haïti...

Les maîtres d'Haïti n'étaient pas des Anglo-Saxons. S'ils l'eussent été, ce serait une tout autre histoire...

(Mrs. H. Beecher Stowe,
la Case de l'oncle Tom.)

I

Cirque de montagnes, crevé à l'occident par la mer qui s'étale. Neuf heures du soir. Derniers petits nuages sulfureux, comme des fumées de shrapnels. Les thermomètres géants, offerts en réclame par une encre américaine, marquent 35 °C. L'odeur de roussi monte de l'herbe brûlée par le ciel ; au milieu du Champ de Mars, cette statue militaire qui pointe son sabre vers les constellations à peine réveillées, ce n'est pas le maréchal Ney, c'est l'empereur nègre Dessalines. Autour, la poussière s'est aplatie, après avoir été soulevée, dès l'aube, par les corvées de prisonniers, à midi par les bottes de la gendarmerie indigène, puis, avant le coucher du soleil, par les poneys de polo des officiers américains.

Les Américains ! Occide les a haïs, par instinct de conservation, dès qu'ils eurent pris pied à Porto Rico et à Cuba, haïs de toute la puissance de son sang noir, puis de tout son orgueil de patriote haïtien. Depuis 1915, les Yankees occupent l'île d'Haïti ; ils l'occupent, pense Occide, au mépris du droit des gens, en dépit de tous les mensonges qu'a pu dégoïser leur Wilson ; ils ont licencié l'armée noire, se sont ins-

tallés dans ces casernes, accolées au palais d'un président de la République désormais à leur dévotion. Qu'un Haïtien élève la main ou seulement la voix, et les mitrailleuses se mettront à cracher. Il est vrai qu'aucun Haïtien ne fera de geste (Occidentale) ; race amollie par le climat, abrutie par le labeur, divisée par les factions, séduite par les politiciens, abandonnée par les intellectuels — une poignée de versificateurs méridionaux, de boulevardiers parisiens à la manque, de bavards dont le café Napolitain est l'eden, *Aux écoutes* le journal officiel et dont les lèvres, plus violettes que le raisin, ne s'ouvrent que sur des imparfaits du subjonctif. Pendant que ceux-là ne rêvaient que d'être édités à Paris, les Yankees mettaient la main sur la patrie. Avoir été le peuple de Toussaint-Louverture, avoir bu le sang des colons français mêlé au rhum et, cent ans plus tard, tomber au niveau de Cuba, de la Californie ! Devenir une machine à sucrer le monde, à fabriquer des conserves d'ananas ! Les Américains ! Plus les envahisseurs étaient blonds, plus les yeux d'Occide étincelaient de fureur. Il grinçait des dents à la vue de ces peaux blanches à travers lesquelles on voit, comme à travers du cristal, les ondes rouges du sang, l'hydrographie bleue des veines. Les Latins, à la rigueur, offrent avec les nègres des points de ressemblance ; on peut les corrompre, les assimiler ; mais ceux-là ! Il pensait avec joie au jour où l'on alignerait au marché leurs têtes coupées, têtes d'or, têtes à change élevé sur le marché des races... Sans les Américains, Occide serait préfet, général, membre du Conseil d'État ; à cause d'eux il n'est rien, qu'un des deux mille avocats de Port-au-Prince.

Une belle brute de mulâtre, malgré ses quarante-six ans ; sans nuque, avec une face tout en escalier : la lèvre inférieure dépassant la supérieure, celle-ci faisant saillie au-dessous du nez, le nez, bien qu'écrasé, offrant plus de relief encore que le front et le front fuyant vers une calotte laineuse. Yeux jaunes, pleins de sang. Ce qui lui reste de douceur s'en va avec la jeunesse.

Occide est un nègre pas ordinaire. Il vit isolé, sans amis. Il peut penser sans parler ; il a des opinions pour lui seul, sans rechercher d'auditoire ; il a même un secret, sans réclamer de confident. Le seul Haïtien qu'il fréquente volontiers, c'est Pharamond, avocat lui aussi, ancien ministre à Paris : ils ont une passion commune, la chasse au canard. Ils passent des heures, ensemble, dans les marais de Léogane.

— Tu vois ce fusil, Pharamond : il rate rarement son doublé. Je souhaite tendrement que tous les Haïtiens possèdent son pareil. Pense donc, si notre peuple avait des armes !

— Le fusil, mon cher, dit gravement Pharamond, est un engin à deux tranchants, comme le suffrage universel.

— ... On lui a tout pris à ce peuple, continuait Occide, vieilles carabines à silex, bombes et même ces piques durcies au feu, aussi redoutables entre les mains des *piquets*, de nos frères du Sud, qu'entre les mains du peuple de Paris, au 10 août...

Pharamond est un quarteron affable, au parler français damasquiné de mots créoles, plein d'opportunisme et de conciliation :

— As-tu oublié, mon cher, ce qu'il en a coûté à nos *cacos*, pas plus tard que janvier 1920...

Occide revoit ces pauvres paysans du Nord, tra-

versant l'île pour venir s'abattre, impuissants, avec leur seul coutelas à sabrer la canne à sucre, devant les feux automatiques des troupes blanches.

— Les Américains assassinent en série ; la mitrailleuse a tué la politique — comme le machinisme a tué l'art, conclut-il amèrement.

Quand il ne chasse pas, Occide partage sa méchante case percée avec une vieille bonne, un cochon noir et deux dindons. Au fond de son bureau, qui n'a même pas de piano mécanique, orné seulement de ses diplômes, il se balance oisif et aigri, dans sa *dodine*, fauteuil de corde végétale et d'acajou. Esprit matériel encore, il ressemble à ces habitants des limbes, chagrins, assoiffés de vengeance, exaspéré de ne pouvoir jouir d'un paradis qu'ils voient sans réussir à y entrer. Trop pauvre pour Paris, dévoré par le complexe d'infériorité, il s'enferme dans un univers clos, d'ignorance, de science et de haine, dans un monde abstrait de lectures excessives, de mots techniques. Ça l'a conduit au socialisme.

Quand la nuit est tombé, il enlève sa jaquette d'alpaga, ferme le dossier « Affaires urgentes » ; dès que les Blancs sont à table, dès qu'il est sûr de ne plus être offusqué par eux, obligé de baisser les yeux devant eux, bousculé et ahuri par leurs sales autos, il sort et, ses souliers vernis à la main, il s'enfonce dans les *mornes*, au nom sinistre, dans la montagne haïtienne.

Ciel bleu foncé, soutenu par les fûts blancs des palmiers ; à quinze mètres plus haut, les arêtes des palmes, dociles à la brise, enduites de lune. Étoiles de dix-huit carats. Nuages compliqués, construisant et défaisant des cartes géographiques, allusions à

des continents cotonneux et invraisemblables. Occide pense à l'île, avant l'arrivée de Colomb, avant ce 6 décembre 1492 où les Blancs ont apporté ici, pour la première fois, leur peau blême qui sent le poisson. Ça et là, même en pleine ville, il retrouve des morceaux du paradis perdu, de forêt, presque vierge encore, encadrant les villas où les Faces pâles ont transporté leur rêve idiot ; brutes nordiques pour qui la chaleur est un luxe, le Sud, une friandise toujours convoitée ; il lui suffit d'oublier cette banlieue démontable, ces jouets en bois découpé, pour imaginer aussitôt les doux Indiens, massacrés par les Espagnols, auprès de leurs pirogues tirées sur une grève plus blanche que le sucre, entre les cocotiers obliques...

A mesure qu'il montait, Occide traversait Peu-de-Chose, le quartier américain. Il passa devant le Club, où aucun Haïtien ne peut entrer, puisque les hommes de couleur en sont exclus. Souvent, dans l'ombre, sur la route qui surplombe le barbelé, il s'était arrêté, mais sans oser... Ce soir-là, il entendit de la musique, n'alla pas plus avant. C'était un jour de concert. A travers les lames horizontales des jalousies, il voyait des rangées de têtes, peaux roses, visages sanguins, yeux dépigmentés, poils déteints de ces sauvages blancs, les uniformes en toile des officiers d'infanterie de marine et de la gendarmerie :

— Ça, des soldats ? sans galons ? Des commerçants en uniforme !...

Une pluie de notes l'éclaboussa ; elles jaillissaient du piano désaccordé par l'humidité tropicale, avec une abondance, une fureur généreuse qui l'enivrèrent. Cette fanfare l'exaltait, comme un signe de délivrance. Il pensa à sa patrie, à l'hymne : 1804 — date du

massacre des Français — que les Américains ont interdit de jouer, parce qu'il rend les Noirs fous... Et cet auditoire officiel, endormi, qui écoutait ce *Te Deum* comme une romance ! A la lettre, Occide vibrait ; ses muscles tremblaient tout seuls, sa figure grimaçait sans qu'il la commandât ; il frémit ; il se mit à danser ; des ondes, envoyées par le pianiste, lui entraient dans le corps ; il fallait qu'elles en sortissent. Il dansa comme une vieille négresse, comme un guerrier barbouillé de chaux, comme sa race entière.

Sans l'avoir jamais entendue, Occide dansait la *Grande Polonaise* de Chopin.

... Il était tombé, mais sa tête continuait de tourner. Les cailloux pointus contre quoi il s'était heurté, il ne les sentait plus. Il vit son sang répandu, le goûta du bout de la langue, puis à toutes lèvres, lui trouvant une saveur exquise ; pour un peu, il se serait ouvert les veines ; sang chaud, fade, gras, avec du bon sel, pour finir... Il y avait quatre, cinq siècles que, parmi sa hasardeuse lignée de prince africain, personne n'avait bu de sang, mais le plaisir, cette nuit-là, en fut plus vif. Faire un échange de sang, entre frères, à la veille de courir les grandes aventures, c'est bien, mais transvaser sa propre liqueur d'une partie du corps dans une autre, se boire soi-même, c'est mieux : le dessein se concentre, le circuit se ferme, l'âme ne perd rien de sa substance.

Occide sentit que l'heure venait.

Il descendit en courant jusque chez lui, dans l'avenue D. Il ouvrit la malle de zinc — une de ces malles que les nègres savent porter sur leur tête crêpue jusqu'à la gare — et en sortit un bidon à pétrole d'une contenance de dix gallons. Avec des soins infi-

nis, il le prit sous le bras, après l'avoir enveloppé d'un vieux sac à farine.

Il remonta vers le Club américain...

La lune s'était encore élevée. Elle découpait implacablement, au-dessous de lui, les toits de zinc, mais sans mordre sur le feuillage obscur des manguiers ; au-delà de la mer, doucement platinée, des montagnes essayaient de se dessiner, sans trop insister. Tout semblait attendre, immobile, même les éventails des bananiers, même les palmiers qui font la roue. Occide dominait maintenant le quartier des étrangers. Coupées de longs vélums translucides, ces maisons de Blancs, à claire-voie, s'étagaient comme les lanternes de papier huilé de cette fête japonaise qu'avait donnée jadis le Cercle port-au-princien. Des gramophones gaillonnaient...

Occide regarda sa montre : ce devrait être pour maintenant... Et même, ce devrait être déjà fini ; la mèche s'était-elle éteinte ?

Derrière, dans la montagne, Occide entendit un son rythmé, un martèlement sourd. Ce n'était pas la *martinique*, la danse populaire du samedi soir, mais un appel profond, étouffé, celui du grand tambour *vaudou*... Signe heureux ; signal ? Les Américains pouvaient bien faire pleuvoir les amendes, traquer ceux qui perpétuaient les rites, brûler ces tambours-là, ils n'avaient jamais rien empêché...

Entre le gramophone d'en dessous et le tambour d'au-dessus, entre le disque de paraffine et la peau de chèvre tendue, entre la ville et la montagne, à égale distance du corps et de l'esprit, de l'Amérique et de l'Afrique, Occide se tenait, suspendu...

Soudain, un jet de feu déchira tout ; la terre poignarda le ciel ; une détonation dilata la rade, fit

éclater la nuit, la lune. Étincelles. Fumées. Fumée.

Puis, retombée du silence, de la nuit, de la lune.

Dans un entonnoir creusé par la dynamite, le Club américain — ce club où les nègres ne sont pas admis — a disparu.

II

Les Haïtiens sont bons marcheurs. A l'aube, Occide était dans la montagne. Il passa au large du poste de police de Terre-Rouge, sans s'arrêter. Et d'ailleurs comment, où s'arrêter : les maisons, ici, fuient la route, s'effrayent des grands chemins par où s'écoulaient les bandes armées, et se réfugiaient derrière les roseaux sucrés et les cactus impénétrables. Caché dans les rochers, Occide survolait des yeux la campagne, jusqu'à Port-au-Prince. Le soleil sauta en l'air et la plaine du Cul-de-Sac, derrière lui, en fut inondée ; coincée entre la mer et le lac, elle se quadrillait de carreaux vert tendre : la canne. Des feux de charbon de bois, d'un même mouvement, couchaient leurs fumées vers la baie.

Pour plus de sûreté, Occide fit semblant de gagner Mirebalais, puis par un angle brusque, se dirigea vers la frontière de Saint-Domingue. Il sut se perdre, dès le lendemain, dans ces ruineux domaines où la grande culture est abandonnée depuis le temps de la colonie. Il y trouva l'accueil de pauvres paysans isolés. Il prit la salopette de cotonnade bleue, le chapeau en feuilles de latanier, le sabre d'abattis et se mit

à travailler durement, comme eux ; le matin, avant le jour, une tasse de café ; à midi, un verre de tafia et, le soir seulement, le riz et les haricots rouges ; puis, la chute dans le sommeil. Parfois les femmes s'en allaient très loin, au marché, les jeunes emportant sur leur tête la calebasse pleine de sirop de sucre, un chapelet de dindes vivantes, pendues par les pattes à leur ceinture ; les vieilles suivaient, montant encore leur âne en amazone, à la française, la savate en équilibre au bout de l'orteil. Occide retrouvait toute l'Afrique terrée là, derrière ces épines, intacte, telle que les négriers l'avaient apportée, telle que le hasard l'avait fractionnée, il y a des siècles, ayant repoussé immédiatement. Parmi les sang-mêlé, les bâtards de la ville, qui soupçonnait l'existence de ces géants yolofs, de ces Zoulous aux yeux bleus, de ces Bambaras indolents, de ces Dahoméens dévoreurs de chiens, de ces négrillons hilares et danseurs, marchant encore, par hérédité congolaise, en file indienne ?...

Occide, le nègre peau-fin, le parvenu de la peau, comme disent les Blancs, leur envoyait à tous leur beauté, sinon leur force — car eux aussi, ces anciens Africains, s'étaient affaiblis : on n'habite pas impunément les molles Antilles, tropiques de luxe, pays sans dangers, sans chasses, sans fauves ni serpents... Tous ces gens peinaient, cependant. Occide fit comme eux. Quand il eut enlevé ses bottines — tout ce qui le séparait encore de cette plèbe — on ne l'appela plus « général », mais « tonton » ; il préférait cela. Il marcha sur les plantes de ses pieds, plus claires que le reste du corps, pareilles à des semelles de caoutchouc rouge. Personne ne songeait à lui demander d'où il venait ; il suffisait qu'il aidât à dompter ce sol trop riche, qui n'avait plus été cultivé depuis

le départ des Français, sol fougueux comme un cheval qui n'a pas travaillé. Quand les Noirs suaient, ils chantaient des choses magnifiques, qu'Occide écoutait avec délices ; il avait pour le travail manuel l'ivresse soudaine, sinon durable, des intellectuels... Il lui semblait maintenant avoir été projeté, lui aussi, par l'explosion de sa machine infernale, très loin, parmi d'anciens esclaves, au fond des temps. Une tradition de famille le faisait descendre de princes africains, mais il se sentait petit-fils d'esclaves, une de ces belles « pièces d'Inde », appréciées jadis des négriers, payées par eux en cauris, en tocques, en guinées, en bouges — étranges monnaies du continent noir ; un nègre enchaîné à l'entrepont, un nègre marqué aux initiales de son propriétaire, vendu à l'encan, échangé contre des indiennes ou des pipes de Hollande, un nègre marron, traîné la fourche au cou, le poignet dans le carcan, pansé avec des piments, cloué par l'oreille, ou pris pendant le travail à manger la canne et muselé d'un masque en fer. Dur à mourir, dur à vivre...

Le peuple noir vaincra, se jurait Occide à lui-même. Il ne verra jamais pire que le passé. Mais il ne se contentera plus d'une courte vengeance. « Brûlez cases ! Coupez têtes ! » On l'entendra encore, ce cri de la guerre sainte contre les premiers colons français... Ces milliers de sucreries, d'indigoteries, de cotonneries, de cafétérias dont les maîtres enrichis s'enorgueillissaient à la veille de 1789, qu'étaient-elles, sinon du travail, de la sueur, du sang de nègre ? Activité malfaisante que celle de ces Français — qui furent les vrais Yankees du XVIII^e siècle — à laquelle Occide préférait le grand désert du XIX^e siècle, les terres en friche, les aqueducs crevés, les ports ensablés de la période noire républicaine, ultime sagesse d'une

race contente de peu, comme toutes celles qui sont aimées de Dieu. 1804-1915. Un siècle de liberté !... cela ne s'oublie pas facilement, de tels miracles. Mais, hélas ! ce n'est pas en vain qu'on est gouverné par des messieurs de couleur qui se croient quelque chose, avec leurs diplômes de Sorbonne... Lucidement, Occide voyait se dérouler la fatale histoire : politiques de partisans, intrigues, concussions et comme sanction dernière... le gros bâton du policeman américain. Oui, aujourd'hui, une race plus jeune avait repris aux mains des Français le flambeau de la famille aryenne : et de nouveau c'était la loi du Blanc qui écrasait le Noir. Les mêmes Blancs ! Sous la moderne route de ciment que croyaient construire à Haïti les ingénieurs américains, ne retrouve-t-on pas toujours l'ancienne chaussée du roi de France ?

Un mois passa. Occide était sans femme. Il fit comme les journaliers, s'embusqua la nuit, tomba sur la première venue, une douce fillette à la chair violette, aux cheveux beurrés. Il la renversa et entra dedans, d'un coup, comme le frelon dans la rose. Ensuite, calmé, il souffrit de n'être qu'un mulâtre vieillissant, à la voix dure, aux pieds et aux mains trop petits, aux oreilles décollées, en face de cette belle négresse aux seins jetés droit, à la peau douce comme le plâtre, aux yeux niellés de blanc. Il se comparait à elle. Métis « incohérent », cette expression d'anthropologie l'avait frappé. Moralement aussi, incohérent. Il se sentait gâté par les villes, par les livres, par les produits manufacturés. Il n'était plus de sa race, mais d'une race à part. Il pensait à ces pays arabes où les mulâtres sont appelés les Verts. Tandis qu'elle, était noire et polie comme l'obsidienne. Elle avait une toute petite voix quand elle parlait,

une voix de la taille de son âme ; mais, quand elle chantait, une voix puissante comme celle des animaux de la forêt appelant la pariade. Son nom était Désirée Désir.

Occide vécut encore deux mois ainsi, parmi ces serfs de jadis qui ne dansaient pas le charleston, mais le menuet et la gavotte, au son d'une flûte voilée de papier de soie... Parfois, un Frère du Saint-Esprit passait la nuit dans les hautes terres ; il arrivait sur un cheval pie avec son casque en œuf, ses lunettes bleues et sa quinine. D'autres fois, c'était le vieux curé de Sourire qui montait pour dire la messe dans l'étable. Il terminait l'office par des prières pour la santé de monseigneur le Dauphin... Occide se plaisait à tout cela ; il désirait prolonger cette douceur nouvelle. Puis, l'instant d'après, il s'en repentait, car il était dur envers soi-même, mais inconséquent. Il avait dompté son esprit rebelle à l'étude, il voulait maintenant réduire son corps chétif, récusant ce bien-être de l'altitude, cette quiétude des sens, après des nuits dans la case de Désirée Désir, cette cabane d'acajou à l'odorant toit de vétiver. Aux héros, songeait-il, l'amour est poison.

« Les filles piquent comme le palmier nain, lui répétait autrefois son père. Si tu veux réussir, suis plutôt les vieux nègres, ceux qui parlent tout seuls dans la rue. Écoute leurs divagations : ce sont autant de secrets... » Occide se rappela ce conseil. Il n'alla plus chez la négresse qui, d'ailleurs, se moquait bien de lui et circulait volontiers de l'un à l'autre, autour des feux, comme une pipe...

Un soir qu'il entendit sonner, de crête en crête, le *lambi*, la conque rose avec laquelle les sorciers,

les *papalois*, s'interpellent, au moment de la pleine lune, Occide se leva, marcha vers le son le plus proche, le rejoignit.

Fut-ce un rêve, sous les étoiles ?

Il se trouva dans un cirque de rochers. Des paysans, à la face plus torréfiée que le café, l'entouraient, étagés comme aux combats de coqs. Lui, au centre, pareil à un cadavre au fond d'un amphithéâtre d'anatomie...

Un homme, hérissé de barbes d'aigrettes, s'avança, le coupe-coupe en main. Il chercha à attirer les démons par des balivernes, par des aliments putréfiés, par des incantations ; lorsqu'il parut certain de leur présence, il trancha l'air en feuilles minces autour de lui. Occide attendait, tout empesé de terreur. Cet oiseau armé, à visage humain, l'épouvantait, Il s'agenouilla comme les autres, face contre terre... Quand il se redressa, il vit le sorcier présentant une tête. Cette tête, Occide la reconnut : c'était la sienne, coupée, oui, sa propre tête, avec ses dents d'or, sa peau bitumeuse et ses gros yeux qui ne cillaient jamais. A ses côtés, des officiants en cagoules de marabout, comme des infirmiers sacerdotaux, éventaient son cou étanche et béant, attentifs à ce qu'aucune mouche n'allât s'y poser. Occide voulut porter la main sur soi, mais on prévint son geste. Il vit alors — avec quels yeux ? — le bourreau, qui tenait toujours par les oreilles son trophée sans tige, s'approcher, le reposer, comme un heaume, sur ses épaules. Occide se releva et se mit à danser.

Occide cherchait celui qu'on lui avait désigné.

Il entra dans un buisson feuillu. Un vieillard, avec une figure trouée comme un liège par la petite vérole,

des sourcils blancs et une chemise déchirée qui laissait voir des os plus noueux, plus calcinés que le charbon de bois, apparut devant lui. C'était le sorcier.

— Honneur ! fit Occide.

— Respect, répondit le vieux.

Occide lui présenta du rhum et des dindes, apportés la veille de la plantation.

— A votre conservation, monsieur Clairvoyant, fit-il.

L'autre, à son tour, offrit le café.

Miracles, guérisons, bouillies de simples, Occide s'attendait à ces soins de bonne femme ; mais non à ce qu'après l'avoir regardé jusqu'au fond, on lût en lui.

— Suis-moi, fit Clairvoyant.

Ils marchèrent longtemps. A l'odeur de végétation moisie succédait la sécheresse des hauteurs qui rabougrissait les plus fières essences. La forêt les reprenait tous deux ; aujourd'hui comme hier, un asile pour eux comme pour les ancêtres. Ils arrivèrent à un « figuier maudit » qui s'étirait hors de terre par de membraneuses racines ; certaines des branches portaient des colliers. Sur une dalle, Occide aperçut des tibias, un vieux sabre, les signes du zodiaque, une bouteille de Pernod ; il reconnut un *homefort*, un autel du culte vaudou.

— Ce que tu as fait, mon fils, a été bien fait, dit Clairvoyant. Cependant, l'heure n'est pas venue. Ta main...

Occide tendit sa paume rose où les lignes s'inscrivaient en bistre.

— ... Nous encore souffrir et toi, apprendre, car tu ne sais rien.

Occide voulut répondre qu'il était docteur en droit,

licencié de philosophie, orateur remarqué, rédacteur au *Tonnerre haïtien*.

— ... D'abord, oublies ; tu te sers trop de ta bouche.

Occide, fièrement :

— J'ai plaidé souvent, fit-il, mais je n'ai prononcé qu'un seul discours... Ce fut, il y a trois mois, sous le plancher du Club américain... Ce soir-là, je me suis fait entendre à cent kilomètres à la ronde !

— Je sais, je sais... Crois-tu donc que Clairvoyant, pour savoir, il a besoin, comme une vieille femme, de regarder à travers une oreille de mule ?... D'abord, fais la paix avec les animaux, les végétaux, les minéraux. Tous, même famille. Reconnais tes parents. Sans eux, on ne peut rien. Rêves-tu ? Sais-tu rêver ?

— Que veux-tu dire ?

— Le vrai habite les rêves. Les rêves pèsent même poids, comme les actes.

Occide avait oublié la nuit de sa décollation. Éveillé, il croyait peu aux sortilèges. Il était allé au sorcier par ambition, car on lui avait dit que ceux de cette caste lisent dans l'avenir et il ne doutait pas que l'avenir ne fût plein de lui. Le sabbat n'était pas une farce ; derrière, il y avait la science des poisons et la possession des âmes.

— Je veux réveiller ces paysans, lever une bande, marcher sur la capitale..., expliquait Occide, en vrai Haïtien.

— Pas la peine, disait Clairvoyant, tu vaincras sans te salir les doigts.

— Les Américains ?

— Le jour viendra où tous plier bagage.

Loin de son bureau, de ses codes, de ses digestes, l'air de la montagne, les privations dématérialisaient

Occide. Il était, comme tous les Noirs grégaires, perdu dans la solitude. Il avait l'impression de devenir un automate. Il ne pensa plus par idées générales. Lui qui se saignait pour recevoir vingt journaux européens, et les primeurs intellectuelles de Paris (bien qu'il s'en cachât, affectant de les mépriser), dès qu'il en fut sevré, tomba dans le vide. Cette littérature lui était un tonique ; sans elle, il perdit pied. Il se plia à des rites absurdes. Il accepta de renoncer complètement aux femmes. Le vieux lui donna un breuvage. La nuit même il crut rendre des épines, des arêtes de requin, des boules de poils, des tessons de bouteille...

Cependant, malgré sa docilité, son désir de naître à la vie magique, Occide ne sentait pas jaillir en soi cette force multirayonnée que l'homme-médecine lui avait promise. Au contraire, il lui sembla que sa conscience baissait.

Il lui suffisait de subsister animalement, parmi les chèvres et les porcs, humant l'odeur épouvantable du lait aigre, de la fumée de bois et des excréments, replongé, à travers l'exil, dans l'immense matrice de la terre. On le gavait de formules incompréhensibles qu'il apprenait par cœur : c'était de l'hébreu — car le vaudou est frère de la kabbale. Quand on égorgeait des coqs et des cabris, la vue du sang le surexcitait. Il s'approchait pour mieux être inondé. Initié, il augmenta ses connaissances, apprit qu'il n'y a que deux races, la blanche, puis la noire, qui sont aussi la lune et le soleil ; la femme et l'homme, l'eau et le feu, la raison et l'amour ; que Jésus fut mulâtre et que le Messie sera le produit d'un Blanc et d'une Noire.

— Demain, tout bon pour métis, disait Clairvoyant.

Vint la nouvelle lune.

Le soir où elle fut pleine, elle bondit hors de la terre, énorme, si rapide qu'en prenant les nuages comme point de repère, l'œil pouvait la suivre à la course. Ce soir-là, les « tireurs de contes », les réciteurs à la veillée furent désertés... A califourchon sur les grosses caisses ! Le rythme furieux de la *martinique* retentissait dans la plaine : tous les ventres en mouvement ; ceux des danseurs et aussi ceux du cercle épais des assistants, des enfants et des vieillards. A l'Anse-des-Pipes, à la Source-des-Misères, à la Cirque-à-Juif, à l'Ile-à-Vache, à Sale-Trou, les nègres, dos contre ventre, dansaient en battant des mains, entre les détonations des tambours.

Clairvoyant emmena Occide au figuier maudit ; tout autour, la succion des racines était telle que l'arbre avait épuisé la terre et que rien ne poussait dans cette clairière que des cactus nains ; la végétation épineuse mettait les pieds en sang. Le sorcier traça un cercle, prit les mains de l'Haïtien, les abaissa au contact du sol ; Occide sentit ses membres s'ankyloser... L'air se raréfia. L'instant d'après, il se vit étendu par terre... Son corps était en sueur, luisant comme ceux de ces anciens esclaves que les marchands huilaient pour cacher leur gale... Clairvoyant lui appuyait contre la poitrine un gros morceau de cristal de roche arraché de la montagne... Occide en sentit le froid... Il se crevassait... Cela entraînait dans sa chair en gélatine. Il tremblait, comprenant qu'il avait affaire à un de ces terribles « mangeurs d'âme »... Le sorcier, après avoir introduit sous sa peau trois gros glaçons, le recousait...

Occide, ainsi empierré, voyagea librement dans l'espace. Il vit de la neige, des fumées, des usines,

des temples ensevelis... Le monde lui apparut, lisse, malgré son relief, ses accidents humains, tel qu'il est, tout en océans, d'une unité si liquide, d'une fluidité si abstraite qu'elles l'enchantèrent. Le fond des mers s'ouvrait pour lui, et non plus seulement l'aride surface.

Chaque nuit, maintenant, il se dédoublait, sortait de soi comme d'une maison. Il voyait ses gestes, entendait sa voix de l'extérieur, les trouvant nuancés, surprenants, pleins d'aspects nouveaux qui l'éclairaient sur lui-même. Quand il était fatigué de courir les espaces, il venait s'asseoir près de son corps endormi.

III

Huit ans plus tard, le miracle s'est accompli. La république d'Haïti est délivrée de l'oppresseur. Plus de nègres : rien que des Noirs.

Le mois qui suivit l'ouverture des hostilités entre les États-Unis et le Japon, après l'indécise bataille de Pearl Harbor (îles Havaii), et devant la menace d'un soulèvement général de l'île noire, les Yankees se retirèrent. Pas un coup de fusil. Le haut-commissaire, la gendarmerie, les douanes, les experts, les techniciens, les conseillers, tous ceux qui s'enrichissaient avec l'argent de ces nègres qu'ils méprisaient, regagnèrent Key-West après avoir emballé leurs avions, leurs romans policiers, leurs machines à danser, à compter, à faire la glace.

De l'occupation américaine, il ne reste plus que les automobiles officielles, sur lesquelles le gouvernement provisoire haïtien a mis la main ; il ne reste plus qu'un policeman, quarteron de Chicago qui, oublié sous son parasol, continue à faire des signaux rigides au coin de l'avenue C et de l'avenue M ; mais personne ne croit plus en lui et les grand-mères des Halles, quand il veut les faire circuler, lui montrent

leur derrière. Sur le Champ-de-Mars, le Palais national — dont le style rappelle si heureusement le Petit-Palais des Champs-Élysées — est habité par un nouveau président. Ce nouveau président, c'est Occide.

Le voici, digne, maître de soi, constitutionnel. Aucun aide de camp à aiguillettes, aucune clientèle à suppliques, pas de policiers à motocyclette, sifflet aux lèvres. Occide circule simplement, comme le premier des citoyens.

Cependant, dès le départ des troupes, la haine du Blanc prit partout de telles proportions que le corps diplomatique put se croire en danger ; les ministres accrédités voulurent crier, par prudence, avant d'être touchés ; ils trouvèrent à qui parler. Occide leur répondit qu'il ne s'opposerait pas à leur départ. Haïti pouvait vivre sans les Blancs. « O beaux aryens, créateurs de prétendues richesses, escamoteurs de libertés politiques, etc., put-on lire en un article du *Tonnerre*, inspiré par Occide, on connaît maintenant vos faiblesses, pauvres loques inacclimatables, sans force contre le soleil, victimes éternelles de votre lymphatisme, de votre myopie, de vos fièvres. Retournez donc à vos litanies, à vos postulats de raisonneurs, à vos patenôtres d'impérialistes inexorables. Adieu, ô Machiavels ! »

Peu après qu'Haïti eut rompu toutes relations extérieures officielles avec les peuples de race blanche, un vapeur portant le pavillon soviétique vint mouiller à Port-au-Prince. Des marins tartares, à la tête rasée, lisse comme les calebasses, vinrent solliciter en faveur de leur navire-exposition la libre pratique, qu'on accorda. La camarade Austerlitz en était le capi-

taine. Comme elle avait rang de chef de mission, on tira le canon.

Occide monta à la coupée pour rendre à la camarade Austerlitz sa visite.

— Madame...

— Appelle-moi *tovarich* ou, mieux, par mon prénom, Barricade... Finis les saints du calendrier... Tiens, ce lieutenant s'appelle Proudhon.

— Nous avons ça en Haïti depuis plus de cent ans, répondit Occide.

Tout l'émerveillait. Le costume du capitaine, vert et rouge, assorti aux fanaux de bâbord et tribord, le samovar, les statistiques sur la syphilis. Cet ancien navire-hôpital allemand, saisi pendant la guerre, et qu'on avait omis de rendre après Brest-Litovsk, avait été transformé en flottante école de propagande. Si, à l'extérieur, le blindage du *Nitchevo* était d'un gris modeste, à l'intérieur, tout était rouge, comme un cœur. Un Lénine, grandeur nature, présidait la table du banquet chargée de pièces montées, de sterlets, de caviar et de raretés gastronomiques. Au-dessus du buffet, on pouvait lire cette phrase de Chamfort : « Les pauvres sont les nègres de l'Europe. » Des ventilateurs, installés au centre de cubes de glace, envoyaient une fraîcheur exquise. Occide s'attarda au cinéma, aux graphiques en couleur montrant, avec une évidence sèche, la faillite de l'Occident. Les principaux produits de la Russie, présentés avec des mots techniques alléchants, sur des positifs en verre, l'éblouirent. Il se lança dans des commandes, promit de revenir le lendemain.

Le lendemain, il y eut bal masqué à bord, auquel tout Port-au-Prince assista, déguisé dans le goût français. La camarade Austerlitz s'était barbouillée en négresse, dans une robe de velours rouge,

de chez un grand couturier de Moscou, nommé Worth. Elle n'avait pas oublié les leçons de l'École de révoltes coloniales de Bakou, sur l'utilité des petits cadeaux ; sous prétexte de tombola, Occide fut comblé. Il remporta sous son bras des photographies, les œuvres de Karl Marx, de Lénine, y compris le texte du fameux discours au II^e Congrès de la III^e Internationale où il est traité de la propagande chez les nègres ; il reçut le portrait du nouveau champion de la révolte javanaise, Semaung le Malais, ainsi que des zibelines. Le dictateur dut promettre d'envoyer les meilleurs sujets des écoles à Moscou. Il accepta qu'on lui expédiât à Port-au-Prince des commissaires du peuple pour y monter une société analogue à l'asiatique O. M., l'Organisation de la Mort.

Le navire repartit, non sans avoir débarqué encore quelques tonnes de brochures. Occide ne tarit pas d'éloges sur la camarade Barricade Austerlitz ; mais les Haïtiens ne le suivirent pas. Sous l'influence très grande de leurs femmes, gent conservatrice et même réactionnaire, ils déclarèrent que le Worth de Moscou ne valait pas les Galeries Lafayette, que les officiers du navire-exposition ne savaient pas valser, et, susceptibles, que la Russe avait voulu, en se déguisant en négresse, leur faire un affront ; enfin que ce prétendu navire-exposition n'était qu'un brûlot.

Là encore, incompris, Occide ne répondit rien, se renferma dans son mutisme.

Occide attend son heure.

Le Gouvernement provisoire, encore puissant et dont, par le jeu harmonieux des lois, il émane, l'absence de partisans, de force armée, tout oblige le dictateur à patienter. Oui, il attend que les mitrail-

leuses commandées au Mexique aient été débarquées en secret à l'île de la Tortue. Alors, on verra. Pour le moment, il travaille l'armée, sonde l'administration. Il a, sur son balcon, deux fusils : un dirigé sur ses ennemis et l'autre braqué sur ses troupes. Immobile comme un alligator dans la vase, les mâchoires closes, il garde l'œil ouvert sur les *gourdes*¹ accumulées dans le trésor public par la gestion américaine...

Pendant, le bon grain jeté aux vents alizés par la camarade Austerlitz commençait à germer. Occide lut les brochures de propagande : il y vit de merveilleux tableaux synoptiques, des dessins captivants, des images où les Anglo-Saxons étaient traités suivant leurs mérites ; d'un coup d'œil, on pouvait se rendre compte des ramifications mondiales de l'organisation soviétique, grâce à des planches en couleur, pareilles à des escaliers généalogiques. Peu à peu, Occide rêva d'être une sentinelle à l'avant du monde noir, un canon chargé posé sur la tempe des États-Unis. Haïti serait le « négatif » de Moscou... A cette idée, son orgueil immense de nègre trempait dans l'ineffable... En jetant, huit ans plus tôt, sa bombe sous le Club américain, il avait exercé non pas une vengeance personnelle, poursuivi non pas une œuvre nationale (comme l'avaient pensé les grands électeurs de Port-au-Prince qui l'avaient porté à la présidence — et qui, d'ailleurs, aujourd'hui regrettaient leur décision) : il avait été, avant la lettre, un militant bolcheviste. En vivant, pendant ces années, retiré dans les champs, étroitement uni au peuple, partageant sa peine, Occide n'avait fait que parvenir, par les chemins de son propre génie, au

1. Monnaie haïtienne : 5 francs-papier.

carrefour où se retrouvent tous les grands penseurs de l'époque. Enfin, que lui avait, lors de son initiation, enseigné Clairvoyant, sinon que le glas du monde occidental a sonné, que l'heure est aux races de couleur, aux déshérités d'hier, que le commerce est immonde, la richesse haïssable ?

Pendant trois mois, le futur président ne dormit pas. On pouvait, de la rue, le voir, la tête dure et noire comme un boulet enfermée dans ses mains aux ongles roses, travailler les *Principes de la révolution chinoise*, de Boukharine. Levant les yeux vers les étoiles nettoyées de leur brume par l'arrivée de la saison sèche, il jetait sur le monde noir arriéré un regard circulaire : nègres yankees, pauvres machines embourgeoisées et confites en puritanisme, nègres brésiliens abrutis par les impérialistes occidentaux ! taux !

Ce serait donc à ceux des Antilles, à lui, Occide, à donner l'exemple.

Il s'ouvrit de ses projets à des personnes sûres ; non à des amis, car il n'en avait point, s'étant refusé cette douceur comme toutes les autres, heureuse en cela d'imiter Lénine, qui s'était interdit son plaisir favori, la musique. Il recrutait des hommes parmi les forçats français évadés de Cayenne, les déserteurs hollandais de Curaçao. Il commençait à se créer une garde rouge, en secret, chez les blanchisseurs chinois. Pas un mot, en tout cas, à ses ministres, vieux étudiants bohèmes, félibres noirs, fourbes opportunistes toujours prêts à le trahir. Les séances du Conseil, qu'ils lui imposaient, l'exaspéraient. Bavards incorrigibles dont les querelles — démocrates contre radicaux, radicaux contre progressistes, etc. — ne faisaient que reproduire, dans le domaine politique, les ataviques guérillas africaines, de clan

à clan. Mais Occide les ménageait encore, car l'opinion publique était pour eux.

— Mon ché, la Constitution... commençait Pharamond qui avait failli mourir d'une obstruction intestinale pour avoir dévoré les bulletins de vote adverses, le jour de l'élection d'Occide, et se croyait, à ce titre, des droits à sa reconnaissance.

— Peut-êt' un *éfé'ndum vox-populi* ? hasarda Waldeck-Rousseau.

— Tout cela, exercices de style, jeux académiques du XIX^e siècle, répondit sèchement Occide.

— Mon ché, not' œuv' doit po'ter au f'onton m'amo'éen de l'édifice — *opus oedificandi* — le mot paix, mot divin... Ça-Ira Coriolan (dont la situation venait de ce qu'il possédait comme gri-gri une lettre de Victor Hugo à un Coriolan, finissant par ces mots : « Je mets mes deux mains blanches dans vos deux mains noires... »).

Occide haussa les épaules.

— Idiots ! Guerre ! Encore et toujours guerre ! Darwin. Su'vivance des plus forts.

— Mè'ci en pile, répondit Hieronimus Michelet, un pur type pahouin. Idiots peut-êt', mais p'ets à mou'ir pour la pat'ie.

— J'exclus du Conseil celui qui prononce encore ce mot, périmé, de patrie... Demain matin, à cinq heures, Lamartine, j'attends ton rapport sur l'aviation ; à sept heures, Mésamours viendra m'entretenir des préfets... Et défense de rire sur ma tête !

Qui est assez attentif pour veiller chez autrui aux transformations du vêtement, à l'évolution de la coupe du poil, à la présence d'accessoires nouveaux ? En remarquant à temps qu'Occide se passait le crâne au papier de verre, qu'il s'efforçait de se tailler une bar-

biche en pointe, qu'il ne sortait plus qu'avec une serviette de cuir sous le bras, qu'il prononçait ses discours, comme Lénine, une main dans la poche, on se fût épargné bien des étonnements ; le jour où il passa la revue avec un pince-nez en fer, comme Trotski (pince-nez dont les verres, réfractant la lumière, lui donnaient l'air d'un fétiche africain), il fut évident que le Rubicon allait être franchi.

En effet, ce matin du 13 décembre 193., dès huit heures, des policiers en auto s'arrêtèrent devant les banques, exigèrent la clé des coffres. Dans leurs cages, malgré leurs brownings nickelés, les caissiers étrangers furent immobilisés. Des camions de titres, de valeurs, de gourdes crasseuses, des tonneaux de dollars furent mis en route. A midi, un édit d'Occide proclamait la nationalisation des banques. Tandis que Port-au-Prince s'anéantissait sous des feux verticaux, à l'heure où les sentinelles de la prison jaunes sommeillaient dans leur mirador, les portes des geôles s'ouvrirent et engloutirent les membres du Gouvernement provisoire. Nul n'en fut d'ailleurs étonné et les détenus eux-mêmes, malgré leur triste sort, eurent pour la première fois, depuis le départ des Américains, l'impression qu'Haïti avait définitivement recouvré sa liberté et que l'âge d'or recommençait. On revit, la nuit, en ville, les éclairs des coups de fusil, intermittents et lumineux comme des lucioles ; on rencontra le long des routes des automobiles sans roues, des chevaux sellés dont les cavaliers avaient été enlevés mystérieusement. Enfin, le drapeau haïtien (qui, comme on sait, n'est que l'ancien drapeau français d'où le blanc, couleur suspecte à tous égards, a été exclu et dont le bleu et le rouge symbolisent l'union du nègre et du mulâtre) fut encore simplifié

et devint le drapeau rouge ; le coco-macaque et la machette à couper la canne, les deux outils nationaux, remplacèrent seulement le marteau et la faucille. A minuit, la grande idée d'Occide était réalisée ; l'Union des Républicains Socialistes Soviétiques d'Haïti était fondée. U.R.S.S.H.

Ainsi naquit cette moderne Internationale noire dont la création devait être le pendant de la république d'il y a un siècle, après la campagne de libération de Toussaint-Louverture. Toussaint-Louverture plus grand que Napoléon, Occide plus grand que Lénine.

Cette nuit-là, les premiers soviets de paysans et de soldats s'improvisèrent à Mirebalais, à Rondeau-Joli, tandis qu'au Palais, le dicateur, avec l'aide du Comité révolutionnaire d'Haïti, et du professeur de droit constitutionnel Adieu-au-Monde, rédigeait la charte du communisme nègre ; à l'aube, Occide prit le prénom de Wladimir et Port-au-Prince, ainsi nommée jadis en l'honneur d'on ne savait quel Rohan, fut débaptisée et appelée Octobreville, en souvenir de la grande révolution russe d'Octobre. Un radio, véritable cri électromagnétique, l'apprit aussitôt au monde ; union mystique des Tropiques et du Pôle, du soleil et de la neige. Ce que les usines de propagande de l'U.R.S.S. n'avaient pas encore pu mener à bien, malgré leurs millions de dollars, de roupies, de lei, d'écus de Marie-Thérèse, de pesos, à l'heure où l'univers en était encore à attendre un soulèvement aux Indes, une insurrection définitive en Chine, se réalisait d'un coup de l'autre côté de la planète. Un homme, à lui seul, avait fait cela !

— Je suis un technicien de la révolution, répétait Occide, rien qu'un technicien. Il adorait ce mot, le portait comme une bague.

La réaction domptée, Occide commença à faire figure de héros national. Le peuple le comparait déjà à Dessalines, ou au roi Christophe, l'ancien cuisinier. Les cartes de parti, sur papier rouge, eurent la faveur de tous, car le rouge est la couleur favorite des nègres. Dès qu'il eut parlé de centurions rouges, ce mot fit fortune. Les vieux généraux sans solde, retirés dans les plantations où, comme régisseurs, ils rongeaient leur frein, astiquèrent leurs éperons. On n'imitait plus les Américains. On innovait vraiment. Malgré la chaleur, Occide dota les nouvelles formations de bottes de renne, de casques mongols. On s'enrôla en masse. La promesse de d'Alaux était tenue : « Tout Haïtien qui n'est pas général sera au moins soldat. » « Discipline de fer, cadres d'acier », rugit Occide, et la garde rouge eut interdiction de piller, même en bon ordre, comme aux temps patriarcaux du président Salnave. Le mardi 16 janvier, les étrangers furent expulsés de l'île ; le mercredi 17, Occide institua le cinéma gratis et supprima le mariage ; le 18, les religions ; le 19, la famille. Se souvenant de Clairvoyant, le dictateur autorisa le libre culte du vaudou. Comme aux premiers temps de l'Indépendance où l'on avait frappé monnaie à son effigie, le serpent sacré reparut. Dans la cathédrale, devenue le Grand Temple, on éleva des singes, et l'on dressa des phallus d'acajou, devant lesquels défila la jeunesse des écoles, récitant des poésies créoles. Tout ce que la religion perdait, la magie s'en empara. Pour accroître leur autorité, l'on nomma les sorciers, après les avoir dotés de blouses de moujick et d'un brassard rouge, délégués de l'Internationale noire. Eux, de leur côté, poussaient implacablement à la terreur.

Car le sang reste l'aliment apprécié du dieu et sa plus belle fête.

En avant pour la Terreur ! Occide se rappelait que Lénine lui-même n'a pas dédaigné de prendre exemple sur la Révolution française. Or, en 1789, en Haïti, qu'avait-on vu ? L'île peuplée d'esclaves inertes qui, sans les jacobins français, n'auraient, d'eux-mêmes, jamais pensé à se révolter. Heureusement que de hauts esprits de gauche, Mirabeau, La Fayette, avaient su prendre l'offensive ; ils fondaient dès 1786, cette Société des amis des Noirs chargée de répandre dans les colonies des brochures incitant les gens de couleur à la révolution. 1791 : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe. » 1794 : c'est chose faite. Mais est-ce grâce aux Noirs ? Nullement. Il faut, là encore, que la Convention française opère elle-même. Ses commissaires, Polvérel, Sonthonax, débarquent de Paris. Apathie des esclaves devant le bonnet phrygien. Alors Sonthonax monte en personne, sur la grand-place de Port-au-Prince, sa guillotine ; il convoque le peuple. Vingt mille Noirs. Devant eux, le voici qui, de ses mains, tranche la tête d'un royaliste ; cette tête blanche, il la tend aux nègres. Mais ceux-ci sont si arriérés, si religieusement habitués à penser : « Après Bon Dieu, li Blanc », si épouvantés, qu'au lieu de se réjouir, ils ont honte, crient au sacrilège et mettent la guillotine en pièces !

Ce n'est qu'ensuite que les esclaves prendront goût à la chose et se décideront enfin, d'eux-mêmes, à scier leurs maîtres entre deux planches. Avec tant de plaisir que les commissaires de la Convention y passeront aussi. Il n'en aura pas moins fallu, pense Occide, attendre un siècle pour qu'apparaissent toutes les heureuses conséquences de ce simple geste du

conventionnel Sonthonax présentant aux nègres la tête de son frère blanc. Occide, aujourd'hui, est obligé à d'identiques efforts pour marcher vers le progrès. Les paysans ne comprennent rien ; ils cachent leurs récoltes ; l'argent a disparu, car le dictateur a voulu revenir au vieux troc africain avec, comme étalon monétaire, la calebasse de sirop de sucre. Hélas ! les campagnes croient encore au dollar. Mais plus les obstacles s'accumulent et plus, dans son orgueil de nègre, Occide persévère. Une fièvre maligne le tient. Il ne dort plus. Cependant, comme on dit à Haïti, « il fait faraud ». Il unifie, aplanit, nationalise. Il nationalise le sucre, les ananas, les femmes. Le sexe, la banane, la noix de coco, ces dons de la nature, ne sont-ils pas gratuits ? Comme de Dessalines, il faudra bien qu'on dise de lui qu'il n'a épargné aucun homme dans sa colère, ni aucune femme dans sa lubricité. L'exemple de ce grand Dessalines l'exalte ; à voix haute, il en relit l'histoire : « *Soldats, s'écrie Dessalines, ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis votre Empereur ! L'Empereur Dessalines saisit un coco-macaque suspendu à l'arçon de sa selle, fait le moulinet...* »

Le sang coule dans l'île, de Bombardopolis à Chou-Palmiste. La police secrète arrête sur simple délation. Les dix-huit mille fonctionnaires ne sont plus sûrs du lendemain. Heureux ceux qui peuvent, d'eux-mêmes, « trouver une occasion pour les plages étrangères » — c'est ainsi qu'on nomme, là-bas, l'exil.

Au même moment se produit dans l'âme d'Occide un de ces brusques revirements si fréquents chez les nègres. Le pouvoir absolu le saoule, relâche ses instincts ; sa volonté de puissance fait explosion. Si cela était encore la mode, demain il serait roi. Il se fait

dresser des arcs de triomphe. Saisit les biens des factieux. Son goût pour les cadeaux, éveillé par la camarade Austerlitz, ne connaît plus de bornes. Des cadeaux, il en reçoit de Moscou, des chefs dahoméens, des nègres de wagons-lits, à casquette rouge, de l'Atlantic Line, des députés de la Martinique. La province lui envoie de vieux doublons espagnols, des louis français enterrés depuis des siècles. L'armée entière travaille à ses plantations. Occide a maintenant vingt millions de dollars. Il les compte, la nuit, dans les grandes balances à peser le sucre.

A l'annonce des audacieuses tentatives sociales de cet automate savant, le monde noir, toujours avide de nouveau, a frémi, comme une pâte cuite à point et qui va lever. Les soviets nègres du Transvaal, les anarchistes café-au-lait de Chicago, les cellules sénégalaises de Marseille le saluent comme un génie. De son balcon, Occide, dans un porte-voix, comme il l'a vu faire sur le *Nitchevo*, lit au peuple leurs adresses. « Télégrammes de Shameen, de Hai-nan, à trois dollars le mot ! si la Chine du Sud a été la première à se révolter, c'est qu'elle a aussi en elle du sang de negrito... » Puis, profitant de l'enthousiasme, il fait faire une rafle parmi les badauds, et les presse de prendre leur part des travaux publics destinés à embellir l'État.

Maintenant, comme des fourmis, en file indienne, on peut voir les nouvelles recrues porter sur leur tête le ciment américain, les marbres italiens, le sable de la rivière Artibonite... Ce n'est pas un nouveau monument qu'on édifie, c'est l'ancien Palais national qu'on orne de bulbes dorés, d'oignons géants et qui va devenir le Kremlin haïtien. Beaucoup d'ouvriers meurent.

Occide s'ennuie.

— Tu devrais essayer de voyager, insinue Phara-
mond, désormais chef du protocole.

Mais Occide sait bien qu'à peine arrivé à San-
tiago il serait déposé.

— Voyager ! Est-ce que les hommes comme moi
voyagent, mon cher ? As-tu vu Colbert aller à
Londres, Léon XIII à San Francisco, Marat à Pékin ?
Les voyages, il faut laisser ça aux juifs, aux mar-
chands, aux snobs, aux névrosés, aux maquereaux,
aux pianistes !

— Essaye donc de la littérature, de la poésie...
lui souffle Vercingétorix (Médor).

Haïti est calme. Occide est las des défilés rouges,
des centuries rouges ; c'est mollement qu'il inaugure
aujourd'hui l'Institut de propagande rouge haïtien
(I.P.R.H.) et qu'il prononce son discours, d'ailleurs
copié dans un vieux numéro de *l'Humanité* : « Contre
la propagande rétrograde, je suis pour la propagande
qui fait avancer, etc. » Lui jadis si bref, si fermé, se
laisse aller à l'éloquence : « Messieurs, le Comité ré-
volutionnaire tient à cœur... » Renaît en lui ce que
les Français du XVIII^e siècle nommaient la « jac-
tance » du mulâtre. Il fait construire un théâtre en
plein air, avec projecteurs, et y donne des ballets
travailleurs accompagnés d'une musique de Proko-
fiev ; il y assiste en plein soleil, vêtu d'une pelisse
de zibeline, coiffé d'un bonnet d'astrakan. Les villas
des riches, à Petionville, sont transformées en sana-
toriums ; on crée des musées si spacieux, mais si
vides, qu'on pourrait les traverser en automobile.
L'un d'eux, celui de la « Faune ornithologique locale »

(M.F.O.L.), ne contient qu'un perroquet qui répète sans arrêt le mot « Horreur ».

La vie du nègre est courte. Il arrive à Occide, maintenant, de penser à sa fin. N'a-t-il pas maigri, vieilli ? Il se fait construire, sur la place Lénine — ci-devant de la cathédrale — un mausolée avec une flamme rouge au sommet, éclairée toute la nuit, comme à Moscou. Il ne veut pas d'une tombe de pauvre, en brique. En lui revit le goût de ses aïeux pour les tumulus rebondis, ornés d'un pot de chambre, d'un chapeau haut de forme et d'un parapluie. Entourée de bambous, de sombres fromagers, sa dernière demeure sera une coupole bétonnée, qui s'inspirera des nouveaux hôtels de Palm Beach, du mausolée de Théodoric, et de ces vieilles forteresses sur la côte des Esclaves, faites d'un inaltérable mortier pétri de sang, de poudre à canon et d'eau-de-vie.

Pour tromper le temps, parfois, au milieu des flatteurs, Occide dessine des instruments de supplice nouveaux ; puis il va, dans une douze cylindres offerte à la Révolution par Joséphine Baker, voir si ses ennemis sont crucifiés ainsi qu'il l'a ordonné, ou mutilés, le sexe dans la bouche, ou, jambes repliées sur la poitrine, pendus la tête en bas, aux cocotiers. Son indifférence à la souffrance l'empêche d'y prendre longtemps plaisir. Lui qui n'avait pas assez de railleries pour les faiseurs de vers, il rédige maintenant les écriteaux des futurs condamnés :

*Il est de noirs forfaits
que le courroux d'Occid' ne pardonne jamais.*

Adieu Karl Marx et les sciences exactes ! Occide participe, sur le conseil de Vercingétorix, par télé-

gramme, à des concours de mots croisés. Il envoie aux *Annales* des poésies légères :

*Beaux oiseaux qui s'en vont pêcher
Devant que ne sonnent matines,
Tout vous est bon pour vous percher
Sur les rives adamantines,
Beaux oiseaux !*

Dans un cadre de laque rose, il fait mettre sous verre les félicitations qu'il a reçues en réponse, de la cousine Yvonne, qui, d'ailleurs, l'a pris pour une demoiselle créole.

Il s'adonne à la bonne chère, ne se contente plus de pois congos et de harengs boucanés à la sauce malice ; il lui faut des friandises exotiques. Par avion, on lui envoie de la Havane du caviar, du foie gras, du mousseux. Il confie sa table à Paul Bourget, le meilleur maître d'hôtel de l'île.

Octobreville est silencieuse tout le jour, comme jadis seulement à l'heure de la sieste. Désert des rues, même lorsque midi n'aplatit pas la ville. Ravages, en attendant la création. La nature est une page blanche vertigineuse, où l'impossible même peut être écrit. Il ne reste plus à Occide qu'à détruire Haïti ou à disparaître. L'envie ne lui en manque pas. Il a lu que ses ancêtres enterraient les chefs avec leurs femmes et leurs serviteurs ; il voudrait, de même, que tout Haïti le suivît dans la tombe. A ses fringales de luxe et de luxure, à ses crises d'opulence succèdent des dépressions instantanées, comme celles des typhons : il ne désire plus de femmes. Il ne pense plus à doter de prébendes ses cent vingt enfants naturels (qu'on nomme à Haïti des *enfants-dehors*) et qui, maintenant, en vain, crient : papa ! lorsqu'il passe. Il les repousse, de ses bottes à talons d'or.

D'ailleurs, il n'en aura plus d'autres. Il a trop pris de philtres d'amour, de *liane-bandi*. Il a trop joui. Pour elle-même, il goûte la haine, forme moderne de l'enthousiasme. Une fureur de pauvreté mystique le reprend. Il fait sauter les vieux arbres sacrés à la dynamite, sceller les sources ; la nature tropicale est en elle-même un luxe qui, maintenant, l'offense ; il envie l'égalité de la neige. Il frappe à tort et à travers, même de pauvres vieilles qui avaient cru les temps anciens revenus, et s'accroupissaient à nouveau au marché devant leur petit tas de charbon de bois ; il fait venir de Cuba des dogues qu'il lâche contre les trafiquants syriens. On exécute, sur son ordre, les deux envoyés de la camarade Austerlitz, ex-bagnards de Sakhaline, qui ont eu le tort de se mettre au commerce des perles.

Ce que veut Occide, c'est un communisme tel que la Russie n'en connaîtra jamais ; le retour au vieux communisme africain, celui du corps nu ; communisme de la pipe, de la femme, de la marmite ; communisme de la case à claire-voie, où la respiration du voisin est surveillée, où chaque battement du cœur d'autrui est épié. La vue du blanc lui fait maintenant la même impression que le rouge au taureau. Les bolchevistes russes n'appellent-ils pas leurs ennemis : des Blancs ? Il interdit l'usage du linge non coloré. D'ailleurs il prohibe tout vêtement. Retour au Paradis terrestre.

— C'est un monstre qui fait un rêve, disent les habitants d'Octobreville, avec cette indulgente patience des nègres envers leurs bourreaux.

Du haut des mornes, on peut mesurer d'un coup d'œil la puissance d'Occide : la mer des Caraïbes, plate, bleue comme une mouche à viande, ne s'ouvre plus pour aucun bateau ; la fièvre jaune égaie ses

bords ; les phares ne sont plus jamais allumés ; à l'ouest, Saint-Domingue a fermé sa frontière par un cordon sanitaire. Seules les machines à écrire des dix-huit mille fonctionnaires crépitent, d'ailleurs à vide, car il n'y a plus de papier depuis un mois. Toute menace étrangère a disparu. Les conspirations quotidiennes crèvent l'une après l'autre, comme des bulles. Les journalistes suspects sont invités à des séjours dans les léproseries. Occide, en s'éventant, ricane : « *Badiné bien avec macaque mais li pas magnié queue à li* », c'est-à-dire « Amusez-vous bien avec le singe, mais ne lui tirez pas la queue. » Personne ne rit plus « sur sa tête ». Il a donné son nom au plus grand cimetière de la capitale, Campus Occidi.

Dieu semble, enfin, protéger le tsar.

IV

Exactement midi douze.

A son heure, la brise de mer se leva. Occide se rasait, en chantonnant. Tranche par tranche, la mousse de savon quittait ses joues et, de blanche, sa figure redevenait noire.

Le directeur des Postes entra précipitamment, sans avoir demandé audience. Il tendit au dictateur un radio.

A une heure, la grille du Palais national s'ouvrit et les automobiles officielles, stores baissés, klaxons hurlant, dans une tempête de poussière, prirent la route de Cap-Haïtien.

Lorsque les habitants d'Octobreville se risquèrent dehors, après la sieste, ils virent sortir du Palais les camions des Travaux publics, les tracteurs du Département agricole, chargés de statues, de meubles, de lustres en verre de Venise, de soieries, de vins, de patins, de fourrures, de pianolas, de bonbons. Chacun courut aux nouvelles

C'est alors que l'obus éclata.

Il avait perforé les casernes, traversé la salle de

billard de l'Eldorado avant d'aller tuer, dans un jardin, des lessiveuses. C'était inexplicable ; les Haïtiens savent bien que les coups d'État ne viennent que du côté de la terre : or l'obus avait été tiré de la mer et la mer était vide.

Cependant, deux heures plus tard, on vit à l'horizon des fumées. Puis des cheminées. Vers cinq heures on distingua des mâts métalliques qui n'interrompirent pas les jeux zinzolins et orangés du couchant.

— Les Américains ! Sauve qui peut !

A la tombée de la nuit, la flotte américaine, avec ses catapultes pour avions et ses canons, gros comme des tuyaux d'égout, de retour après un an d'absence, mouillait devant Octobreville.

Occide s'était enfui moins loin qu'on ne le supposait. Il avait laissé partir sans lui ses voitures, désireux de donner le change. L'instinct, la tradition, l'égarement le poussèrent à chercher un refuge à la légation de France. Les légations, dans l'histoire haïtienne, ont toujours bénéficié du droit d'asile. Occide entra, oubliant que lui-même avait chassé les diplomates et que cette maison de la République sœur, à l'écusson noirci, n'était plus qu'une case de bois sous scellés, comme les autres. En effet, tout était clos. Alors, les clairs des *marines* yankees éclatèrent. Occide n'eut que le temps de s'enfoncer jusqu'au cou dans un bassin du jardin, plein d'eau tiède et sale. Coups de feu, mais tirés en l'air ; les Port-au-Princiens accueillaient leurs anciens maîtres en libérateurs, eux et leur affreux drapeau où le ciel est classé méthodiquement et où les étoiles s'offrent à l'alignement, comme des rues.

Maintenant les patrouilles cherchaient le dictateur, fouillant les légations. Le peuple hurlait aux grilles.

Occide, en frissonnant, pensa à l'ancien président, le général Vilbrun-Guillaume, assassiné ici même, en 1915 : bien qu'il fût corpulent, on l'avait alors fait passer à travers des barreaux à peine espacés de vingt centimètres... Occide réfléchit qu'il ne tarderait pas à être découvert, puisque les Américains ont cette manie de récurer et de vider sans délai tous les bassins, par phobie des moustiques. Il sortit donc de l'eau, dès que la nuit fut profonde ; il s'essuya avec des feuilles de bananier et gagna, comme jadis, la montagne.

Le lendemain, les affiches des murs reproduisirent cette laconique annonce de l'amiral haut-commissaire des États-Unis :

Tête Occide, mise à prix : 10 000 dollars.

Les journaux haïtiens qui, ce jour-là même, reparaissaient, furent plus prolixes. Vercingétorix Médor, nommé président, Vercingétorix qui, cependant, n'avait pas craint de se faire bien voir quelques jours plus tôt du dictateur en publiant une page de critique littéraire où il le qualifiait « d'esprit vraiment prodigieux et universel, qui combine les trouvailles de Rostand avec la grâce de Lamartine », se chargea de l'acte d'accusation :

« Moi, Chef d'exécution de la volonté du peuple, Père de Ses résolutions, Porteur et Inspirateur de Ses tendances, Je donne l'ordre à quiconque rencontrera ou découvrira l'ex-citoyen dictateur Occide, homme qui a cherché et a réussi à ruiner la Société et les plus sacrées bases, assises et pilotis de la Famille et de la Propriété Haïtiennes, de Nous l'amener mort ou vif, et même à son insu. Attendu que le nommé Occide a assassiné contre leur gré les meilleurs Citoyens, qu'il a fait venir

de l'étranger des espions à un prix exorbitant et qu'il a illégalement puisé dans les caisses de l'Etat... J'offre personnellement et en dehors de la somme promise par le Haut-Commissaire 1 000 gourdes pour la capture de sa tête. S'adresser à la rédaction du Petit Temps, de 5 à 7 heures, sauf les jours de marché. »

Quarante-huit heures après qu'eut paru cette annonce, boursofflé comme une outre par la chaleur, en pleine décomposition, on amenait aux Américains, lié sur un âne, un corps, qu'on affirma être celui du dictateur, la figure mangée déjà par les fourmis. Son uniforme de zibeline, don de Staline, l'identifiait suffisamment.

Ce fut du moins l'avis du haut-commissaire...

Cependant...

... quelques mois plus tard, à Mazargues, près de Marseille, le bastidon *Çà m'suffit* changeait de propriétaire. Il fut acheté par un nègre aux sourcils blancs dont la peau était craquelée comme l'écorce de l'arbre à beurre. M. Toublanc — c'était son nom — ne sortait jamais que pour aller en Camargue, à la chasse au canard. On le disait riche et retiré d'un petit commerce clandestin.

Port-au-Prince, 1^{er} décembre.

Palm Beach, Noël 1927.

II

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

« CONGO »

(Bâton-Rouge)

Ah ! pouvoir dormir, me dit la négresse, sans rêver qu'on vous poursuit avec une lance...

(Livingstone.)

Soirée en l'hôtel des ducs de Ré, rue de l'Université. Minuit trois quarts. En amont de la résidence Louis-XV et en aval, du Palais-Bourbon à la rue du Bac, s'alignent les voitures.

Le matin même, vers midi, à son réveil, Sophie Taylor, la négresse, dite « Congo », avait décidé d'improviser une petite fête, après la répétition des couturières de la super-revue *Paris-Cochon*, dont elle était la vedette. Elle envoya deux cents télégrammes. Puis elle s'aperçut qu'il n'y avait chez elle aucun meuble, qu'elle ne possédait qu'un lit, un Columbia et des malles ; elle demanda la communication avec son imprésario. Sur le damier des parquets anciens, on entendait claquer ses mules ; elle s'avavançait nue, traînant derrière elle les vingt mètres de fil téléphonique ; sa voix vibrat dans les salons vides, tout en boiseries, qui résonnaient comme un violon, Nue ; grand corps couleur d'iode mais rose aux genoux, aux coudes et aux seins. Bien que sa race se fût délayée depuis des siècles dans de hasardeux métisages, cariatide inflexible, elle gardait la tête haute des Noires habituées au portage ; rien n'avait pu

altérer en elle la démarche ancestrale ; les hanches libres commandaient l'avance alternée des jambes, droites et dures, tandis que le reste du corps demeurerait immobile, dans l'axe du visage et du cou. Congo parlait vite, mastiquait les mots de ses fortes molaires, les déchirait de ses incisives blanches, le corps collé aux vitres sans rideaux du rez-de-chaussée. (Il est douteux que, lors du prochain bail, la duchesse de Ré, douairière, se réserve encore le droit de se promener le matin dans le jardin de Le Nôtre...)

Pendant la journée et jusqu'à la nuit, les antiquaires de la rue Royale et de la place Vendôme déchargèrent des morceaux de siècles passés. On posa aux plafonds, d'où ne pendaient jusqu'alors que des fils électriques, des lustres, comme des douches immobiles. Congo vit arriver des armoires de laque, des bureaux en marqueterie, des bonheurs-du-jour en bois de rose, comme chez les vieilles dames de La Nouvelle-Orléans, des Clodion, des Boucher, des chenets de Caffieri, des vitrines toutes garnies, avec leurs éventails de dentelles et leurs pâtes tendres. Demain, les marchands reprendront ce qui n'aura pas été cassé ou emporté par les invités.

Une heure et quart. L'on dirait que tout Paris a été touché par les télégrammes ou s'est considéré spontanément comme prié, car le rez-de-chaussée s'est rempli. Un parc à moutons. Aujourd'hui, Paris n'est plus gâté et un bal chez Congo, c'est un événement...

Un tumulte de gestes, de couleurs, précédé d'un rire célèbre, fait soudain plier cette foule. Congo vient d'arriver du music-hall, avec son maquillage et ses

façons de scène. Les journaux l'appellent « la fille-la-plus-photographiée-du-monde ». Toutes ses dents jaillissent de la bouche avec l'arcade des gencives, et ses yeux, qui ne cillent jamais, se prolongent hors des orbites. Aussitôt hissé ce pavillon noir, la fête appareille ; l'accordéon jute, pressé comme un linge, les trombones traînent des *glissandos*, que domine un saxophone nasillard et aristocratique. La banquise de ces Européens bien élevés, timides, à jeun, va craquer de partout. Congo prend l'un par le toupet, l'autre par le pan de l'habit, les accouple de force. Elle-même esquisse une mesure de valse avec une grosse sournoise qui s'est glissée ici pour copier des modèles de robes, puis se fait remplacer par un palmier qu'elle met tout à coup entre les bras de sa partenaire ; autour de la dame au palmier, Congo danse seule, accroupie en kangourou, les jambes écartées, battant des mains ; elle toupille sans déplacer sa chevelure gommée, qu'une raie large fend, comme une pelade. L'étonnement trace un cercle autour d'elle. De la lumière orangée s'abat à l'improviste : Congo fait semblant de trébucher sous le choc des projecteurs ; ou, quand la lumière devient blanche, elle affecte d'essuyer sa chair sombre qu'éclabousse cette poudre d'électricité. Chacun de ses réflexes est foudroyant, imprévu et parfait, comme une image de vrai poète, comme un beau crime, comme une balle reprise de volée. Aussi Paris a-t-il été séduit, a-t-il ratifié, en un soir, le jugement de New York : « Congo ressemble à un million de dollars. » La voici qui rentre dans le rythme de l'orchestre, elle en suit la syncope dans tout son tracé ; sous le lamé de fer-blanc, la chair, cette mélodie du corps, disparaît, cesse d'unir ce qui doit être séparé : la femme redevient le squelette et ses quatre-vingt-six parties ;

chaque os joue un morceau ; la tête elle-même n'est plus qu'yeux et dents, fonctionne d'avant en arrière, et si les genoux ne viennent pas se briser l'un contre l'autre, c'est que les bras croisés, au dernier moment, les désunissent.

Congo a dix-huit ans et danse depuis dix-huit ans. C'est un monstre naturel. Mais le premier de ses dons, ce n'est ni la danse, ni la force comique, ni la grâce exotique, ni les grimaces qui découpent sa figure, si ronde au repos, en des tatouages instantanés et géométriques, c'est un élan vital immédiatement transmissible, une décharge plus violente que celle de la chaise électrique. Dès qu'elle apparaît, tout se met en mouvement, les gens, les lumières, les meubles. Quelques vieux Parisiens entrent, très polis, cherchant d'abord la maîtresse de maison :

— Chère amie, je me suis permis d'amener...

— Oui, oui, *yep, yea*. Tous *fèès*, tous *sæus* !

Congo ne conçoit pas qu'il puisse y avoir de différence entre les êtres. Les domestiques, les copines, les ouvriers, les rois, tous frères, tous sœurs, de la famille unie des sang-chaud, de la grande tribu des vivants.

— Laissez-moi vous présenter, au moins...

— Naon, pas présenter... Tous *fèès*, tous *sæus* !

Et les Français s'étonnent, comme ces explorateurs novices qui, peu à peu, découvrent que leurs porteurs ont pour frères et pour sœurs toute une peuplade, toute l'Afrique.

« Elle fait penser à Joséphine, disent les vieux. Non ! je vous parle d'une autre qui a été impératrice, dans le temps... »

Congo rit, sachant que la vie va si vite qu'on ne peut y distinguer rien d'autre que les masses. Les noms propres ne servent qu'à embrouiller les

choses. Ce soir, dans cette haute case des ducs de Ré, elle pile les classes, moud les races, presse les sexes, foule les âges ; il faut que l'univers s'agite, fermente, pour pouvoir s'exprimer, rendre un jus digne d'être bu. Ce que Congo fait, chacun aussitôt l'imité ; cela s'attrape comme une maladie. Demain ce sera la mode de laisser tomber les r, de zézayer les s, de changer les t en d. Les moins fous se prennent, à leur tour, à briser les syntaxes patiemment élaborées par leurs ancêtres, à déculotter les mots habillés par les académies, à les marier absurdement, à les renvoyer dos à dos ; de son côté, cette jeune sorcière pulvérise les mélodies musicales, politiques ou sentimentales des Blancs, les oblige à revenir aux commencements du monde, à la simplicité des grandes fougères. Elle leur impose sous des noms modernes : *fox-trot*, *camel-walk*, etc., les vieilles danses totémiques africaines.

Initiés à l'ivresse profonde de la percussion à main, les habits noirs tapent maintenant sur des casseroles, sur leurs cuisses, sur la toile tendue de petits maîtres hollandais, décrochés du mur ; la vérité et le mensonge, le bien et le mal, la propriété et la misère, tout se met à donner des fruits immédiats, inattendus, monstrueux. Les boulevardiers cessent de médire ; le programme de Congo, qu'on nomme aussi Congo la Joie, s'accomplit : « Je ferai tourner Paris en bourrique ! » Paris rit, de son rire fatigué, cynique, consolé par la simple allégresse de ces membres dispos, déridé par ces ébats de l'âge de pierre, ragaillardi par ce rayonnement organique, indestructible ; ignore-t-il que Dieu a fait don aux nègres de son plus précieux trésor : la joie ?

Congo saute au milieu du souper, les jambes dans la corbeille de table. Elle prend la tête d'une faran-

dole, l'étire comme un ténia, descend à la cuisine, remonte avec les marmitons, cueille les laveurs de vaisselle, accroche en passant le vieux portier à gilet rouge, entraîne les chats, s'attache les chiens, fait irruption dans la cour où elle annexe les chauffeurs, s'élance vers la rue de l'Université endormie, vers les sergents de ville, chantant en cinq langues à la fois... Elle rentre, saccage le vestiaire, traverse de nouveau les salons, à la cravache. Elle ouvre en folâtrant la porte de sa chambre à coucher, histoire d'amuser les gens en imitant le passage de la rivière des tribunes, prête à finir le parcours sur son lit, les jambes en l'air... Soudain elle s'arrête net : sous son oreiller à rubans roses, elle a vu une tache noire ; elle pousse un cri de terreur, se jette en avant, s'enfuit...

La soirée continue, mais Congo n'est plus là.

Une demi-heure plus tard, la voici. Elle monte l'escalier obscur, parfumé aux choux, d'une vieille maison de la rue de Calais, sur les premières pentes de Montmartre. Au sixième, elle frappe à la porte d'un logement. Un nègre, coiffé d'un melon beige, lui ouvre, un banjo à la main. Elle entre, sans manteau, les perles nouées au dos, la terreur toujours à ses trousses. Tout ce qui lui arrive semble la traverser instantanément ; sa peur, comme l'instant d'avant sa gaieté, sert d'issue à une même violence.

— *Hullo, fait-il, au seuil de sa tanière, obscurcie par la fumée de cigare.*

— *C'est 'evenu... Zales ziens... Leu' coupe'ai la figu' avec mon 'azoï',* dit-elle dans son patois nègre américain.

Sur la table, elle jette ce qu'elle a trouvé tout à l'heure, caché sous son oreiller. C'est une drôle de

petite main, découpée dans du satin noir. A la toucher, on la dirait emplie de poudre... un sachet... avec quelque chose de dur au milieu. C'est un... chut ! ne prononcez pas le mot... oui... Un vaudou ! Un de ces maléfices, béants comme une trappe, déposés sur votre chemin par des hommes, ou par le démon.

— Je l'ai vu à temps. Sinon, je m'endormais... Et plus me réveiller jamais... Vous vous rappelez, la dernière fois qu'on avait mis ça à ma porte, j'ai marché dessus... ma jambe a enflé !

Le nègre, sans ôter son chapeau, chausse ses lunettes d'or, s'approche de la lampe rouge, découd l'objet avec des ciseaux. Sur la table, tombe comme de la poussière d'oublies et un petit os.

— Allons, ne crie pas comme ça !

Congo se cache la bouche ; son front est en sueur ; elle s'efforce d'avaler sa pomme d'Adam qui lui remonte de la gorge.

— Sauvez-moi, *boss*, sauvez-moi, révérend docteur !

Près d'elle, le sorcier continue l'examen. Dans la pénombre, ces deux Noirs, sous la lampe rouge, sont des négatifs en train de se révéler. Le révérend docteur garde son visage gras, placide :

— Poussière de cimetièrre, voilà ce que c'est...

Son terrible nasillement yankee ne s'explique pas puisqu'il n'a pas de nez ; rien que le relief des lèvres.

— Pas bluff, tu sais... attention à ta vie... Sécurité d'abord.

— Que faire ?

— Poussière de cimetièrre, mauvais... pas grand-chose contre ça...

— Lorsque j'ai découvert ma photo découpée, collée la tête en bas, au plafond de ma loge, rappelez-vous... vous m'avez donné la petite fiole de verre

noir pleine de vinaigre et de clous, qui arrêta aussitôt les crachements de sang ? Et en février, les mauvais rêves, les rêves de rats... cessé, dès que vous m'avez ordonné de recouvrir mes miroirs ? Aidez-moi ! Déjà, la chance tourne, je le sens. Quelqu'un m'étrangle ! Ma saison de Londres est ratée... Si vous ne prenez pas ma défense, c'est fini... Trouvez un contre-charme !

— Il y a des vies qui deviennent stériles comme les champs où l'on jette des pierres enchantées... Rien à faire en ce moment, la lune décroît... Dors-tu la tête à l'ouest ?

— *Yep, suh.*

Plus Congo souffre, plus le nègre lui semble endurant, flegmatique, à l'abri du sort derrière sa grosse couenne invulnérable de cochon de mer. Elle lui tend, pour l'encourager, des billets de banque, en boule qu'elle sort de son bas roulé.

Le docteur réfléchit, gratte la mousse grise de son crâne. Silence. Il se lève, prend dans un tiroir une cuiller d'argent et l'introduit dans la bouche de Congo, puis examine.

— Argent devient gris... Tu es cuite..., tâche de te dégager, voilà tout !

Congo hurle, à genoux sur le carrelage :

— C'est fini... moi perdue, foutue, périe !

— Bouche ça ! Ça n'avance à rien de quiller (crier).

Il la ramasse, molle comme une étoffe, l'assied en face de lui, la maintient entre ses genoux, la regarde fixement, au fond des yeux. Il lui passe sur le front sa main noire, doublée de rose pâle, jusqu'à ce que les paupières se ferment.

— Moi, je ne peux plus rien... Demande conseil ailleurs. Viens...

Congo courait derrière le docteur, presque sans toucher terre ; ils passèrent sous l'affiche lumineuse d'*El Garron* et, tout à côté, pénétrèrent dans un bar aux fenêtres voilées de rideaux à carreaux blancs et rouges ; c'était le lieu de rendez-vous de tous les nègres des jazz de Paris, le centre d'opérations des parieurs noirs à Longchamp, à Ascot, même à Belmont Park ; les marchands de femmes blanches, les trafiquants de cocaïne, ou, comme dit Congo, de « poudre heureuse », rôdaient aux alentours. Ici, les casinos viennent racoler leurs orchestres : d'ici partaient des cortèges pour les enterrements de musiciens tués par l'abus de la nuit ou par la phtisie galopante, cette mort noire. Le bar était désert, mais le docteur descendit un escalier en vis menant à un sous-sol, comme à Harlem¹. Des portraits de nègres célèbres, Dumas père, Pouchkine, Booker Washington, Marcus Garvey, noircis encore par les chiures de mouches, pendaient aux murs tendus d'andrinople rouge. « La terre est une masse d'ordures, creusée de caves où se réfugient les justes », pensa Congo, se remémorant cet enseignement de son enfance. Pour l'instant, les justes étaient tous noirs, noir d'ivoire, mulâtres olive, quarterons foncés, requin-terons, métis bistres, créoles négrescents, zambos méladermes ; il n'y avait là qu'une seule femme, vêtue d'un manteau à queues de zibeline, une mulâtresse, à bajoues de singe, défigurée par une quarantaine mauve.

Congo comprit que l'assistance n'attendait qu'elle ; à sa vue, tout le monde éclata de rire. Sur des tambours de bois, hauts, longs et cornus comme des

1. Quartier nègre de New York.

vaches, troncs de bois évidés, percés d'une fente en tirelire, des mal-blanchis, à cheval, battirent aussitôt le rappel. Un cercle se forma et s'étendit comme une ride sur l'eau ; liés par leurs bras tressés, les gens de couleur trépignaient, faisant trembler le parquet en mesure, sur un rythme qui s'accélérait ; bientôt on ne perçut plus qu'un rugissement, qu'une roue à aubes d'ébène, tachée de rouge par les smokings, roulette géante dont Congo, au centre, était le moyeu. Les mains rapides, sur les tambours, crépitaient sauvagement, irrésistible convocation, dans ce souterrain, des deux cents millions de frères. Est-ce le sabbat noir de la nuit de Saint-Jean ? Congo se sentait heureuse, ainsi à l'étroit, grisée, comme tous les nègres, par la foule, l'air lourd déjà respiré, l'odeur de ricin des sueurs...

A présent, l'affreuse mulâtresse s'est assise sur une caisse, au centre de la salle. Quoi ? l'on dirait que les queues de zibeline de son manteau sont devenues des queues de rat... Soudain, le boa hospitalisé autour de son cou s'étire et tend la tête... Le manteau tombe, la montrant emmaillottée de bandelettes rouges.

— Par Jésus ! La reine Vaudou ! s'écrie Congo qui l'a reconnue, issue des récits de vieilles esclaves, des contes de plantations.

L'assistance hurle de joie, se lacère de contentement.

— Le roi !

Ce nouveau personnage est rouge comme le diable des mardis gras nègres, masqué de rouge ; sa perruque en crins de cheval surmontée d'une lanterne rouge s'élève, le faisant grandir d'un coup ; sa jupe carrée s'orne de miroirs aux angles : ainsi il est arrivé d'Afrique, il y a quatre siècles, aux Antilles.

D'un geste, il fait rentrer le serpent dans la caisse.

— Le grand Zombi ! gémit Congo.

Le grand mystère, que la police et les patronages blancs d'Amérique s'imaginaient avoir chassé à jamais, avec Marie Laveau, dernière reine Vaudou, le voici qui renaît dans le sous-sol de la rue Fontaine !

D'un cercle au charbon tracé sur le sol, le roi délimite son empire.

— Retire tes épingles à cheveux, souffle, bien inutilement, le docteur, ôte tes vêtements.

Voilà Congo nue de nouveau, lisse nudité des ancêtres de Guinée, aisance et noblesse de haute époque ; elle est entourée de corps nus, à pagnes de rafia et colliers de dents ; ces voix religieuses qui édifiaient, ce soir même, les boîtes de nuit par tant de cantiques, entonnent à présent le refrain occulte, chargé, sous sa fausse bonhomie, d'un sens obscur et mauvais :

Au joli cocodri

Vini gro cocodri

Mo pas cour cocodri zombi !

La reine est tombée en transes, collée à sa caisse par le magnétisme du serpent ; et voici le roi, avec son corps à damiers noirs et blancs, qui tournoie au-dessus de l'assistance, gros dé ivre de hasard ; il puise chez sa compagne le suc magique des convulsions et le distribue par attouchements aux dévots qui implorent des talismans ou des remèdes. Un instant, Congo aperçoit la face du docteur, criblée d'épingles et de cure-dents comme de clous votifs, son corps arc-bouté sur le sol, pont entre la terre et l'infini. A son tour, avec des précautions de chat, elle s'approche du roi comme d'un fil à haute tension ; elle respire sa sueur âcre ; elle l'effleure des doigts... aussitôt l'ivresse lucide la gagne ; elle est une convales-

cente affaiblie, l'esprit léger ; une torpeur vient relâcher l'effroi qui la contractait ; elle ose toucher la petite main noire et l'os, pour obtenir un sursis du sort. Soudain, elle voit...

... un paysage plat, une nappe d'eau immense, libérée de toute rive : le Mississippi. La scène se met au point par saccades, comme dans les vieilles lorgnettes ; à droite, apparaissent une digue, un embarcadère en ruine, une petite plage plantée de cyprès que domine au loin une forteresse incendiée ; c'est un soir d'orage, où l'on entend les alligators ; mais Congo n'entend que les aubes d'un bac qui approche. Ce bac devient un lit et contient une petite vapeur bleu pâle qu'elle reconnaît tout à coup : c'est sa grand-mère ! Comment ! Mme Lizzie Dejoye a donc traversé l'Atlantique avec son lit, pour venir dans ce bar ? Que dit-elle ? De ses bras pareils à des racines d'iris, elle appelle ; elle montre le fleuve, elle y jette quelque chose en murmurant : « C'est le repos ! » Ensuite, un silence, comme suspendu au-dessus d'une sentence qui va être prononcée...

Une main effleure les yeux de Congo.

— Pars, dit le docteur.

— Qu'est-ce qu'elle disait encore ? mais parle donc !

— Elle disait : « Congo... elle n'arrivera pas ! Où est Congo ?... Il faut bien deux mois pour traverser l'Océan... » Et aussi : « Elle est trop belle, ma miniature, trop de succès... elle m'a oubliée, mon miel... elle ne viendra pas ! » Puis, elle ne nous a plus reconnus ; mais elle continuait à parler de toi.

— Assez de ces bêtises sentimentales, interrompit Congo.

— Elle confondait le présent d'à présent avec ton départ pour New York, il y a deux ans, reprit Mr. Taylor. « C'est ma faute... J'aurais dû au moins l'accompagner jusqu'à Pennsylvania Station... Le fils de Joe est revenu pourri de Harlem... c'est la ville du démon ; personne ne dort, personne ne travaille aux champs... Harlem, c'est le péché, rien que le péché... »

Congo sanglote. Malgré le départ en avion pour Cherbourg, la course à travers l'Atlantique démonté, le bond jusqu'au train spécial, elle est arrivée trop tard : sa grand-mère était morte ; vieille créole aux yeux d'huile jaune et de sang, paralysée, presque un objet, mais le seul auquel Congo tînt, puisqu'il pouvait la sauver.

— Ce fut, comme on lit sur les chroniques sportives, une vraie lutte contre le temps !

Satisfait de sa formule, Mr. Taylor crache son jus de tabac et se balance, pied en main, dans le fauteuil de bois accroché par deux chaînes au plafond de la véranda. Le soleil de cette matinée d'avril est suspendu au-dessus de la plaine saturée d'eau ; deux chats rouges jouent autour du massif de myrtes, enclos dans un pneu. Congo reste là, telle qu'elle a débarqué, en costume de voyage, l'orchidée au col, les mains pleines de cadeaux offerts par les lords, les banquiers juifs et les princes possessionnés d'Europe. Elle se tait ; son père, pour qui elle n'a pas de sympathie, ne pense qu'à l'enterrement ; le frère de Congo, un chenapan employé dans un garage, à Napoléon, n'est vraiment pas pressé d'arriver : « *Ain't manners !* Ce ne sont pas des façons ! » Pourvu qu'il n'y ait pas trop de vides au repas chez l'entrepreneur

de pompes funèbres ! L'oncle Septembre, de Memphis, charcutier qui aurait sûrement apporté un pâté de tête, est mort l'hiver dernier. Les tantes Dejoye se sont annoncées pour le lendemain soir, de Pointe-à-la-Hache, mais, au moins, viendront-elles en noir ? Cependant la présence de cette fille glorieuse, dont la surimpression est publiée, haute d'un pied, dans le supplément des journaux du dimanche, fait espérer à Mr. Taylor un gros succès. Déjà l'Association des Chats-Sauvages, dont il fait partie, a envoyé une couronne... La veillée du corps a été, en somme, honorable ; il y a eu des pleureuses toute la nuit, et même de vraies larmes et le village s'est fait remarquer par ses cris de douleur.

Congo trépigne de fureur devant la mort qui lui a fermé la porte au nez.

— Grand-maman n'a rien dit d'autre ?... n'a pas laissé de message pour moi ?

— Non !... Elle a seulement parlé d'eau ; elle a fait un geste dans son délire, comme si elle jetait quelque chose dans l'eau...

Congo ne reverra plus sa grand-mère qu'à l'église : la morte est chez l'embaumeur. Il ne reste d'elle, ici, qu'une vieille pipe, qu'elle suçait de ses gencives sans dents, et que voici, sur la lessiveuse.

Congo est dans la chapelle baptiste, à gauche, avec les femmes, au premier rang. Elle pleure, par quintes, comme elle riait. Le cercueil est ouvert et sa grand-mère est là, sous ses yeux. Un instant, Sophie s'attendrit : voilà celle qui lui a appris à cuire les patates sous la cendre, à converser avec les animaux, à connaître l'influence de la lune sur les actions. Mme Dejoye, venue des Antilles, avait un peu de sang français et, pour ces pauvres Noirs du Delta, repré-

sentait la civilisation et les belles façons de Bâton-Rouge, la ville qui, jadis, rivalisa avec Natchez. A peine Congo reconnaît-elle l'aïeule, tant elle est naine maintenant, de la taille de ces négritos qu'on voit dans les récits d'explorateurs. Si sèche, la pauvre vieille, presque blanche aussi, depuis que l'embaumeur l'a décortiquée et a remplacé le sang par une pâte antiseptique. On l'a revêtue d'une robe bleu pâle ; pour la première fois, elle est chaussée de souliers, elle qui portait toujours les siens à la main. Le soleil de trois heures écrase la tôle ondulée, traverse les fenêtres ogivales découpées dans les murs de sapin et, par des losanges en verre de couleur, vient faire de joyeuses combinaisons roses, oranges, violettes sur l'assistance endimanchée et sur la bière béante dont le couvercle, capitonné d'un bouillonné, est comme une dalle de satin blanc suspendue un moment encore. Devant l'autel, une Bible gigantesque. De long en large, comme un encensoir, le ministre nègre se promène sur l'estrade. Il ouvre le Livre saint à la page. Congo regarde ces tréteaux sans rampe, cette scène qui n'est pas pour elle... A droite s'alignent les diacres, plus nobles que des mages, à gauche, les vieilles diaconesses, infirmières de Dieu.

Le clergyman en redingote mit au-dessus de son nez effondré à la base ses lunettes et annonça sur un mode sépulcral que son allocution serait tirée du trente-septième chapitre d'Ézéchiél. On frissonna : c'était le grand jeu. Sa bouche s'ouvrait, rose comme l'intérieur d'une pastèque, dans une face couleur crème de stout. Après quelques phrases dites posément, avec une monotonie presque inintelligible, il haussait le ton, chantait son oraison.

A mesure que la voix du Révérend s'élançait, les fidèles la suivaient, dociles échos.

Il se mit à apostropher l'assistance, lançant ses interrogations, qui éclatèrent comme des bombes.

— Celle-ci était une digne femme, mes frères, mais pensait-elle assez à Dieu ? *I axe you !* Vous, pensez-vous assez à lui ?

Des voix désolées, exactement au diapason, firent, à gorge déployée, leur *mea-culpa* :

— Non ! non ! Nous ne pensons pas assez à lui !

Le débit devenait saccadé, dramatique. On l'avait entendu bien des fois ce sermon sur la Vallée des Os-Secs, mais chaque fois, c'était plus beau... L'orage s'amoncelait. Rauque, tapant du pied, le ministre décrivait la course de deux trains, le rapide de Dieu et l'express du Diable luttant de vitesse à qui arriverait le premier au chevet de la vieille Mme Lizzie Dejoye. L'orateur passait insensiblement d'une élocution impersonnelle à des appels, déclamés, puis curieusement psalmodiés, sur le rythme même du jazz.

— Di-eu-a-un-ra-pi-de-spé-cial, tou-jours-sous pres-sion pour vo-ler au se-cours du jus-te, com-pre-nez-vous ?

Des cris d'abord étouffés, des gémissements modulés sourdement lui répondirent, s'élevant bientôt jusqu'au hululement.

— Oh ! oui ! M'sieu ! Oh ! oui, com-pre-nons ! Ah ! Oh !

Mais c'étaient encore là des plaintes de circonstance... Maintenant les deux trains s'engageaient dans la vallée décrite par le Prophète... Le ministre, les yeux fous, monta sur une chaise : de ce viaduc, il montra la profondeur de l'enfer. Malgré la chaleur précoce, il donnait aujourd'hui (hommage à Congo,

honneur de la race) toute sa mesure. Il hurla jusqu'à briser sa voix, déjà enrouée. Il clama, sur une voie ferrée imaginaire, l'arrivée du mécanicien divin et du chef de gare diabolique ; il dansa la course à l'abîme, brûlant les gares qui le séparaient du Seigneur, imitant la cloche de la locomotive, avec une rudesse, une intensité de foi qui rappelait le tam-tam, le cirque et les catacombes. L'assistance, haletante, tordue par l'émotion, glapissait de plaisir et de peur. Mais, malgré la violence des ondes qui déferlaient sur cette foule noire, si bonne conductrice de fluide, personne encore n'osait bouger avant les diaconesses. Enfin, quand la victoire de Dieu, emportant sur sa *compound* l'âme de l'honorable Lizzie Dejoye, fut certaine, quand l'émotion collective eut atteint son niveau, une diaconesse, une autre encore, puis les six, à la file, comme des châteaux de cartes, tombèrent, les yeux révoltés, la bouche écumante, avec des cris qui déchirèrent l'air immobile, effrayant les mules dans les plus lointaines plantations.

— *Death's black train is coming !* Voi-ci le Para-dis !

Elles se roulaient par terre, déchiraient leurs blancs surplis, perdaient leurs turbans, leurs lunettes d'or... Elles tapaient sur le cercueil : « Lizzie ! Lizzie ! reviens-nous ! »

Le ministre ouvrit largement les bras. Aussitôt l'attention se détourna des possédées, de leurs grincements de dents, la bourrasque s'abattit, par enchantement ; le désespoir cosmique de la foule, qui ne laissait insensible que la morte, s'apaisa. Un chant de délivrance, un alléluia monta, comme un soulagement immense, si spontané, d'un élan si pur vers le ciel qu'on le sentait poussé par des prisonniers déchaînés. De tout son être, Congo partageait le zèle

passionné de ses frères noirs, de ces âmes si blanches dans ces corps si foncés, l'enthousiasme de ces primitifs qui, ayant côtoyer l'enfer, soudain trouvaient, pour la première fois depuis le commencement du monde, un Dieu secourable. Elle oubliait Broadway et ses lumières, les grands boulevards, Pariserplatz, les apothéoses en plumes d'autruche, et les coiffures à triple cimier, pour n'être plus qu'une fille de Cham, de la race exploitée, vendue, battue, martyrisée, qui n'a pas mérité son sort et qui ne peut espérer de bonheur que de l'autre côté de la vie.

Au fond d'une auto, ses doigts fuselés au coin des lèvres lourdes, Congo roulait sur une route semblable à celles des Flandres, jadis, derrière le front. A droite, un remblai de vingt pieds, penché comme un toit, renforcé de sacs de béton et matelassé d'osier tressé : la *levée*. Des sentinelles se promenaient sur le faîte, guettant l'horizon... Qui surveille-t-on ? A qui fait-on la guerre, sinon au Mississippi, au Père des Eaux, au fleuve furieux d'être encaissé au-dessus de la plaine, vagabond qui aime à coucher dehors, sous les étoiles du Sud. Signe du printemps, paysage familier pour une fille du Delta... Le soleil et l'ombre camouflaient la route qui longeait les *bayous*. Congo croisa des charrettes attelées d'une mule, faites de vieilles caisses, pleines de la neige tiède du coton ; des nègres en tabliers à bretelles et feutre cabossé conduisaient, tirant sur les rênes de cordes, assis de côté ; leurs pieds frôlaient l'automobile. Elle pensait à Natchez, où commencent les orangers, aux marchands d'esclaves des romans du siècle passé avec leur chapeau en fibre de palmier, fumant leur cigare et vissant les menottes aux nègres ; elle imaginait ces infortunées qu'une beauté exceptionnelle condam-

nait à servir les passions de ces maîtres, elle rêvait à ces mondes disparus...

Congo descendit de voiture et s'enfonça dans les champs de cannes à sucre, lancées vers le ciel par le sol infatigable. Après la cérémonie funèbre, sa famille s'était dispersée, la laissant seule en face de l'avenir. Le malheur n'est pas un accident fortuit qui lui est tombé sur la tête. Non, c'est chronique, c'est le guignon... on la vise... on la « guigne ». Ce hasard, idole qu'elle a adorée, est aujourd'hui son pire ennemi. A l'idée que le destin la cerne, elle entre en fureur, exaspérée d'être enfermée par la fatalité — elle, une affranchie internationale — comme ses ancêtres dans la prison aux esclaves. Son passé victorieux ne la rassure pas. Éternellement soumise à l'instant, elle a oublié l'Europe, ses publics gobeurs, mollasses, qu'elle reprendra quand elle voudra, les radios d'imprésarios affolés qui s'abattaient sur le pont du paquebot comme des oiseaux morts, les énormes dédits à payer ; elle ne donne même pas une pensée à ce qu'elle aimait le plus : son écurie de courses, ni à ce qui lui tenait tant à cœur, sa sortie du troisième acte sur un coup de cymbale, la tête coupée par le rideau, guillotine radieuse, triomphe lumineux.

— Grand-maman est morte les yeux ouverts... c'est signe qu'un autre mourra.

Elle pleure : pourtant, les signes si nombreux que lui fait la mort l'ont presque familiarisée avec son idée, qui a cessé de lui paraître amère comme le quinquina. Elle sait bien que son aïeule vit de l'autre côté de la terre, comme vivent les trépassés, à rebours, dans un paysage où la lune voyage vers l'est, où l'on navigue la quille en l'air, où l'on descend les escaliers la tête en bas, où l'on dit blanc pour noir et noir pour blanc, où l'on dort le jour et travaille

la nuit : « Moi, pense-t-elle, je dormirai la nuit et je danserai le jour » ; cette idée lui plaît et aussi celle que le ministre, en chaire, parlait le langage des morts, quand il a dit que les riches seront pauvres et les pauvres riches. Cela lui est égal d'être pauvre, dans l'autre monde, pourvu qu'on la laisse danser...

Brusquement, Congo sursauta, se croyant suivie ; déjà son mol abandon à la destinée la quittait. Il lui sembla voir un loup, puis une croix, signes inexorables... Est-elle sûre de n'avoir pas compté les carrosses à l'enterrement ? Ce serait du même coup compter les jours qui lui restent à vivre... Terrifiée, elle cria, courut, escaladant le remblai pour retrouver le fleuve. Vers elle s'avançaient des nègres en costume d'apparat qui revenaient d'un baptême, accompagnant les candidats vêtus de blanc, tout frais d'une immersion dans la boue jaune de la crue. Des négresses s'abritaient sous leurs vieilles ombrelles dont le soleil avait fait craquer la soie, cortège ridicule que suivaient en hennissant des chevaux sauvages... Congo éclata de rire : des petites filles la contemplaient, les yeux hors de la tête ; elles avaient vu son portrait et imitaient ses guiches aux oreilles, comme des parenthèses ; elles rêvaient d'avoir à leur tour les cheveux plats, des dents en or et d'aller danser à Paris en chaussettes (le Paris ami des nègres, pas le Paris du Texas).

Congo descendit sur la berge où les maïs l'engloutirent plus encore que les cannes à sucre ; des lambeaux de *la Java bleue* des Ambassadeurs lui revinrent... Qui, maintenant, chantait avec Robinet : *Pour avoir Germaine ?* Les bananiers, avec leurs larges feuilles, lui rappelaient les affiches sur les trottoirs : « Attraction incomparable... la location est ouverte...

Le soleil s'enfonçait derrière les cyprès funèbres dans un éboulement de nuages orageux.

Congo s'arrêta : à ses pieds, voici une petite plage de sable très blanc, un ponton abandonné, un écriteau ; comment sait-elle, à quarante pas de distance, qu'on peut y lire :

Sonnez la cloche pour le bac.

Tout à coup, elle éprouve une sensation d'une étrangeté terrible ; on dirait que l'avenir vient adhérer au présent... Ce paysage... ce paysage... c'est celui de la nuit du vaudou, rue Fontaine : elle est arrivée à pied d'œuvre devant son rêve ; à gauche, les cyprès, les magnolias... et voici le bruit... Elle lève les yeux. Fendant de biais, péniblement, le fleuve rapide à remous glissants, arrive le vieux transbordeur... Elle entend maintenant le bruit des aubes... Enfin la délivrance approche !

L'automobile est embarquée : « Prenez votre chance, m'ame, dit le pilote, vous et votre voiture ; c'est le dernier passage de la saison... L'eau charrie des arbres ; la crue est déjà signalée à Memphis ; elle sera demain à Bâton-Rouge. »

— Où est Bâton-Rouge ? demande Congo.

— Mais là ; voyez... à l'horizon, c'est State House ; le soleil lui met, chaque soir, le feu aux toits, comme si la guerre civile n'avait pas suffi !

Congo regarde le fleuve, si rapide qu'entre le moment où l'on desserrait les amarres et celui où les machines ont fonctionné, le bac est descendu de cent mètres. L'eau paraît d'une douceur sournoise, sans bouillons ni écume à la surface, gardant toute sa force en profondeur. La silhouette bleue du pilote se détache sur du rose. On avance par saccades. On est à mi-course... C'est ici... Le moment est venu. Congo

sort de son chandail la main de satin noir qui lui fourmille aux doigts depuis si longtemps ; la petite main plate, sinistre, est raide comme ces signaux qui indiquent des tournants dangereux... Congo se dresse dans la voiture, balance le bras, vise l'eau...

— Épave à tribord !

Un choc terrible, le bruit de la vapeur renversée ; le bac va s'ouvrir, le flanc défoncé. Non, il ne cède pas, mais il penche, il penche tellement que les cales ont quitté les roues de l'auto qui suit la pente, descend, rompt la chaîne qui barrait l'arrière. Congo pousse un cri ; un moment, on peut la voir debout, en robe de deuil...

Au centre d'un éclaboussement merveilleux, d'une apothéose écumeuse de *water chute*, la main crispée, elle entre dans l'eau comme dans un palais enchanté.

CHARLESTON

Un amant, c'est bon pendant la nuit, pendant la nuit, mais voilà que le jour brille...

(*Chanson dioula de Bondoukou.*)

Je revenais de Nice par la route. Deux heures du matin. Je profitais d'une des rares lignes droites de la côte pour rouler vite, dans la direction d'Antibes, lorsque, peu avant Juan-les-Pins, mes phares fixèrent une masse, en travers de l'asphalte. Je freinai des quatre roues, sautai à bas de mon siège et trouvai à mes pieds une femme presque inanimée, la figure barbouillée de sang et sa robe du soir en lambeaux montrant un dos lacéré. Elle respirait. Elle ouvrit, sans me voir, des yeux encore pleins de terreur. Puis, en frissonnant :

— *Take me away anywhere from here or they' ll kill me*, cria-t-elle, sans se demander dans son égarement, si je la comprenais. Emmenez-moi, sinon ils me tueront.

J'allais la soulever, lorsqu'elle se redressa spontanément. Elle chaloupa tant bien que mal vers la voiture.

— Etes-vous blessée ?

— Non ; partout meurtrie ; partout.

— Mais, vous saignez ?

— Non. Maintenant, loin d'ici ! Cachez-moi.

Je l'étendis sur la banquette arrière, et démarrai. Elle se laissa choir sur le tapis. L'ombre l'engloutit. Cinquante mètres plus loin, une embardée ; nouveau coup de frein. Cette fois-ci, j'avais manqué de peu un homme.

— Surtout, ne vous arrêtez pas... Je vous expliquerai... Ils l'ont tué...

Je mis cependant pied à terre, dans la nuit devenue aussitôt très chaude. Les cigales faisaient leur bruit ; les étoiles, leur lumière. Rien de vivant que les moucheron dans le faisceau des phares. Je m'approchai. C'était un nègre en smoking rouge, les jambes dans le fossé et la tête sur le bord de la route. Sa chemise empesée était criblée de balles. Tiède encore et trop souple, il ressemblait à une de ces poupées d'étoffe pour cabarets de nuit. J'avais été précipité si violemment dans le tragique, que, pas un moment, mes nerfs ne me désavouèrent. Je considérais avec calme l'heure harmonieuse, ce crime pastoral.

Debout dans la voiture, la femme attendait. Elle m'exhorta de nouveau à partir, et désignant la forme écarlate dans l'herbe :

— C'est sa faute. Il a voulu me violer, dit-elle.

Une demi-heure plus tard, nous arrivions chez moi. Sans attendre mon aide, ma compagne sauta de la voiture avec une aisance qui me surprit.

— Puis-je avoir un bain ?... Non, n'allumez pas l'électricité. Il ne faut pas me voir ainsi.

Je la conduisis au premier étage, plus étonné encore de cette coquetterie. Elle y demeura si longtemps, que je me demandais si je devais monter quand, enfin, elle redescendit, vêtue d'un de mes peignoirs. On eût dit une religieuse, avec ses traits durs de mère supérieure, des yeux bleus allongés

par les rides et des cheveux gris. Encore très belle. Il n'y avait plus sur elle aucune trace de sang.

— C'est parti comme c'était venu, dit-elle sans rire.

Elle se versa à boire.

— Je rentrais du casino..., j'avais gagné... A la fermeture du bar, un nègre..., un des nègres de l'orchestre, m'a suivie... Il s'est jeté sur moi pour me voler...

— Vous m'aviez d'abord dit « violer ».

— Oui, pour me violer aussi... Des Américains passaient par-là... Ils ont voulu me défendre et ils l'ont tué.

Son récit ne valait rien. Je le lui dis.

— Vos premiers mots ont été pour me demander protection ; vous craigniez donc pour votre vie ?

— Oui... les autres nègres.

— Pourquoi ces Américains, vos sauveteurs, vous ont-ils abandonnée sur la route ?

— Je me suis enfuie pendant qu'ils le tenaient...

— Quelle raison aviez-vous de vous sauver ainsi ? Qui vous a rouée de coups ?

Elle resta silencieuse, accablée, devant cet interrogatoire.

— Je crois qu'il vaut mieux aller au commissariat de police, fis-je, impatienté.

— Je vous en supplie ! Surtout pas cela ! Ce serait un scandale épouvantable ! Vous êtes un gentleman. Il faut me cacher, entendez-vous... Vous n'avez rien à craindre. Je ne suis pas coupable.

Elle reprit son calme.

— D'ailleurs, comment sortir ? Je n'ai plus de robe..

Et sans transition :

— Etes-vous français ? Dieu merci ! Mon nom

est Agatha Montclair, de Charleston, Caroline du Sud.

Ses façons d'Anglo-Saxonne qui a retrouvé dans le bain un équilibre moral me déplurent. Je me levai :

— Je ne vous demande pas votre nom, madame, mais il y a eu de la casse, vous voici chez moi ; j'ai le droit de savoir.

A ces mots, elle s'immobilisa, pareille à la poule devant la ligne de craie.

— *It has been hell !* Infernal ! murmura-t-elle.

Le cognac descendait dans la bouteille bien au-dessous de l'étiquette. La visiteuse s'assit au bord de la table et se mit à parler comme s'avance une somnambule.

— Si vous étiez américain, je sens que je me tuerais plutôt que de raconter... Je suis bien en France, n'est-ce pas ? dans un pays qui n'est pas le mien ? Cette nuit chaude, ces cigales, et dans ces vieilles petites maisons européennes, rien que des Yankees... Je ne sais plus... Je me crois transportée chez nous, dans les Etats du Sud. Je retrouve mon enfance... Charleston...

— Votre Charleston ! Je vois ça d'ici : un carnaval déjà tropical, un dancing, une ville entière se tortillant, les pieds en dedans, avec des crécelles, n'est-ce pas ?

— ... J'y suis née dans un temple grec, en bois peint blanc avec des volets vert olive. Ma famille est une vieille famille de la Caroline du Nord. Mon père était rédacteur en chef au *South Carolina Herald*...

— Continuez. Que redoutez-vous donc ?

— Je redoute... un souvenir d'enfance : je suis dans les bureaux du journal par une nuit comme celle-ci, très chaude, avec des étoiles éparses. On m'y a menée pour voir proclamer le résultat des élec-

tions de 1888, qui furent, dans le Sud des États-Unis, un des épisodes du grand conflit politique entre nous autres, les démocrates, et le parti républicain, qui nous avait, à la fin de la guerre de Sécession, arraché fortune, pouvoir, prestige, au profit des nègres ! Mais ce soir-là, j'étais bien trop petite pour comprendre... Mon père avait fait installer devant les bureaux du journal un merveilleux écran où les résultats étaient projetés au fur et à mesure de l'arrivée des télégrammes. Je vois, à travers les années, Citadel Square plein de Noirs, en grappes autour de l'obélisque, et même grimpés sur la statue centrale de Calhoun. Penchée à côté de ma mère, au bord du balcon de bois ajouré, toute moite de la chaleur de mars, je distinguais ces milliers de têtes crépues, attirées là par la politique comme des mouches par la charogne. Moi, j'étais entièrement au plaisir de regarder cette lanterne magique. Les premiers résultats arrivèrent, qui satisfirent tout ce monde. Mais, bientôt, il dut apparaître que nos adversaires commençaient à l'emporter, car la foule cessa de manger des bananes, de sucer son candi et de rigoler. Il y eut des cris, des secouements. Sur le fond jaune de la citadelle, on voyait les nègres se soulever, vous savez, comme une pâte, comme la peau de vos merveilleux soufflés français, au chocolat. Tous ils étaient là : les péons agricoles en cotonnade bleue, les ouvriers avec leur visière de toile cirée blanche, en croissant autour du front, les élégants aux souliers orangés, l'étiquette encore en évidence sur leur chapeau neuf ; une négresse aux joues gonflées, à la capeline de paille rouge d'où pendaient de longs voiles, au pied de notre balcon, nous insultait, montrant ses fesses. Des bouteilles furent lancées : le verre brisé, qui est comme la fanfare des émeutes, rendit ces gens fous. Les petits

tramways eurent leurs chevaux dételés, et à chaque instant, du compartiment des Jim Crow, réservé à l'arrière aux gens de couleur, de nouveaux manifestants descendaient à la rescousse. Mon père nous fit rentrer. On ferma les volets. Derrière cette flexible cloison de bois, nous sentions la pression de la populace ; coups de revolver, hurlements. Le square flambait de tous les feux de joie faits avec les journaux ; je pensais aux rois nègres des livres d'étrennes, qui font cuire les naufragés blancs. Des rédacteurs accoururent : « Capitaine, les têtes-de-nuit parlent de nous lyncher ; les bureaux vont être pris d'assaut si nous sommes battus ! » Alors, on nous fit sortir par une porte de derrière ; la foule y était moins dense, mais, çà et là, d'horribles gens menaient ripaille dans les cabarets ; des conciliabules de protestation se tenaient chez les coiffeurs où des hommes noirs étaient étendus, je me rappelle, avec des serviettes blanches sous le menton, comme des morts. Tout le monde parlait politique ; je les entendais : « Le pays est à nous ! nous l'avons fait ! Que seraient les États du Sud, sans nous autres ? » Soudain, au coin d'une rue, un grand nègre nous aperçut, et me saisit. Je ne crois pas qu'il ait eu de mauvaises intentions, mais il était ivre et il lançait ses mains et ses jambes, comme font leurs comiques dans les cirques, avec ce besoin frénétique de gesticuler leurs passions. Il me serra dans ses immenses bras, montra des dents de léopard et m'emporta en courant. J'avais très peur ; ma mère m'avait dit que les nègres recherchent les enfants pour leurs sacrifices, qu'ils les attachent à des poteaux et leur sucent les grosses veines du cou. Pourtant j'étais attirée par mon ravisseur ; je ne me débattais pas ; j'étais bouleversée, anéantie... Mais déjà une négresse de la haute société

ancillaire tombait sur le pavé en une crise d'hystérie ; l'attention se détourna de nous ; on l'entoura, on alla chercher du secours ; nous pûmes fuir...

— Monsieur votre père fut-il massacré ?

— Non ; quand il connut la nouvelle de la victoire des républicains, il eut la présence d'esprit de faire passer un dernier transparent : « Télégrammes interrompus ; suite à demain ; bonsoir. » Les lumières de la façade éteintes, la foule se dispersa peu à peu. Le lendemain, épuisée par l'agitation et la boisson, elle apprit et accepta sans violences le résultat des élections. Mais moi, je n'ai jamais oublié cette nuit-là. Je reçus un tel choc, j'en conçus, quelques mois après, une telle phobie des nègres, que, bientôt, mes parents durent m'envoyer, sur le conseil des médecins, en pension, très loin, au Canada. C'est à Montréal que j'ai été élevée et c'est là que je me suis mariée et que j'ai vécu plus de vingt ans... Ces années n'ont pas d'intérêt pour vous. J'ai été une femme comme les autres. Je faisais des visites, je donnais à dîner. Mon mari gagnait de l'argent dans le commerce des bois. Les journaux publiaient ma tête, grandeur nature, dans leurs suppléments mondains. Je n'avais plus l'occasion de voir des Noirs et mes terreurs d'enfance ne revinrent jamais. D'ailleurs, mes parents étaient morts et aucun lien ne me rattachait au Sud... Cela dura ainsi jusqu'en 1917, jusqu'à la guerre. Mon mari, nommé général des baraquements, alla en France pour y monter des huttes de bois. Le Canada, c'est la campagne ; rien n'y empêche une femme de vieillir : je vivais sans inquiétudes, sans la jalousie ni l'envie, qui seules nous gardent en forme. Mes derniers beaux jours s'écoulaient dans l'ennui. Que dire à ces paysans d'un autre siècle, à leurs curés ? Alors, par désœuvrement, je fis installer dans mon

salon de campagne un radio-concert. Je me souviens très bien ; c'était une soirée d'hiver, après le thé, avec de la neige jusqu'à hauteur des fenêtres... Le droguiste du village, représentant de la maison de T.S.F., vint poser lui-même mon appareil. Je n'entendais rien que des sifflets, des couinements, de la friture. Le marchand, optimiste, m'encourageait : « C'est un orage ; ça va passer ; il n'y a pas mieux que votre appareil. » Tout à coup, il tourna le bouton, mit la main sur la bonne longueur d'onde et, dans ma solitude glacée, du fond d'un affreux cornet d'ébonite, voici soudain un chant grave, doux, *Go down, Moses !* le plus beau des cantiques. Vous ne le connaissez pas ? avec les voix qui descendent, comme des marches, chaque refrain ; si profond, si plein d'affliction ! — Ce qui venait me retrouver dans la neige, c'était, à travers l'espace, Charleston, ses souvenirs de boucaniers, ses vieilles histoires de coffres de fer rongés par l'eau, sur la plage blanche... (Vous savez, c'est cette plage où Poe situe son *Scarabée d'or*.) J'en revis soudain les mouettes et les corbeaux, lumières et ombres, le front de mer où ma famille, le soir, prenait le frais, en yacht, sur la rivière Ashley vers Fort Moultrie ou Fort Sumter, ces citadelles qui guettent l'Atlantique avec leurs mortiers du temps de l'Indépendance. Je regrettais nos champs de coton, si laids pourtant, toujours roussis par un invisible automne avec la petite pointe neigeuse du coton mûr. Cet autrefois venait crever à la surface en mille bulles... *Go down, Moses !...*

— N'y a-t-il pas de nègres au Canada ?

La visiteuse me regarda fixement.

— Non, il n'y a pas... Je fis venir de New York une femme de chambre de couleur, une figure très noire au-dessous de son bonnet, au-dessus de son

tablier blanc. Mais elle n'avait pas d'ami pour la sortir le soir, et ne resta pas. Moi, je me sentais de plus en plus malheureuse. Plus je m'attardais au Canada, plus les mots, les simples mots de Caroline, de Georgie, devenus exotiques, me fascinaient. Ils ne figuraient pas seulement, pour moi, des terres jaune-rose, des bouquets de grands arbres cassés par les tornades, tout poilus de mousse espagnole, ils n'évoquaient pas seulement des négresses au labour, traîneuses de savates, ou encore assises devant leur ruche de bois gris aux volets verts, la pipe à la bouche, avec leurs longues jambes maigres terminées par des souliers d'hommes jamais lacés..., c'était un dernier appel de ma jeunesse, un besoin de liberté, d'air plus doux. Les Noirs, monsieur, disent que le soleil chante : n'ont-ils pas raison ?

« Je décidai, un jour, de partir pour Charleston et j'y arrivai après un voyage fort long ; les trains de luxe pour la gaie Floride, pour le Palm Beach des spéculateurs, passent maintenant au large, dédaignant cette province morte. Quoi ? était-ce là le but de mes désirs, le lieu qui m'avait laissé des souvenirs si vifs ? Devant la gare sommeillaient d'antiques voitures (on se demande où finissent les très vieilles autos : elles vont mourir à Charleston). Je connus, telle qu'elle est, telle qu'elle fut sans doute toujours, cette ville austère, aux rues mal pavées, dont la citadelle crénelée, la sombre poudrière ne savent parler que de guerres anciennes ; je compris mieux la rigueur de notre protestantisme du Sud, qui avait formé les miens, plus rigide cent fois que la dévotion du Nord. Ma maison natale était encore là, pareille aux autres demeures, à l'air de maisons hantées, penchée sur une rue au nom hollandais qui descend vers la mer ; je retrouvai nos glycines anglaises, notre

lawn épais, en trèfle importé du Kent et roulé par les jardiniers nègres, le jardin de camélias et d'azalées, perdu parmi les clochers. Les églises !... Toutes les confessions : méthodistes, baptistes, presbytériennes, luthériennes, méthodistes-épiscopales... La plus ancienne avait été bâtie, il y a des siècles, par vos huguenots français. — Les nègres étaient confinés dans les faubourgs, inaccessibles, aussi éloignés des Blancs que, dans les livres pieux, la matière l'est de l'esprit. Au centre de la ville, il ne restait d'eux que le vieux marché aux esclaves... Vous voyez, monsieur, que, quand je dis Charleston, il n'y a pas lieu de fredonner.

« Je rentrai au Canada, désillusionnée, consternée. Le froid, qui coagule, dirait-on, les sentiments et inspire la retenue, me fit presque plaisir. L'insociable Nord est une sécurité.

« En 1920, j'allai retrouver mon mari à New York. — Nous y vécûmes deux ans. Je me sentis perdue dans cette ville étrangère qui n'a plus rien d'américain et qui parle toutes les langues. Huit millions d'êtres ne sont pas jetés pêle-mêle sans contracter des habitudes singulières. — Je vis les scènes de music-hall de Broadway envahies par les artistes de couleur. Les nègres, on ne jurait que par eux. La guerre semblait les avoir fait sortir de terre, si nombreux que certains quartiers étaient devenus de petits Charleston. En quittant le Sud, en remontant vers le Nord, ils n'étaient pas restés paysans : on les avait transformés en ouvriers. Leur peau était devenue grise, couleur d'acier. Je ne haïssais pas leur race, mais à ces nouveaux contacts, je sentis mieux combien, chez eux, l'individu me faisait horreur. L'idée seule de leur odeur, la forme de leur bouche me révoltaient. Je ne pouvais regarder sans frissonner

ces journaux français où l'on voit des infirmières blanches soigner des blessés noirs. Sensible au malheur poétique de ces exilés, dès qu'un nègre s'approchait de moi, je souhaitais sa mort. J'abominais leur prolificité. Ces millions de peaux sombres, ce n'était pas, pour moi, de l'arithmétique : c'était, à perte de vue, des accouplements hideux, sordides. Si l'on suggérait leur castration comme seule solution du problème, en moi-même j'applaudissais. Un ami, qui se prétendait sans préjugés, déclara une fois devant moi que la haine des Blancs pour les Noirs n'est qu'une jalousie de mâles. Je ne puis vous dire comme cela me fut intolérable.

« Mon mari avait adopté les goûts du moment. Nous sortions tous les soirs ; nous nous couchions de plus en plus tard ; nous allions dans des endroits où l'on donne de plus en plus à boire ; il nous fallait une compagnie qui sût s'agiter, crier, rire de plus en plus fort... C'est dire que nous découvrîmes Harlem, ses chansons obscènes, son impudicité, la couleur de l'aube *and all that sort of thing, you know*. Je me revois, roulant en taxi, après le théâtre, vers Lennox Avenue. Des ombres infernales sortaient de la nuit, y rentrant aussitôt ; les faces n'annonçaient pas, en les précédant, les corps : tout vous tombait dessus, à la fois. Des faux cols brillaient seuls, comme suspendus dans les ténèbres. Nous entrions dans la plus grande ville noire du monde... *Straits, Coco Grove, the Sugar Cane*, les uns après les autres, nous visitâmes ces cabarets en sous-sol. Paille à terre, pour imiter les étables, orchestres à trombones géants..., nickel... locomotives, derrière une barrière de passage à niveau. Les flasques d'argent sortaient des poches. Comme dans les maisons à revenants, tout dansait ; les nègres, habillés en planteurs, gigo-

taient en servant les *white-rock*, notre eau gazeuse.

« — Vous allez voir Florence Bit, me disait-on.

« Elle arriva dans sa jupe en toile à matelas, carrelée de rouge, les cheveux bien aplatis, en trois grandes cassures à reflets bleus. Elle s'affaissa sur une chaise rustique, les mains derrière le dos, immonde, magnifique. Sur un ton de cantique, elle chantait des *blues*. Sous l'absurde harmonie wesleyenne, c'était notre terre du Sud qui semblait se plaindre, comme sous le badigeon des mauvaises époques, en Italie, on retrouve les fraîches peintures des primitifs... Son corps vert se tordait... On eût dit la chaise électrique et ses courants... Elle louchait, se mouchait avec ses pieds, injurait pour faire rire... Elle se décolorait et sa peau revenait au blanc par larges plaques ; on l'appelait la Panthère.

« Les nègres donnaient dans le parquet des coups de pied qui éclataient comme des détonations. Ils étaient accourus de partout : paysans perdus, intellectuels déclassés, bandits, policemen. Les yeux clos de bonheur, les paumes aux reins de leurs femmes, ils dansaient. Florence Bit tournait toute seule, un bouquet de dollars à la main ; elle quêta. Quand l'orchestre s'arrêtait, elle venait saluer, et les baisers qu'elle envoyait au public, elle les lançait, non des lèvres, mais du ventre, comme si le ventre, enfin repu, remerciait... Peu après, j'appris que mon mari l'entretenait ; avoir une maîtresse de couleur, cela vous posait, dans Wall Street. Elle le trompait avec ses garçons d'ascenseur nègres, à qui elle donnait notre argent.

« Moi, j'étais plongée désormais dans notre époque, où l'on ne vieillit plus. Je pris mon plaisir un peu partout. Mais, à ce compte, on a vite fait le tour de l'Amérique. C'est alors que monte à l'hori-

zon votre Paris, qui est au moins une fois dans la vie de toutes les femmes, comme un péché. Paris, on dirait une drogue ; la première année, on descend à l'hôtel pour huit jours ; la seconde, on prend un meublé pour trois mois ; la troisième, on loue un appartement ; enfin, on achète une maison, et on ne rentre plus jamais dans son pays. Années 1923 à 192... je ne sais plus. A Paris, les années, comme les mondes, se confondent ; c'est là le vrai *melting pot*.

— Ce qui mêle les gens, c'est moins de travailler que de s'amuser ensemble.

— Sûr ! Chez vous, on dirait que tout est possible. On ne croit plus aux sexes. Pourquoi croirait-on encore aux races ? Ce qui m'étonnait le plus, c'était de ne m'étonner de rien. Pourtant, il y eut une chose qui me stupéfia : ce fut de rencontrer des Françaises, des femmes comme nous, qui osaient se montrer dans la rue avec des gens de couleur. Déjà, au Quartier latin, cela m'avait paru si drôle, ces étudiants chinois, aux terrasses des cafés, avec leurs maîtresses blanches. Un jour, figurez-vous, aux Tuileries, en pleine ville, je vis un grand chauffeur nègre, très foncé, avec des membres énormes, des lèvres qui dépassaient le bord de sa casquette, des yeux pleins de sang, qui attendait un mannequin à la sortie de la rue de la Paix. Il l'accueillit avec une douceur, un calme, une suffisance qui me bouleversèrent. Il devait peser quatre fois plus qu'elle... Elle se blottit, pâle, blonde, contre lui, l'adorant. Je regardai autour de moi ; personne ne se retournait. Cet amour-là s'accomplissait, coulait son chemin, comme tout autre amour.

— Puisque la nature rend ces unions fécondes, c'est qu'elle les bénit...

— Les lois sont là pour empêcher bien des choses

que la nature permet. Ce grand nègre et cette enfant blonde... Je crus que c'était là un hasard, une singularité de Paris ; mais depuis, en province, à la campagne même, jamais je n'ai vu faire, chez vous, de différence entre un Blanc et un Noir. Jamais je n'ai vu un Noir être servi le dernier, forcé de descendre du trottoir, confiné dans certains quartiers... ; les femmes peuvent leur parler, leur céder...

— Pourquoi pas ?

— Vous le demandez ? Mais si je me découvrais du sang noir sous la peau, je n'y pourrais survivre ! Si j'avais un enfant de couleur, je l'étranglerais ! Et pourtant, les nègres m'attirent.

— Le nègre et la femme sont deux créatures de passion et d'instinct...

— Amour de la musique, de la pompe et des extases religieuses, des faux bijoux, et du vrai sang...

— C'est pourquoi ils triomphent à la même heure.

— Ce qui me plaît en eux, c'est aussi ce qui me choquait tellement ce soir-là aux Tuileries, c'est leur force..., ces longs bras de singe, sans poils, cette huile de leur peau, qui tache le linge, cette large main de bois noir aux ongles roses qui se pose maîtresse sur une robe de foulard, sur un corps léger. En Amérique, je n'aurais jamais cru que de telles choses fussent possibles, ou bien j'aurais renfermé cette pensée au fond de moi. Mais à Paris... il faut toujours en revenir là, à ce vent de liberté qui vous souffle si fort dans la figure, que, dès l'arrivée, on manque d'être renversée. Désormais, un démon français me murmurait à l'oreille : « Pourquoi pas ? » comme vous, tout à l'heure. Ce n'est pas le jour que les nègres vainquent, c'est la nuit, à la faveur de l'ombre, par les armes de la musique, par les « batteries », par la chair... Je ne pouvais m'empêcher de rêver que des

Noirs, dans cette grande ville civilisée où j'habitais, à cette heure même, avec la permission des lois, prenaient des femmes blanches, les écrasaient, les liaient à eux comme à des poteaux... J'avais toujours entendu dire qu'ils étaient très puissants... J'aurais voulu voir... C'était un spectacle que mes yeux réclamaient. Il me semblait que si j'avais pu voir, je n'aurais plus eu de malaise. Je ne connaissais personne à Paris. Je n'avais pas d'amis dans cette société étrangère qui va, paraît-il, dans les mauvais lieux comme au théâtre...

La nuit commençait à verdir ; il y eut enfin un courant d'air.

La visiteuse pressa son récit :

— Alors, je pensai qu'il vaudrait mieux, pour moi, quitter Paris. Au début de l'été, je vins occuper les chambres que j'avais retenues à Valescure. Quelques jours après mon arrivée, je sortis à pied pour me promener dans l'Esterel. C'était un soir ; il avait fait assez chaud et je cherchais à respirer. Le portier de l'hôtel m'avait signalé, à Fréjus, une vieille citadelle pittoresque, où les Français se réfugiaient quand les Sarrasins débarquaient. (Je vous parle d'il y a très longtemps ; peut-être du temps de Napoléon ?) A un tournant de la route, j'aperçus un camp. Les tentes étaient déjà éclairées par des bougies, comme de grosses lanternes. On entendait derrière la haie des bruits de bidons vides, une chute de fusils. Soudain, un point rouge vif, une sentinelle. Un nègre. Il portait sur la tête un drôle de petit chapeau, comme les Turcs. J'eus devant moi ses dents, sa baïonnette... Il me parut bien plus beau et bien plus noir que ceux de chez nous.

— Un tirailleur sénégalais... Un ancêtre des vôtres...

— Je ne sais pas. Il n'avait pas l'air d'un simple soldat. Il avait l'air d'un chef qui a reconquis le pays ; comme si les Maures étaient revenus. Il m'a laissé regarder à travers le barbelé. Les nègres, près des faisceaux, le torse nu, se lavaient. Certains toussaient et, malgré la chaleur, semblaient avoir très froid. D'autres encore étaient prosternés vers le soleil qui venait de se coucher et chantaient : Allah ! Allah ! Il y en avait un, très beau, très méchant, qui s'habillait ; ses camarades lui tendaient une longue et haute ceinture rouge, et, pivotant sur lui-même, vite, il se l'enroulait autour du corps ; c'était joli comme les ballets russes ; il avait sur le dos de la main un écu d'argent, retenu par des chaînes d'argent en diagonale, ainsi que les femmes orientales, au théâtre. Je pensais qu'il allait sortir... mais non.

— Vous le regrettiez. Vous vouliez lui parler ?

— Oui, j'étais attirée vers lui ; il était tout semblable à celui qui m'avait tenue, enfant, dans ses bras, à Charleston, le soir de l'élection. Comme dans un danger mortel, je revécus cette soirée en une seconde : la robe que je portais, le cri de ma mère, le désir que j'avais eu d'être liée à un poteau... Je demandai à la sentinelle la permission de visiter le camp. « Toi pas entrer, fit-il. Dames y a pas bon. Y en a sauvages ! »

J'interrompis :

— Pourquoi me racontez-vous ces histoires ? De quand date cette visite à Fréjus ?

La femme, jusque-là très calme, me regarda avec égarément, comme sur la route.

— De ce soir... D'hier soir, enfin ! Depuis lors, je ne saurais vous dire ce qui s'est passé ! J'ai été

victime de..., j'ai été traversée par un cyclone. Les nègres, c'est le diable ! Tous les gestes que j'ai faits, on dirait que quelqu'un d'autre les faits pour moi... D'abord, je suis rentrée à l'hôtel. Aussitôt après dîner, en robe du soir, je suis revenue rôder autour du camp. Il y avait toujours la sentinelle. J'ai eu peur. Je me suis fait conduire à Juan-les-Pins, au Casino. J'ai joué... J'ai soupé avec des compatriotes que je ne connaissais pas. Nous avons vidé des caisses de champagne. Il y avait un jazz américain... de couleur. Le saxophone était tenu par un grand beau garçon, avec cet air méprisant qu'ils n'ont pas chez nous et qu'ils prennent tout de suite en France.

— Dès qu'ils ont eu des femmes blanches.

— Il portait un smoking rouge..., du même rouge que la ceinture du soldat de Fréjus. Autour du cou était passé un large ruban de moire noire qui retenait son instrument. Quand l'orchestre s'arrêtait, il faisait un solo avec une espèce d'insolence admirable :

*Charleston, made in Carolina,
Charleston !*

Toute la soirée, il joua... ; il joua pour moi. Il dansait, chantait, se faisait admirer. Les Français trépignaient, l'encourageaient ; les Américains étaient furieux. A un certain moment, j'ai eu besoin d'air, je suis sortie... seule, sur la grand-route. Il m'a suivie... Il avait vu, sans doute, que je dépensais beaucoup d'argent...

Le Ku-Klux-Klan en France !

annonça la presse française. Le mot « sensationnel » fut de la partie. « Les Américains allaient fort ! »

« Que Messieurs les Métèques veuillent bien vider leurs querelles ailleurs ! » « On n'est plus chez soi. » Les feuilles de gauche en appelèrent à l'égalité des races ; la Ligue des droits de l'homme s'ébranla. Les journaux de la Côte d'Azur n'avaient pu cacher les faits : un nègre avait été exécuté sommairement près d'Antibes. Nègre américain d'un jazz de Juan-les-Pins, trouvé à l'aube avec quatre-vingt-six balles dans la peau ; une lourde automobile lui avait fait, en outre de la marche arrière sur la figure. Sur le cadavre, un écriteau : « *Respect aux femmes blanches !* Signé : K. K. K. » C'était, à l'intérieur de la province française, une tragédie purement américaine. Les coupables, fallait-il les chercher parmi les jeunes baigneurs nus, coiffés d'une calotte de la marine des États-Unis, paresseusement endormis comme des alligators, à fleur d'eau ? Parmi ces grisonnants banquiers de Wall Street, au frais dans leur complet clair, qui aujourd'hui sirotaient paisiblement leur orangeade au Casino ? Les musiciens ne savaient rien, sinon que le saxophone avait quitté, ce soir-là, brusquement, la salle du souper. De leurs lèvres violettes sortait un langage que l'interprète juré du parquet de Nice affecta de comprendre, mais qui n'éclaira pas l'instruction. Pendant ce temps, mises en mouvement par l'industrie hôtelière, des « influences » intervenaient au parquet.

L'affaire fut classée.

Un nouvel exécutant arriva de la rue Fontaine.

EXCELSIOR

Le zèbre ne se défait pas de ses zébrures.

(*Proverbe du Dahomey.*)

La ville d'Excelsior, en Georgie, bourgeoine humblement autour d'un croisement de routes : celle qui, du nord au sud, va de Caroline en Floride et celle, plus fréquentée, qui, d'est en ouest, conduit de Macon à Savannah et à la mer. Dès le huitième bloc commence le quartier nègre, dit « Petite Afrique ». Là, dans une maisonnette en briques industrielles, entourée d'un mur de crépi espagnol pardessus lequel des tournesols montent la garde, habite une famille blanche, ou du moins qu'un étranger prendrait pour telle, car, à Excelsior, chacun sait que les Bloom sont des Noirs. Les registres d'état civil portent après le nom de Victor Bloom le *C* qui signifie : *couleur*, en opposition au *W* (*white*), auquel ont droit les Blancs. Cette famille de « créoles » — ainsi se nomment eux-mêmes, dans leur désir de se rapprocher des Blancs, les nègres originaires de La Nouvelle-Orléans — se compose du père, M. Victor Bloom, gros entrepreneur de funérailles et embaumeur, de la vieille mère, d'une tante, de deux jeunes sœurs, Alma et Poolie, enfin d'un fils âgé de trente ans, Octavius Bloom. Celui-ci

est l'orgueil des siens. D'une intelligence officieuse de métis, excellent danseur, parlant couramment l'américain et non plus comme ses parents le patoi « gombo » plein de mots exotiques, toutes les femmes d'Excelsior l'admirent. Il est bien de la race de ces improvisateurs, véritables personnages d'une « *com-media dell' arte* » nègre, qu'on nomme ici des « *crocodries* ». Il a servi en France en 1918. Il est codirecteur d'une agence immobilière ; il possède une Buick. Signe d'affranchissement : à dix ans, il se faisait déjà la raie. Aujourd'hui, il porte même une petite moustache conquérante, à la Fairbanks.

C'est dimanche, après déjeuner. Le garage des pompes funèbres est fermé. Derrière les portes attendent les corbillards drapés, noirs, argent, incrustés de miroirs, et les carrosses automobiles à plumes d'autruche, pour enterrements riches. Le bureau aussi est clos ; clos le salon des cercueils de première et de seconde classe, avec leurs bières à poignées nickelées, qui vont de l'acajou au bois peint en passant par la gaine velours, le capitonnage satin blanc ou le revêtement acier bruni ; certains sarcophages sont ornés d'initiales en filigrane d'or, d'autres parés de barrières champêtres, en réduction, surmontées des mots symboliques : *Porte du Ciel* ; les plus coûteux contiennent une boîte à musique qui, lorsqu'on ouvre, se met à jouer : *Go down, Death*. Au-delà sont les salles d'embaumement, qui, pour l'instant, ne contiennent aucun client, la pharmacie avec ses flacons de toxiques, ses asphaltes et ses herbes médicinales ; enfin, la salle à manger pour les repas propitiatoires, car les funérailles nègres s'accompagnent toujours de banquets.

M. Victor Bloom, en manches de chemise relevées par des élastiques, visière sur le front, prend son

café. Il a, à la tempe, cet audacieux coup de bleu qu'on voit à l'*Étude de nègres*, de Rubens. La tante est en faction, assise à l'entrée de la maison, sur l'escalier de bois, tenant, avec un très ancien geste « créole », la porte entrouverte et la jalousie rabattue sur elle, comme un vêtement. Dans une pièce voisine, on entrevoit la mère Bloom qui fait la sieste. Son lit est enfermé dans une cage, car elle est somnambule. Toute cassée, le madras autour de la tête, le cigare posé au coin de la table de nuit, elle ronfle. Les femmes causent à voix basse dans le salon, d'une laideur riche, mangée par l'humidité, sur les murs duquel gondolent des modèles d'urnes et des images de piété. Personne ne fait jamais jouer le piano mécanique. Le meuble d'apparat, c'est le buffet, avec des pavots en papier bleu, dans des obus.

Octavius Bloom est signalé au coin de la rue. Énervement, agitation ; les mouches deviennent insupportables ; une paire de ciseaux tombe. Le jeune homme entre, le chapeau sur l'oreille, dans un élégant complet bois-de-rose.

— Comment ? Tu arrives à pied ?

— Un sacré Yankee, que je ne connais pas, vient de me rentrer dedans au coin de la rue Goethe (prononcez Girtie St.). Il était saoul comme un Irlandais. Il commença par s'excuser. « T'en fais pas, lui cria le coiffeur, en me désignant. C'est un nègre. » Alors, non content de bousiller ma bagnole, il a voulu me descendre par-dessus le marché, en prétendant que j'allais trop vite pour un nègre. Naturellement, les « sale coltar puant », les « face-à-mouches », les « gueule-de-nuit » m'ont plu dessus. J'ai voulu expliquer que l'homme avait bu, la foule, tu penses bien, m'a donné tort ; c'est devenu mauvais ; les po-

licemen se sont éclipsés et j'ai vu le moment où j'allais être lynché...

— Aucun Noir ne peut courir sa chance, dit amèrement M. Bloom père.

— Aucun, ajouta Poolie, comme au bord d'une tombe. Quel handicap !

— Pas de liberté pour nous, pas de justice.

— Sûr. Et dire qu'à New York, la statue de la Liberté est noire !

— La seule fois que l'on m'ait cédé le premier rang, fit Octavius, c'est au front.

Alma soupira :

— Ce n'est pas la peine d'avoir eu tant de succès au mardi gras comme roi des Zoulous ! Le carnaval passé, l'argent dépensé, les gens amusés, on n'est plus qu'une ordure...

— Oui, mais pendant vingt-quatre heures, rappelle-toi qu'Octavius a régné sur Excelsior tout entier, repartit la tante.

Comme après chaque affront, on reprit la question mille fois discutée, depuis des années retournée en tous sens dans les conciliabules secrets de la famille. Passerait-on la *ligne*, la fameuse ligne qui sépare les deux races ? Pourquoi pas, puisque le hasard avait fait les enfants Bloom presque tous blancs ? Entrer enfin dans l'autre camp, se risquer au cœur de la contrée interdite, rejeter derrière soi le passé, la vieille peau... Devenir un Blanc ! En dehors de l'Amérique, en dehors du Sud, en dehors d'Excelsior, personne n'eût songé à considérer les Bloom comme Noirs... alors, pourquoi différer toujours ? Il faudrait s'engager, oser, sortir d'ici ; mais la sujétion ancienne qui enchaînait l'esclave à la plantation pèse encore sur eux.

— Où aller ?

— New York ?

A New York, on n'est pas encore assez sûr de soi... il y a Harlem... car, s'il est des Noirs intelligents qui sont fiers de voir un des leurs passer la ligne, et d'autres, doués d'humour, qui sont enchantés à l'idée de jouer un tour à des Blancs, la plupart se montrent envieux, furieux. Ou encore, quand la partie semble gagnée, on peut tomber sous l'œil implacable d'un vieux Sudiste qui, après avoir regardé votre cornée bleuâtre, vos ongles mauves, donne l'alerte. De nouveau, ce sera l'isolement, le ghetto noir...

Ce qui rendait du courage à M. Victor Bloom, c'était de regarder ses enfants : Octavius était un vrai Américain, avec des épaules larges, les cheveux blonds. Il ne disait jamais : *zoui*, mais *yeâ*, ou *yep*, savait coller comme personne sa gomme à mâcher sous sa chaise pour la reprendre après le repas, jouait au *base-ball* dans l'équipe des Géants de Georgie. Enfin, comble de l'aisance, dans toutes ses phrases, il s'arrangeait pour introduire le verbe : *to check*. Un seizième de sang africain, au plus... Alma, sa sœur, était belle, les yeux plats, avec un nez non plus épaté, mais rond ; bien élevée, très demoiselle, à peine un peu verte au réveil, comme les négrillons à leur naissance, mais si fardée... Poolie était tout à fait claire, nez presque aquilin ; et si cultivée ! Prix d'honneur de Straight College, N. O.

— Sont-ils bêtes, les gens, avec leurs histoires de cheveux crépus... C'est la chaleur qui les fait gonfler !

— D'abord, pourquoi se glorifier d'un poil plat, comme les oranges-outans ?

— Et ces attaches minces, presque friables, les

maines longues qu'on nous reproche, ne sont-ce pas des signes de race ?

Seule, la tante se montrait pessimiste :

— Hélas ! Nous sommes colorés ; notre nom de famille est juif ; notre religion, catholique. Avec tout ça, comment voulez-vous échapper au Klan ?

M. Victor Bloom poursuivait, avec cette lente et lourde façon des Noirs de broyer leur pensée.

— Aucune damnée chance pour un Noir, par ici... Écoute, fils. Il y en a d'autres qui l'ont fait avant toi. Dans le Nord, dans l'Ouest, ça se voit tous les jours, à ce qu'il paraît... C'est une question de climat ; plus tu iras vers le nord, plus toi et les enfants qui naîtront de toi deviendront blancs. D'abord, où vont les deux cent mille Américains de couleur qui, à chaque recensement, ont disparu, je te le demande... ? Ont-ils été faire un petit voyage en Afrique ? Pas souvent !

— Ce qu'il faut, observa Octavius, c'est bien prendre son élan et ne pas rater son coup...

— Tu peux compter sur notre silence et sur notre aide. Il y aura pour toi cinq cents dollars par mois à la banque pendant un an, répondit le père. Va ! Étudie ton terrain. Et dès que la chose sera accomplie prends avec toi tes sœurs. Nous, les vieux, nous avons le cuir trop boucané pour nous permettre de vous suivre.

Du fond de sont lit, la mère Bloom avait tout entendu. Cette figure de cire jaune dont le turban quadrillé de violet, qui avait glissé, laissait voir les cheveux courts et frisés, se dressa dans sa cage :

— Octavius fera fort bien de prendre le large, dit-elle en un français parfait, avec une jolie voix cassée de vieille créole. Que de fois Périer, mon cher père, m'a-t-il conseillé de demeurer à La Nouvelle-

Orléans et de ne pas venir m'enfermer en Georgie ! il disait que ces villes de province, ce ne sont que des trous à écrevisses ! Parfaitement, des trous à écrevisses !

Septembre. Cornelius Creek. Petite plage du Delaware. Vue sur l'Océan. Rien des effroyables baignades de Newport et d'Atlantic City, le sable disparaissant sous les corps allongés côte à côte, comme aux tableaux de chasse, la mer salie de suie, encombrée de radeaux, de ballons, de périssaires, sans la place pour piquer une tête. Au Cornelius Hotel, une bonne société bourgeoise, des familles de fonctionnaires venues de Washington, le haut commerce, des éleveurs du Kentucky, des juges virginien. Comme disaient les affiches de terrains à vendre : *Bon ton. Silence. L'aristocratie à la mer.*

Octavius Bloom habitait là depuis deux mois. Sa vitalité, son canot à gasoline, la qualité de la boisson qu'il fabriquait dans son armoire, ses cocktail-parties, une pointe de bridge pour les vieilles dames et sa belle voix expliquaient sa popularité. Les jeunes gens imitaient ses vestons croisés, à boutons de cuivre, d'un azur emprunté à l'orchestre Whiteman ; des familles juives de Broadway, enhardies par son nom, lui faisaient des avances et des jeunes filles s'offraient chaque jour en mariage. Entre-temps, Octavius s'occupait de lotissements côtiers et de ventes d'immeubles.

Au bout d'un an, il fut, sur la plage, un personnage. C'était le dandy, « l'enflé » de Cornelius Creek. Il gagnait beaucoup d'argent. Il avait fait venir ses sœurs et sa tante d'Excelsior et, ensemble, ils habitaient une villa, dans les pins. Alma et Poolie connurent à leur tour les flirts, les couleurs vives et les

boissons fermentées. Elles oublièrent rapidement leur arrivée timide dans des manteaux en faux léopard, leur vilain chapeau de velours rouge avec une rose d'or, et leurs bas de coton rose. Elles étaient blanches, infiniment blanches, très parfumées, tandis qu'Octavius préférait le hâle marin, plus naturel. Poolie se laissait aller à une drôlerie de gestes, de mots qui enchantèrent.

— Quel ménestrel votre sœur eût fait ! disaient à Octavius les gens, éblouis par ses improvisations chantées, la pluie de ses bons mots, le jet de ses cocasseries. « *A good mixer.* »

La vieille tante priait Dieu que cela pût durer.

« *Ça y est, écrivait désormais Poolie à ses vieux. Fini Excelsior ; finies les avanies ! adieu l'obligatoire compartiment aux « corbeaux », dans les tramways ! Plus pour nous, mon cher papa, les vieilles formules : « les gens de couleur doivent rester à leur place », « à leur rang » et autres niaiseries... Nous voyageons en pullmann et le nègre porte nos valises.* »

Le thé chez le juge et Mrs. Mac Klem, de Mac Klem Lodge, famille de vieille souche qui, de Forest Hill, surveillait la plage, la morale et les bains, consacra la situation des Bloom. Ces retraités sévères étaient les chefs de la petite colonie provinciale qui vivait toute l'année à Cornelius Creek. Mrs. Mac Klem avait connu jadis, à Boston, des Bloom, anciens juges à la Cour suprême et demandait si les nouveaux arrivés étaient leurs parents. Octavius fit allusion à une branche cadette. Il venait d'acheter un terrain sur la hauteur, dans d'opportunes conditions, et projetait maintenant de faire construire. Dans une conversation qui n'engageait à rien, il envisagea même

avec le juge la possibilité de réunir des fonds pour un casino sur le modèle européen et un *country club*. Les Mac Klem avaient un fils, étudiant à Harvard, qui ne quittait plus Poolie. Il faut avouer qu'elle devenait belle. Sa sœur Alma savait mieux mitrailler et cramponner de ses regards les gens âgés, mais Poolie triomphait de tous les jeunes gens. Les Africains ont des jours fétiches où l'on se peint le visage de divers tons ; pour les demoiselles Bloom, tous les jours de Cornelius Creek étaient fétiches et les trouvaient fardés. Leur corps ne roulait plus, les cheveux roux décrépelés encore un peu trop raides, comme du chaume ; elles dansaient le *black-bottom* mieux que personne. Le plaisir faisait monter à leurs joues des couleurs jusque-là inconnues. Elles portaient des maillots de bain aux teintes vives et avaient renoncé à ces verroteries bleues que, depuis les Phéniciens jusqu'à Woolworth, les industriels ont toujours fabriquées pour les négresses. Les photographes en plein vent n'avaient d'objectifs que pour elles. Leur grâce dans l'eau, lorsqu'elles flottaient, faisait de chaque vague un hamac.

Un matin qu'Octavius était étendu paresseusement sur le sable, avec ses deux sœurs, écartelé au soleil comme un espalier, il se mit à considérer Poolie, très fier d'elle, de son teint éclatant.

— Je n'avais jamais remarqué que tu eusses un tel grain de beauté sur la nuque, fit-il, attentif comme une mère de débutante.

Poolie haussa les épaules, très sûre d'elle-même.

— Tu peux courir avant de trouver une peau comme la mienne, répondit-elle.

Ce devait être l'avis du jeune Mac Klem qui vint les retrouver pour le bain, comme chaque jour. Des

bruits circulaient sur la plage, qui n'étaient pas ceux de la mer dans les coquillages. On parlait fiançailles...

Quelques jours plus tard, Octavius, de nouveau, s'étonna... A n'en pas douter, la tache qu'il avait remarquée chez Poolie était toujours là, et même elle semblait gagner le cou, attaquant le bas du visage. C'était une large marque d'un bistre très doux, fondu dans le blanc du reste de l'épiderme et qui s'y dégradait.

Il prit Alma à part et lui fit part de son inquiétude.

— Mais, répondit celle-ci, Poolie se hâte, simplement.

— Le soleil d'octobre ne brunit plus.

— Poolie veut être à la mode. Je sais qu'elle se passe à l'huile de noix.

Octavius, rassuré, n'y pensa plus. Or, au début de novembre, un soir, à dîner, chez les Mac Klem, il reçut un vrai choc. Dans l'éclairage violent de la nappe et le scintillement d'une robe de lamé, il en eut la certitude : la figure de Poolie s'embrunissait. C'était comme une éclipse légère, un peu mauve aux joues, un ton chamois aux tempes et à la nuque, qui montait du cou, gagnant maintenant le visage. Chose plus curieuse, les traits eux-mêmes semblaient s'altérer. Le nez perdait de sa solidité aiguë, la bouche prenait du relief ; un air indéfinissable d'exotisme, qui ajoutait d'ailleurs à son éclat, transformait Poolie. Pendant le dîner, il ne put détacher ses yeux du visage de sa sœur. Elle le remarqua, rougit très fort.

— Damnation !

Ils venaient de chez les Mac Klem. Octavius avait été rentrer sa voiture au garage. Il avait rejoint ses sœurs au salon.

Entre ces deux femmes qui pleuraient, en robe de soirée, Octavius en smoking — en tuxedo — se promenait de long en large. Comme une brute, il frappa du poing sur la table.

— Damnation !

On n'entendait que des sanglots.

— Il n'y a pas à sortir de là, ma chérie, continua-t-il, s'adoucissant. Il faut que tu partes ! Si tu ne retournes pas à Excelsior, tout est fini. Un an d'efforts gâché ! L'avenir de ta sœur ruiné, et moi, moi... perdu de réputation !

— Depuis que tu t'es mis ça dans la tête, Octavius... Quand je te dis que c'est mon blanc virginal qui s'en va... à cause de la danse.

— Ce n'est pas vrai ! Ce soir tu n'as pas dansé ! La vérité, tu la sais, et Alma la sait, comme moi, en attendant que tout le monde aussi la sache. Tu re-tour-nes au noir ! La peau, ça naît et ça meurt. Ce n'est pas ta faute... Personne ne peut être sûr de sa peau !

Poolie s'effondra. On voyait en effet son dos, sous la lampe, avec la colonne vertébrale déjà plus brune, les épaules d'une demi-teinte chaude, lavée encore, faible en couleur ; autour du cou, l'épiderme se truitait, comme une porcelaine, faisait penser aux panachures de certains pétales ; quant au visage, il tournait au beige mordoré.

— Je ne veux pas aller vivre à Excelsior ! D'abord, je suis fiancée !

— Pas pour longtemps !

— Je l'avais bien dit : nous sommes punis de notre orgueil ! soupira la tante.

— Si nous prenions une bonne très noire pour servir à table et montrer combien nous sommes clairs ? fit Alma.

— Je ne veux pas quitter Bobbie ! gémissait Poolie.

— Et nous faire lapider, tremper dans le coaltar, enduire de plumes ? Et le feu à la maison, est-ce ça que tu veux ? Et les vieux qui mourront de honte, là-bas ?

— B... B... Bobbie !

La tante intervint :

— J'ai entendu parler d'un sorcier...

— Ça va empirer, répliqua féroce Octavius. Poolie va tourner au marron, puis, du marron à la suie. Je vous dis que j'ai déjà vu le cas à l'asile Tommy Lafon, à La Nouvelle-Orléans... Une négresse pie... En attendant, Poolie me fera le plaisir de ne plus sortir. On lui apportera ses repas dans sa chambre, quand il y aura du monde.

— Et les danses ?...

— Tu as la radio...

— Et...

— Assez !

— Ah ! si nous n'avions pas fait la folie de partir à la lune descendante, soupira la tante, jamais ce malheur ne serait arrivé !

Thé-bridge chez les Mac Klem :

La disparition de Poolie, il n'est plus question d'autre chose.

— Son frère la séquestre... Il s'agit d'un héritage.

— Toute défigurée... la lèpre !

— On dit qu'elle est devenue folle... Il cherche une « nurse ».

— En tout cas, fit sévèrement Mrs. Mac Klem, Bobbie est retourné à Harvard ; il m'a formellement promis de ne pas lui écrire et de l'oublier.

La vérité est une fièvre épidémique. Dès Noël, tout Cornelius Creek savait. On commença par dire que les Bloom étaient des Italiens, des indésirables, des communistes. Puis enfin qu'ils étaient des nègres, de sales nègres qui s'étaient poussés dans la meilleure société ! Tout de même ! prendre Cornelius Creek pour un village à esclaves et la villa résidentielle des Mac Klem pour une plantation, c'était fort !... Des parents qui sans doute ne peuvent même pas signer leur nom !... Et ça avait une auto ! pourquoi pas une mule ? Et catholiques par-dessus le marché !

Forcené, méthodique, l'assaut de la race nordique contre la villa Bloom commença.

— Il n'y a plus qu'à plier bagage, gémissait la tante, terrorisée, qui se souvenait du Sud et de ses arbres à pendus.

Alma aurait bien voulu retourner simplement à Excelsior dans sa petite chambre qui donnait sur le garage aux corbillards. Elle regrettait la Georgie, ce ciel pur, presque africain, les cippes et les poêles drapés de deuil, les palmiers. Poolie pensait aux heureuses années de Straight College, à ses succès, à l'odeur sulfureuse de la classe de science appliquée, aux bonnes sœurs ; il lui semblait entendre encore le tapage des garçons jouant au base-ball dans la cour et le bruit mat de la balle dans les paumes gantées... Maintenant, cela ne pouvait plus faire de doute pour personne, elle était redevenue une vraie mulâtresse. Quel étrange caprice avait eu son corps en régressant ainsi ? Par quelle combinaison ambiguë son frère et sa sœur étaient-ils restés blancs ? Mystérieuse alchimie du sang. Fallait-il la tenir pour responsable de l'enchevêtrement des races, et, derrière la race, des pas-

sions qui avaient causé cet alliage, cet obscur travail des cryptes de la peau ?

Les Bloom furent rayés du golf ; l'entrée du Cornelius Hotel leur fut déconseillée. A l'église, le ministre fit un sermon où il était dit que les anges blancs ne pourraient pas, au Jugement dernier, rencontrer les anges noirs.

Octavius serra les dents.

Un à un, les fournisseurs refusaient, sous des prétextes divers, de monter à la villa. Presque chaque matin lui arrivait anonymement l'ordre d'avoir à quitter le pays.

— Puisque c'est comme ça, non seulement je ne partirai pas, dit Octavius, mais je vais faire venir les vieux. Et il télégraphia à Excelsior, à M. Victor Bloom qui, justement, vendait son fonds... Il mit des annonces pour se procurer du personnel de couleur. Il affecta de se montrer en public et, quand on refusa de le servir au restaurant, se réclama devant les tribunaux de l'Acte des droits civils. La race caucasienne considéra cette attitude comme une insulte. La villa eut ses carreaux cassés à coups de brique et de browning. Les Bloom tenaient bon. Ils se rendaient à l'aube à Baltimore et en rapportaient des provisions. Un jour, en rentrant, ils trouvèrent leur demeure mise à sac. Alors ils ne sortirent plus, firent leur glace eux-mêmes, vécurent des produits de leur basse-cour. Ils restaient cois, derrière leurs stores baissés, mais ne cédaient pas. Ce qui les sauvait, c'est que Cornelius Creek n'a pas de faubourgs populaires et que les fureurs d'une foule n'y sont pas à craindre. Le juge Mac Klem et ses amis, des vieillards, se contentaient de tendre le poing, de loin. Cela dura ainsi tout l'hiver.

Au printemps, la valeur des terrains baissa. Comme

chaque fois que des gens de couleur réussissent à s'installer dans le voisinage des Blancs et refusent de quitter la place, les Bloom faisaient le vide autour eux.

Au début de l'été, l'on apprit que Mac Klem Lodge était à louer : le juge et sa femme évacuaient le pays. Cela jeta le désarroi dans le camp ennemi.

A l'automne, tout Forest Hill fut à vendre. Octavius put acquérir à vil prix les terrains voisins. Il alla à New York, vit du monde, exposa habilement son projet de création d'une station d'été réservée aux Noirs, à proximité des grands centres, avec attractions, cirque, golf et piscine d'eau de mer chaude. Les nouveaux riches de Harlem, le petit commerce de la Ceinture noire, à Chicago, qui, depuis la prohibition, a pris le goût de placer ses économies dans des spéculations de terrains, se laissèrent séduire. La *Crise*, le grand organe de couleur, se montra favorable à l'entreprise et la soutint par une campagne financière...

Maintenant, Octavius Bloom est un *boss*. Il fume dès le matin des cigares du Texas. Il a acheté Mac Klem Lodge. Il dit à tout instant : « Nous autres Noirs... » Il vaut deux millions de dollars. Poolie est mariée à un avocat de La Nouvelle-Orléans.

Tous ignorent la vraie raison de ces succès inespérés : c'est que la tante leur a cousu dans les doublures de petites poupées consacrées. La vieille Mme Bloom, négresse madrée que la civilisation du Nord n'étonne pas, vit encore. On l'entend, de son lit, le matin, chanter d'anciennes chansons créoles, entre autres : *Ah ! Tincoutou*. C'est la complainte d'une mulâtresse qui voudrait devenir blanche, mais qui ne trouve pas le bon savon.

SYRACUSE
ou
L'HOMME-PANTHÈRE

Le taxi orange s'arrêta au croisement de Jackson Avenue et de la 22^e Rue. Un homme d'une cinquantaine d'années, couleur café grillé, en descendit. Il était habillé d'une redingote noire, coiffé d'un feutre noir, genre syndic des drapiers, entouré de gestes autoritaires et simples. Arrivé sur le trottoir, profitant du recul, il considéra la maison d'en face, un gratte-ciel rose, à terrasses, que ses rehauts d'or annonçaient de style récent, troué d'alvéoles au fond desquels se voyaient des dactylographes à chacun des dix-neuf étages. Toutes ces dactylographes étaient noires. En regardant plus attentivement les fenêtres, l'on s'apercevait que le bâtiment entier était habité par des Noirs.

Le docteur Lincoln Vamp s'abandonna à l'orgueil. Il avait voulu, créé ceci : une maison réservée à sa race, à toutes les activités de sa race ; une par étage. Formule méthodique et absolument moderne. Fini l'âge de l'anarchie, de la saleté, du désordre. Hygiène, moralité, Ripolin, nickel. Ses frères, jusque-là répartis au hasard, sur l'immensité plate des Etats du Sud, avaient été ici empilés par ses soins dans le sens de

la hauteur. Il retraversa l'avenue et entra dans la « Maison du Nouveau Nègre ». Galeries de marbre jaune, ascenseurs de cuivre, tubes pneumatiques, tapis en caoutchouc. Tous ceux que le docteur rencontrait sur son passage le saluaient, arborant en son honneur un peu de blanc aux dents et aux coins des yeux. Il était de ces leaders modernes qui n'entendent plus être appelés *boss* ni oncle ou colonel, mais docteur. Lui, serrait des doigts, prodigalement, comme un cacique portugais, auquel, d'ailleurs, il faisait penser. Sa poignée de main sentait l'homme politique ; le docteur était, en effet, une puissance dans le parti démocrate : il soutenait la prohibition, la croisade contre le tabac, la société pour la suppression du vice, l'égalité des races, maniait des fonds électoraux et avait une part dans la direction du quotidien noir local, le *Projecteur de Syracuse*. Homme politique et non politicien ; rien de ces prophètes éphémères, de ces prestidigitateurs mystiques pour lesquels s'engouent les nègres.

S'adressant à la jeune esclave de l'ascenseur :

— Dites au standard de prévenir de mon arrivée les huissiers, à chaque étage. Rendez-vous dans le salon Marie-Antoinette.

Du sous-sol montèrent les droguistes-photographes ; du deuxième sous-sol, les coiffeurs ; la banque, la *Northern Negro Savings Bank, Syracuse branch*, qui avait prêté pour la circonstance la salle de son Conseil d'administration, occupait le premier étage ; du deuxième, descendirent les employés de la compagnie d'assurances, la *Ruche de couleur* ; du troisième, les associés de la coopérative d'alimentation, les *Magasins afro-américains*, etc. ; les dix-neuf étages représentaient tous les rouages de l'usine humaine.

Le docteur Vamp en avait groupé l'élite en une société d'entraide mutuelle qu'il présidait, avec le titre de Grand Régisseur Estimé de l'Ordre Très Exalté des Chevaliers de Samson ; des filiales, qu'on appelait des temples, eux-mêmes divisés en loges, avaient été dispersées dans toute la région, jusqu'à Buffalo.

Cent faces obscures aux yeux d'émail blanc entouraient le grand patron : colorados, claros, colorados-claros, etc. A travers le délayage des sangs, malgré trois siècles d'unions frelatées et d'aventures inextricables, elles portaient encore, çà et là, quelques traces originelles : l'air ouvert des gens de plaine, sociables, rieurs, ou l'expression méfiante de ceux dont les ancêtres avaient vécu cachés dans le souterrain vert de la grande forêt.

Le docteur ôta son feutre, gratta sa tête d'astrakan gris et commença, tirant sur sa barbiche :

— A la veille de partir pour l'Europe, au Congrès panafricain de Bruxelles, je résume pour vous notre situation ; notre situation locale, bien entendu. Je ne suis pas un phraseur, mais un réaliste. Des faits (« ce sont les seules nourritures dignes d'un animal doué de raison », a écrit Dickens). Quand j'ai pris la situation en main, il y a de cela bien des années, aucun de vous, à Syracuse, ne pouvait entrer dans un théâtre, dans un hôpital, dans un syndicat blanc. Le quartier qui nous était réservé brûlait au moins une fois l'an. Le lynchage était une distraction hebdomadaire. On nous refusait le travail. Nous devions coucher la nuit hors des murs. Jamais on ne nous adressait la parole ; on affectait de ne pas s'asseoir à nos côtés... Vous savez comment, moi, le premier, après cinq échecs, j'ai réussi à forcer les portes de l'enseignement et à passer mes examens. (Mes succès

n'ont pour moi de valeur que parce qu'ils sont les vôtres.) Vint la création d'écoles professionnelles... élévation de la moralité et cette lutte contre le taudis, où je me suis spécialisé. J'ai connu Syracuse une petite cité où le Noir était haï ; aujourd'hui, c'est une grande ville où... je n'irai pas jusqu'à dire qu'il est aimé, mais où il s'est fait estimer, respecter. L'heure des geignards sentimentaux, de la pitié philanthropique...

— *La Case de l'oncle Tom !* interrompit quelqu'un en ricanant.

— ... parfaitement... cette heure-là n'est plus. Notre devise, c'est : « Tout par nous-mêmes ! »

— Oui ! il a raison ! Finie la rengaine : « Nègres, grands enfants ! »

De paysan au Sud, le Noir est ici, au Nord, citadin ; les villes sont les berceaux de la liberté individuelle, frères, ne l'oubliez pas ! Vous connaissez comme moi notre infortune. Égalité ou ségrégation, État dans l'État ou colonisation au-dehors, toutes ces faces du problème noir vous sont familières ; vous le savez insoluble. Et pourtant, qui d'entre vous ne criera avec moi devant le drapeau étoilé : loyalisme !

Des voix entamèrent *Dixie*.

— Amérique sombre, mais Amérique tout de même ! Je ne vous ai pas caché quelles offres j'avais reçues de Moscou et comment je les ai repoussées, lors du Congrès américain du travail noir (leurs dollars, d'ailleurs, étaient faux). Mon programme reste : rien pour la révolution, tout par l'éducation... (Suivit une longue métaphore empruntée à l'agriculture.) Les rivages africains d'où les négriers emmenèrent vos ancêtres, la petite île de Guinée où l'on voit encore leurs chaînes, les cocotiers, c'est un doux souvenir, mais c'est le passé. Oui, Emerson, Roosevelt, Carnegie

descendent de l'anthropoïde, mais s'ils furent grands, c'est qu'ils ont su oublier leur caverne ; nous, nous les égalerons dans la mesure où nous saurons oublier l'Afrique. La plus grande ville nègre, ce n'est pas Tombouctou, c'est Harlem, faubourg de New York. Dictaphones, radio-concerts, avions, voyez, frères, ce qui nous entoure : ce sont les jouets du Noir moderne !

Dans cette atmosphère alourdie par un orage de juillet, dans cette salle aux portes et aux fenêtres bouchées par des centaines de corps, par des boys de service, par des dactylographes dont on voyait la chair de bronze doré ou d'ébène à travers la mouseline jaune, la percale vert d'eau des corsages et qui suçaient de la crème glacée dans des cornets, le docteur Lincoln Vamp ferma sa grande bouche, noire comme le fond d'un haut-parleur, égayée seulement, çà et là, par le rose de la langue, puis laissa à la congrégation son testament provisoire. C'était un placard où, en caractères gothiques, se lisaient les instructions suivantes :

Syracusains noirs du XX^e siècle !

Ne croyez pas aux charmes,

Ne mentez pas,

N'oubliez pas vos femmes ni vos enfants,

N'oubliez pas où vous habitez,

Ne réglez pas vos querelles au rasoir,

Ne portez pas de bouteilles de liqueur dans vos poches,

Ne tirez pas sur les fantômes,

Inscrivez-vous à l'Association pour l'amélioration des Noirs,

*Croyez au progrès,
Achetez chaque jour le Projecteur de Syracuse..*

Hourrahs. Le docteur se couvrit. Les vieux nègres lui prenaient la main dans les leurs. Les jeunes, pour l'acclamer, sifflaient. Drapeaux. Les Chevaliers de Samson se donnèrent rendez-vous pour le lendemain. Une grande « parade » en uniformes dorés, avec lances et boucliers en peau de rhinocéros, devait traverser Syracuse et accompagner le chef à la gare.

Bruxelles.

Le Congrès panafricain a fait au docteur un accueil enthousiaste. Aujourd'hui, il y a séance de la Commission intermunicipale de la lutte contre le taudis. Voici M. Jack de Sierra Leone, homme de cabinet, M. Germinal de la Planche, de Haïti, le prince Boussou II, du Dahomey, M. Christopher Baskett, du Liberia, nomade transhumant de capitale en capitale à la recherche d'un emprunt, M. Pétrarque Annale, député de la Guadeloupe, auteur de poésies fugitives, Sr Pedrito Guano, célèbre étalon de La Havane.

Arrive le Malgache. On attend Zanzibar.

« *A a ne*, commence un délégué en néouolé, sous forme d'apologue, *nemble Bliiigo, é go gye ko sika, ge a ne o ka o sika ba, nèmble a ne o neka ulo. Ge ule kla zo a nimli fè le nimli è... »*

M. Germinal de la Planche, de Haïti, prit ensuite la parole en français. C'était un octavon sournois, à tête de rongeur. Sa bouche, comme une plaie qui parlerait. On se demandait quelle étrange maladie pouvait être la sienne jusqu'au moment où l'on découvrirait en lui un nègre blanc. Oui, il ressemblait à ces nègres en marbre, terrifiants de laideur, qui sou-

tiennent des tombeaux, dans la Renaissance italienne. Supplicié par les contraires, écartelé par trois continents, il respirait la haine du Blanc et particulièrement, en tant qu'Antillais, des États-Unis.

— Notre illustre confrère vient de vous parler en une langue que je n'ai pas comprise, mais avec un débit excellemment oratoire qui fleure son Cicéron d'une lieue. Traqué par les limiers assoiffés de sang de l'oligarchie financière, par les seigneurs féodaux des compagnies à charte, détroussé sur les grands chemins de l'impérialisme, le prolétariat noir attend le soleil de la délivrance... Ce que 1789 a fait pour les bourgeois, ce que 1917 a fait pour les ouvriers, la prochaine révolution mondiale le fera pour les races de couleur. Déjà l'inférieur triomphe partout. Le problème noir n'est qu'un problème social, un autre aspect de la lutte des classes. Démocratie noire contre aristocratie blanche. Oui, messieurs, ce n'est pas par hasard qu'il y a coïncidence exacte entre l'heure des masses et la nôtre. Car nous sommes la masse, dans ce qu'elle a de plus compact, de plus dur. N'est-ce pas nous qui enseignons à l'Univers ébloui le plus vieux collectivisme, celui de l'Afrique, où la terre, partout où les doctrines pourries du colon-vampire et du rapace galonné n'ont pas pénétré, est une déesse qu'on ne peut ni s'approprier ni acheter.

— Parfaitement, répondit le prince Boussou II. Personne pas vouloir acheter terre... seule richesse, captifs.

— Préparons-nous à reconquérir l'Afrique à la faveur de la révolution russe, comme nos ancêtres ont su reprendre Saint-Dominigue, à la faveur de la Révolution française. Honte aux emprisonneurs de Marcus Garvey ! Honte aux assassins de Sacco

et Vanzetti ; je crache sur les étrangleurs du Nicaragua !

— Je proteste au nom du Liberia ! interrompit M. Baskett, étirant ses bras comme un baobab.

— Le Liberia ? Voilà le cadeau des Blancs à l'Afrique ! ricana M. de la Planche.

— Petit de l'hyène, murmura le prince Boussou II, illustrant d'une fable dahoméenne l'exclamation précédente, ayant ramassé os, le montre à mère hyène. « Est-ce que père l'a vu ? — Oui, il répond petit. — Alors, si père l'a vu, toi peux le jeter, il n'y a plus rien après ! »

— *Afrika ama Ngisi !* ricana le Zoulou.

— *Marina ny azy !* cria le Malgache.

— Je demande le rappel à l'ordre !

— *Bara ya Africa hudyitosella huongokewa hatta isidye tolewa ya ndzye !* s'écria quelqu'un en swahili.

— *Ara gbé !* qu'on les chasse ! clama-t-on en mandingue.

— *Kjürra !* certainement ! fit une voix djoula.

Vamp écoutait, sans comprendre, ce flux de paroles sauvages. « La civilisation des États-Unis a cinq cents ans d'avance sur celle du reste du monde », pensait-il. Certes, il avait pu, par ressentiment passager, affirmer parfois à Syracuse qu'il était africain, d'abord ; mais dès qu'il se trouvait avec d'autres Noirs, comme il se sentait loin d'eux, avant tout libre sujet de la grande Amérique !

M. Jack, de Sierra Leone, se leva :

— Élevons-nous au-dessus de ces querelles, messieurs ! Le nom de Lincoln Vamp est synonyme d'exactitude scientifique, de précision.

— Et d'un positivisme inconditionnel ! gazouilla le député de la Guadeloupe.

— ... je propose de l'élire à la présidence de la Commission !

Le linge du délégué américain était si bien empesé qu'il fut élu par acclamation.

C'était la première fois que le docteur Lincoln Vamp voyait l'Europe, ce continent de vacances pour gens du Nouveau Monde. La matinée ensoleillée du dimanche vernissait la campagne belge. Sans hâte ni excès de dépense électrique, les tramways de cette banlieue glissaient vers leur terminus. Toujours vêtu de sa redingote de gentil, l'étoile verte — insigne du Congrès panafricain — à la boutonnière, le docteur avait pris place avec satisfaction dans les premières classes, à destination de Tervueren. Le Gouvernement belge ayant remis la veille, à chacun des membres de la conférence, une carte d'admission au musée du Congo belge, le docteur se hâtait d'en profiter. Il traversa des bois, parmi les hauts fûts des pins, transpercés de lames obliques de soleil qui se décoloraient sur de belles fougères humides de rosée. Le nez du délégué de Syracuse s'élargit encore à humer ce frais parfum d'eau et d'herbe. Ces bois étaient astiqués, reposés et avaient une odeur excitante de commencement du monde... Au bout de trois quarts d'heure, le tramway s'arrêta aux abords d'un parc, au fond duquel se déployait un palais lourd, riche, d'une architecture académique qui plut au docteur et lui rappela certains bâtiments officiels américains : c'était le palais de Tervueren, ancienne résidence royale, qui renferme le musée nègre.

Sous des verrières, comme des piscines de lumière, parmi l'excès des décorations occidentales et la pâti-

serie surchargée des moulures, l'Afrique se présenta à lui, dans l'humilité de ses outils de travail, dans la menace silencieuse et sombre de ses armes, dans la barbarie de ses rites. L'ombre barbue et roublarde du roi Léopold dominait ces terres vierges, quatre-vingts fois plus grandes que la Belgique... Des étoffes offraient leurs dessins systématiques, leurs tons justes, leurs sobres couleurs, ocre, bistre, sang-séché, sépias ; des sièges en coquillages, des tables à cariatides jumelées, des objets de vannerie noire dormaient dans leurs cellules de verre. Des instruments de musique, des coiffures dignes des *Ziegfeld Folies*, des masques grossiers firent rire le docteur (car il ne souriait jamais). Il s'assit, posa son feutre à côté de lui, natta sa barbiche. Levant les yeux, il vit sur les murs des fresques aux tons doux, représentant le fleuve Congo. Paysages violets, safranés, saturniens, saouls d'eau, dont la majesté et la solitude le frappèrent. Il sentit qu'il avait déjà vu cela... dans une autre vie peut-être ? Il s'était souvent enorgueilli de son état civil, car il connaissait non seulement la date de sa naissance, mais le nom de son père, saint homme, membre de la confession méthodiste et originaire d'Alabama... Avec son grand-père, esclave acheté tout jeune aux enchères, à Jacksonville, le mystère commençait... Le docteur se rappelait aussi que, dans son enfance, il avait entendu parler d'une « danse congo » qui perpétuait de vagues traditions... Ses ancêtres venaient peut-être des bords de ce fleuve plat, lent comme de la mélasse, écrasé par l'Équateur, assez semblable au Potomak, et dont le thème, sur chacune de ces fresques, réapparaissait. Fleuve à l'estuaire profond comme un vagin de négresse. Funèbre soleil, hauts acajous, déluges d'automne. Afrique, pays sans pauvres, pays sans ruines, comme

l'Amérique... Ces deux sauvages nus, en train de mettre à l'eau une pirogue, peut-être en descendait-il ? Il pensa à leur existence misérable, à la fuite devant les négriers, aux nègres « marrons », en rupture de ban, à la terreur du fauve, aux famines, aux animaux dévorés crus avec leurs poils et leurs plumes. Il se plaisait à parcourir l'abîme entre le passé et le présent, entre les huttes et les gratte-ciel, entre le pagne de rafia et la redingote... Ces étoffes indigènes, vues à distance, semblaient vivantes ; d'elles-mêmes, elles retournaient aux motifs naturels qui avaient inspiré les tisserands, aux taches des panthères, aux rayures des zèbres, aux tatouages des papillons, aux hachures des tigres, aux dessins des pelages d'antilopes... Le docteur rêva aux espaces libres où ces bêtes erraient ; le goût de les approcher, de les caresser ou de les mettre à mort lui monta à la bouche... Oui, ces cornes d'appel, ces hameçons d'os, ces fines nattes, ces costumes d'écorce cousus avec des aiguilles d'acacia, cette vannerie n'étaient tirés que de matières nobles, empruntées à la mer, à la forêt, aux animaux et semblaient, même sous verre, en conserver, avec l'essence, les vertus. Les yeux de Vamp, habitués à la camelote de chez Woolworth, s'émerveillèrent ; ses mains accoutumées au métal glacé se promenaient avec délices sur ces bois durs et ces bois doux. On eût dit la peau nue et sans poils des négresses, toujours profonde et fraîche, comme une cave ; il eut chaud à la nuque... Art sain, à base de travail et de souffrance, comme les chansons de chez lui ; art essentiellement populaire, collectif... Le docteur s'approcha des instruments de musique ; ici, ni saxophones nickelés ni orgues électriques : des lyres en écaille de tortue, des guitares creusées dans des cale-

basses, des mandolines en cuir de crocodile, des olifants en ivoire, des gongs en peau de serpent ; l'homme collaborait avec l'animal, venait au secours de la nature, pour l'aider à s'exprimer.

Le docteur Vamp se promenait maintenant, bien à l'aise dans ses souliers de confection américaine, si larges qu'ils ont toujours l'air faits pour les pieds plats et les pouces écartés des nègres, parmi les fétiches au visage cerné de blanc comme ceux des excentriques de cirque, aux paupières de miroirs, vêtus de leurs clous ainsi que d'une fourrure hérissée... Les figurines mortuaires à têtes de buffle, pour les tombeaux des chefs, et ces hautes fourches tordues, aux formes si émouvantes qui les surmontaient, comme des pleureuses désespérées, l'impressionnèrent. Un simple hasard, après tout : que son arrière-grand-père se fût caché ce jour-là dans un arbre, ait échappé au marchand d'esclaves arabe, au *pombeiro* portugais, et lui, docteur Lincoln Vamp, serait peut-être aujourd'hui un de ces chefs Bakuba qui rendent la justice sur le corps d'un homme accroupi, tandis qu'à chaque bouffée de leur pipe les reines applaudissent, ou un de ces roitelets Mongo qui dorment de leur dernier sommeil dans des sarcophages étroits, canots sans pagayes... Il pensa à sa propre fin, au cimetière de Syracuse, sous un ciel de granit bleui par les usines, dans une tombe à la croix nue... La Croix... Il se rappela avoir lu, dans un magazine du dimanche, que ce symbole est parvenu aux Blancs par l'Afrique et que l'Afrique le tient de l'Océanie... Il traversa la section des masques, symboles des sociétés secrètes, et qui deviennent de plus en plus beaux à mesure que la forêt s'épaissit, masques en perles de couleur, bleus, noirs et blancs, masques à barbes de rafia, aux yeux en tube comme ceux des

poissons des grandes profondeurs, têtes de carnavaux secrets, à damiers, capuchons d'ébène des... (il s'approcha pour lire)... des Balubas avec des tatouages en creux, concentriques, couvre-face enduits de formules, comme un grimoire, muselières effroyables ornées de besicles vermillon... Il frissonna. A Syracuse, la polulation nègre, reconnaissante, nommait souvent le docteur : « Vamp-l'homme-médecine ». Il avait en effet ces yeux brillants, fascinateurs, traversés d'éclairs sauvages auxquels les vieux coloniaux savent reconnaître, dans les villages, l'occulte féticheur. Lui aussi, le bâtisseur de *buildings*, le créateur de journaux et de banques, s'était parfois senti le descendant de ces faiseurs de pluie révéérés dans les régions désertiques, de ces fabricants de philtres à prendre le gibier (puisqu'il avait réussi à capturer le plus insaisissable de tous, le dollar), mais devant ces cagoules de peaux brutes, ces casques à quadruple cimier dominés par l'effigie de l'animal protecteur du clan, combien l'uniforme magenta, à broderies dorées, de Grand Régisseur des Chevaliers de Samson paraissait risible ! Arrivant au haut de l'escalier, le docteur vit des tambours gros comme des canons, recouverts d'une peau d'éléphant ; sous ses paumes, ils rendirent un bruit de caverne, un bruit où chantaient encore les esprits des bois... Il alla vers d'autres, plus monstrueux encore, des tambours de guerre, barriques vides, qu'il heurta du pied et qui résonnèrent, libérant un creux si sépulcral que la menace se propagea dans tout le musée...

Ce devait être l'heure du déjeuner. Les salles s'étaient vidées, les gardiens assoupis. Le docteur Vamp ne s'en allait pas. Un parfum mythique se dégageait d'ici ; l'Afrique entière murmurait sous les vitrines, appelait, à sa façon, musicale et barbare.

Expression harmonieuse et simple d'un bonheur, celui de l'homme que rien n'a arraché à son milieu, à sa terre, et qui continue à vivre là où Dieu l'a posé... Les sorciers noirs attachent du prix aux objets anciens, parce que le temps en augmente l'efficacité, les charge d'une invisible force ; instruments rituels, ces fétiches-ci devaient avoir bien des siècles, à en juger par l'enchantement qui se dégageait d'eux. Ces lances de silex, ces clous rouillés possédaient, plus qu'un livre de science, plus qu'une prière de Blancs, la faculté de perforer l'âme des choses, arrivaient plus vite qu'eux au centre du grand principe vivant qu'à l'Église méthodiste on nommait Dieu. Ces croyances d'Afrique, qui font des vêtements usuels du mort autant de prolongements de sa personne vivante, se réveillaient au cœur du citoyen de Syracuse ; tous les devins, les nécromants qui avaient endossé ces défroques maudites, toutes les âmes qu'on avait enfermées dans ces calebasses, tous ces cheveux morts qu'on avait glissés dans des sachets à incantations revivaient, faisaient signe... « Fuis, disaient-ils ; quitte la terre que tu habites ; elle n'est fertile qu'en apparence mais la ruine est sur elle. Son progrès n'est qu'un prestige ; elle n'a fait de toi qu'un vampire. Reviens à la terre où les arbres et les pierres parlent au nom de l'Esprit... »

Vamp se vit entre deux rangées de cases ornées d'une ronde de géométries rouges, se poursuivant sur le crépi de chaux. Des Noirs nus accomplissaient sans honte, au grand air, tous les actes de la vie. De sa face camuse, il lui semblait humer le ragoût d'huile de palme qui montait des marmites, entendre le bruit sourd du pilon à manioc dans les troncs d'arbres creux... Puis le silence des villages nègres, à

midi. Grand féticheur, entouré d'une aura de mystère, il se rapprocha et, en un dialecte spécial, prononça des oracles. Interprète de génie, plein de mépris pour les hommes, pour leur joie de vivre, il prenait plaisir à ne leur annoncer que des sécheresses, des famines, des fièvres. Il évoquait les désirs amoureux sous leurs formes les plus lascives, s'attachait à des spectacles contre nature, puis frappait les femmes de stérilité. Il pratiquait la circoncision suivant des rites oubliés. Il avançait au milieu de monceaux de prépuces et de clitoris, hauts comme des termitières. Il se sentait fort et volontaire, mais ce n'était plus sa volonté, sa propre force. Un être nouveau l'habitait. Il ne pratiquait plus la magie blanche, mère des religions, correctif humain de la violence, mais l'autre... Rien ne pouvait désarmer sa colère, car il était devenu soudain malfaisant, comme la vie elle-même.

Tout à coup, au milieu de l'argile du chemin, il remarqua une large tache, comme un encrier renversé. Avec précaution, car il était devenu méfiant, il avança : c'était sa redingote. Il ne la toucha pas avec sa main, mais la flaira. Comme il s'approchait, son corps se plaça devant le soleil, et une ombre, ombre extraordinaire, se détacha dans la poussière flambante : cette ombre avait deux oreilles pointues, quatre pattes et une queue. Une bête le suivait. Vamp recula : l'ombre aussi. Il regarda alors ses mains et s'aperçut que ses ongles étaient devenus des griffes. Il toucha son corps, palpa un pelage ras et soyeux ; se retournant brusquement, il vit derrière lui, le prolongeant, une longue échine couverte de taches brunes, comme cent yeux qui le fixaient...

Un cri retentit : « La panthère ! » Aussitôt il se sentit saisi à la nuque par des chiens, déchiré. Der-

rière lui, la redingote accourait en rampant, avançant de son mieux pour lui porter secours. Le tambour d'alerte fit entendre son tonnerre. Au même moment, sur la gauche, partit l'éclair d'une sagaie ; il ressentit une douleur atroce au côté...

Le lendemain lundi, le docteur Vamp n'apparut pas à la séance de la Commission. Le surlendemain non plus. La police belge fit une enquête. Les gardiens témoignèrent que, vers deux heures de l'après-midi, ils avaient vu sortir du musée un grand nègre fou, qui rugissait.

III

AFRIQUE

ADIEU NEW YORK !

(Côte-d'Ivoire)

A Georges Auric.

... d'un bijou rose et noir.
(Baudelaire.)

I

Nuit de Noël, pleine d'humidité et d'un brouillard qui, à mesure qu'on descendait de la ville haute vers le fleuve, se faisait plus épais et plus froid. Dans les docks de l'*American Atlantic Line*, à New York, le *Mammoth* raidissait ses amarres. Avec ses trente mille tonnes, c'était un des plus beaux paquebots et un des plus neufs de la ligne ; on le retirait, l'hiver, du service New York-Europe et on le réservait alors pour ces croisières aux régions chaudes, destinées aux millionnaires. A l'entrée de la jetée 61, sous la brume glacée, une affiche jaune attirait, comme un soleil. En surimpression, un Zoulou, coiffé de plumes d'autruche, dansait en brandissant son bouclier de parchemin. On lisait :

Le Tour de l'Afrique
28 000 milles en 97 jours !

« *Toute l'Afrique : la plus noire Afrique ! Le pays du gros gibier... le sentier de la guerre... les tribus d'ébène... les chutes du Zambèze ou la fumée qui tonne... Visitez les repaires des traitants arabes de Mozambique... Le Cap, éternelle exposition florale... Un coup*

d'œil à Kimberley et son trou à diamants... Johannesburg et ses montagnes de quartz en poudre... Les charmeurs de serpents de Port-Elisabeth... Pretoria ; Krüger et sa grande pipe... Bulawayo, avec Cecil Rhodes sur son granit... Respirez Zanzibar et son odeur de girofles... Mombasa, l'île de corail... Kenya, la patrie des rhinocéros... On recommande Nairobi et ses femmes voilées. Le Victoria Nyanza et ses aérobuses... Les monts de la Lune... l'Uganda et ses hippopotames... Le Nil !... Voyageurs, montez sur le Tapis magique de l'American Atlantic Line. Raffinement. Confort. Progrès. Le Mammouth n'est pas un paquebot ; c'est un vrai cercle, un club limité à deux cents membres ; le plus fermé, le plus select, le plus " exclusif " des clubs ».

Le Mammouth rugit une première fois. Dans la poussière d'eau nocturne, il étincelait de tous ses hublots allumés au travers desquels on voyait des appartements en bois précieux, tendus de soies tendres. De ses quatre cheminées, le paquebot sous pression commençait à cracher son mazout. Si, par le bas, il illuminait l'eau et faisait reculer le brouillard, par le haut, ses fumées noires aggravaient la nuit... Pour la deuxième fois, il hurla si fort qu'on n'entendit même plus le travail des treuils.

Dans six minutes, on allait lever l'ancre. Un steward vint, au garde-à-vous, trouver le commissaire du bord.

— Appartement 2, sur le pont A, encore personne, monsieur.

Le commissaire consulta son plan. Il y avait deux appartements de grand luxe sur le pont supérieur. L'un était déjà occupé par la famille du sénateur A. H. Applejack, de Boston ; l'autre, composé d'un salon, d'une salle à manger privée, de deux salles de

bains et de deux chambres à coucher, se trouvait retenu au nom d'une Mrs. Louiset, de New York, avec camériste.

Au moment où retentissait le troisième coup de sirène, deux femmes parurent. Déjà, on sonnait la cloche jusqu'au fond de la cale pour faire évacuer tous ceux qui n'étaient montés à bord que pour les adieux. La dame reporter des mondanités au *New York Times*, qui « faisait » les départs des grands paquebots, s'avança vers la première des deux passagères, avec une assurance professionnelle, tempérée par un sourire exquis.

— Heureuse de partir pour l'Afrique, par un temps comme celui-ci, Mistress Louiset ?...

La jeune femme, enfermée dans un manteau de vison d'un lustre si sombre que, dès la coupée, toutes les dames en avaient verdi, ouvrit des lèvres très rouges dans un visage livide ; derrière sa voilette qui lui barrait le visage à hauteur du nez, des yeux exotiques brillèrent.

— Mme Louiset, c'est le nom de ma femme de chambre française. C'est elle qui retient les places.

— Dois-je dire que vous êtes de New York ? demanda la journaliste.

Au moment où la réponse allait lui arriver, la passerelle bougea. Dans un instant elle serait dans les airs. L'interviewer fut prise entre le devoir et l'ennui d'être emmenée jusque chez les nègres, ou, du moins, jusqu'au bateau-pilote de Staaten Island. Elle s'enfuit, tandis que le paquebot vibrait sous l'effort des premiers tours d'hélice et des treuils dentés qui remontaient, du fond, les ancres, avec une odeur d'œuf pourri.

II

Au bout de deux jours, quand on eut passé le cap Hatteras, le temps tiédit. Loraine Applejack fumait sa pipe sur le pont, après le bal. On avait replié toutes les chaises longues et la plage de bois, large de dix mètres, longue de cent, présentait une merveilleuse piste d'exercice. Il était deux heures du matin. Derrière le verre dépoli des fenêtres de cabines, il avait vu les ombres des femmes se regardant nues dans la glace avant de se mettre au lit. Puis, tout s'était éteint. Maintenant il n'y avait plus que la mer, mur qui tantôt se dressait et tantôt s'abattait. Silence. Seuls, quelques objets de toilette, mal attachés, tombaient, çà et là, dans les flancs du navire endormi sous l'immense ronronnement de ses quadruples hélices.

Loraine Applejack faisait le tour de l'Afrique avec sa mère et sa sœur, après sa dernière année d'Harvard. C'était le bel homme de sport, immortalisé par les couvertures des illustrés du samedi, ancien capitaine à La Crosse et rédacteur en chef du journal satirique des étudiants. Il appartenait à une de ces familles d'universitaires, puritaines, archimil-

lionnaires, du Massachusetts. La vie s'ouvrait pour lui pleine de dîners d'anciens élèves, de chasses au coq d'Écosse et d'œuvres sociales.

Sans avoir rien entendu, à cause du bruit des vagues, le jeune homme sentit qu'on le suivait. Il se retourna. Il vit une femme qu'il n'avait pas encore aperçue à bord, droite dans une guérite de fourrure. Teint mat, cheveux presque bleus. Sans doute une de ces femmes d'une autre race qui, dans les films, ne craignent pas d'entrer chez les jeunes gens, par une tempête de neige, sans avoir été invitées. Ils se regardèrent ; elle lui plut.

Le lendemain, à déjeuner, à la hauteur des Bermudes, le maître d'hôtel italien annonça à Loraine, avec un sourire, comme pour lui offrir une friandise, que s'il se trouvait à cinq heures, cet après-midi-là, sur la plage arrière, il pourrait assister à un ensevelissement en mer. Un des stewards du pont C était mort, dans la nuit, d'une pleurésie.

A cinq heures, Loraine monta sur la passerelle qui dominait l'arrière. Devant lui, tout l'équipage, mille hommes, au garde-à-vous. A droite, étaient rangés les stewards, en veste blanche ; à gauche, les matelots et les soutiers, souillés de mazout, les graisseurs, peints d'huile ; face à lui, les nurses, les stewardesses, les cuisiniers français, avec leur barbiche noire et leur torchon autour du cou. Enfin, sous le pavillon, le mort étendu sur une planche. Un prêtre, en surplis, entouré du commandant et des officiers, priait.

Un soleil, lilas rosé, descendait dans la brume. Le paquebot roulait, se redressant chaque fois lentement. Les officiers, tendus, saluèrent... Alors le prêtre leva les yeux de son livre de prières et fit un

geste de bénédiction... Ce fut précis comme une exécution capitale : on souleva le pavillon américain qui enveloppait la tête du mort. Six hommes basculèrent la planche. Lorraine vit la momie, ficelée dans de la grosse toile, glisser sans bruit, les pieds devant et disparaître dans la route large et écumeuse soulevée par l'hélice. Une couronne flotta.

Lorraine se retourna. La femme de l'autre soir était là, seule, à ses côtés. Il vit dans ses yeux qu'elle se retenait pour ne pas hurler, comme un chien.

— Je hais la mort, dit-elle.

— Je suppose que vous en avez assez de votre eau glacée, fils de bonne famille et d'un pays sec ? Voulez-vous boire quelque chose de meilleur... Je n'aimais déjà pas beaucoup l'eau, mais, quand je pense au frère de cet après-midi, cousu dans sa toile, et maintenant, là, au fond...

C'est toujours vers une ou deux heures du matin que l'inconnue sortait sur le pont, pour se promener. Lorraine, maintenant, le savait, car il l'observait, en jeune loup puritain, avec une ardeur honteuse. Elle venait de lui adresser la parole. Il accepta de la suivre dans son appartement. Sur la desserte de la salle à manger il y avait plusieurs bouteilles de champagne qui gelaient.

— Puis-je vous demander votre nom ?

— Mon nom est Paméla Freedman. Appelez-moi Pam.

Épars, sur le tapis, à cause du roulis, Lorraine vit des poupées, des écrins à bijoux, des biscuits au gingembre, l'*American Mercury* de Mencken, le dernier livre des frères Sitwell, les *Faux-Monnayeurs*...

- Vous lisez beaucoup ?
- Je n'aime pas la société.
- ... beaucoup de français ?
- Oui, j'ai habité longtemps Paris. J'adore la littérature française, c'est si rapide, si synthétique, si commode. Ces gens-là ont des idées si larges... Chez nous, on voit grand, mais on pense souvent petit...
- Vous êtes Américaine ?
- Naturellement, autant que vous, Mister Applejack. Est-ce que je n'en ai pas l'air ?
- Ne vous fâchez pas...
- Vous êtes un peu bête.
- Alors, pourquoi m'avez-vous invité à boire ?
- Parce que vous êtes l'homme le plus beau du bateau.

III

Le commissaire du *Mammouth* était un brillant officier, plus que droit, renversé en arrière comme une cheminée, galonné d'or et aussi achalandé de décorations et de médailles qu'un champion de natation.

Il jouait l'apéritif avec son ami, Mr. H. Nathan Jonas, ancien banquier, qui, chaque hiver, quittait Riversidedrive pour une croisière sur l'*Atlantic Line*, afin de se créer des relations. « Un alpiniste mondain », disait-on, tant il était désireux de grimper aux sommets glacés de la société. A son aise dans le *Mammouth*, comme son aîné dans la baleine, Jonas était, avec le commissaire, le boute-en-train du bord. Pour deviner le nombre de milles parcourus dans la journée, adjuger la poule aux enchères, sans ôter le cigare de ses dents, et, dans les tombolas, attirer jusqu'à la corbeille, par un bon mot, le gros chèque, il n'avait pas son pareil.

— Si je vous gagne ce coup-ci ?

— Alors, quitte ou double, répondit le commissaire.

— Non, une discrétion.

— Entendu.

— Je veux dire... une indiscretion.

Jonas gagna.

— Et maintenant ? demanda l'officier... Je sais ce que vous allez me demander... de vous présenter à la mystérieuse dame du pont A ? D'abord, elle est invisible. Ensuite, elle ne veut connaître personne.

— Montrez-moi au moins sa feuille de passagère ?... Rien qu'un instant... J'ai engagé un pari...

Dans la cabine du commissaire, Jonas mit ses lunettes et lut :

MRS. PAMÉLA FREEDMAN ORFEI

— Tiens... Excusez-moi, commissaire, je n'ai pas à vous apprendre votre métier, mais vous remarquerez que, sur cette feuille, il n'y a pas tout ce qui devrait y être.

— Comment cela ?

— Voyez : à la suite du mot *race*, indiqué sur l'imprimé, là où cette petite dame aurait dû compléter en ajoutant, à la main : *race blanche*, il n'y a rien d'écrit.

— C'est un oubli...

— Ah ! Ah ! vous croyez aux oublis, vous, vieux requin ? Si l'on vous demandait de désigner en toutes lettres qu'elle est votre race, oublieriez-vous de dire que vous êtes blanc ? Voyons son passeport ?

— Mon cher monsieur, objecta sérieusement le commissaire, cela n'est pas dans nos conventions. Je vous ai promis de vous montrer cette feuille ; un point, c'est tout.

- Et où est-elle née ? A New York ?
- Non, à Atlanta, Georgie.
- J'en étais sûr ! s'écria Jonas. Je crois que je pourrai bientôt vous dire qui est, en réalité, votre Mrs. Freedman...

IV

Chaleur. Premier jour des pantalons blancs. Nathan Jonas faisait le beau au milieu des dames.

— Je dois vous dire d'abord, mesdames, que j'ai deux talents : rien qu'à regarder les gens dans les yeux, je devine leur âge... Mais ce talent-là, je ne m'en vante pas.

— Et votre second art d'agrément ?

— J'ai un flair étonnant pour découvrir les métis. Je les vois venir d'une lieue... Il y a chez ceux qui sont issus d'un croisement une souplesse du corps, une flexibilité de l'esprit qu'on ne trouve jamais chez les êtres de race pure.

— Maintenant, révélez-nous...

Ces dames âgées, respectables, toutes scintillantes de médisances et de bijoux, se rapprochèrent.

— Le soir même de notre départ de New York, lorsque j'ai vu s'avancer, au moment où l'on allait lever la passerelle, Mrs. Freedman, j'ai senti qu'elle n'avait pas seulement du sang blanc... J'ai été aux renseignements et je puis vous affirmer que cette New-Yorkaise n'en est pas une : elle est née à Atlanta, Georgie, et... elle a du sang nègre !

Une torpille dans la chambre des machines aurait moins fait sauter ces dames.

— Quelle abomination ! fit Mrs. Cornelius de Witt.

C'était incroyable ! Un membre de la croisière, l'occupante du premier appartement de luxe, avoir du sang noir ! Quelle époque !

— Le *Mammouth* n'est pas le *Mayflower*, répondit indulgemment Mr. Jonas.

— Certes. C'est un navire de traite.

— Pour un passage de dix mille dollars, il me semble que nous aurions le droit d'exiger d'être entre Blancs !

— Allons, ricana Mr. Jonas, vous allongez vos dix mille dollars pour aller voir des nègres, on vous en montre avant la date fixée et vous n'êtes pas contentes, mesdames ?

— Et qui est votre négresse ?

— Cette jeune personne se nomme exactement Freedman-Orfei. J'ai connu sa mère, il y a vingt ans... au moins. (Je vous parle d'un âge préhistorique où les hommes relevaient encore le col de leur pardessus pour ne pas être vus allant chez les négresses.) C'était une quarteronne qui s'appelait Freedman, comme tant d'autres anciens affranchis. Elle avait, après fortune faite, épousé un ténor italien du Metropolitan, qui s'appelait Orfei, et, ensuite, tous deux allèrent habiter Paris. Quant à notre passagère, bien qu'elle ait pris ce nom, elle était la fille d'un premier lit...

— Et d'où vient l'argent, les émeraudes, le vison, tout le luxe ?

— ... De la mère. Celle-ci, après avoir fait le bonheur de beaucoup d'entre nous, ouvrit dans Harlem une boutique de soins de beauté pour femmes

de couleur. Et — vers 1907 ou 1908 — elle inventa, m'a-t-on raconté, une machine à décréper les cheveux des nègres. Vous savez quelle souffrance de chaque instant c'est, pour un Noir, que d'avoir cette mousse sur le crâne... Des cheveux plats, c'était l'émancipation ! Pour la peau ils pensaient, avec raison, qu'on s'arrange toujours. Quand Mrs. Freedman mère mourut, peu après la guerre, à Paris, je lus dans les journaux qu'elle avait laissé une centaine de millions. Sa fille voyage sans doute... pour oublier sa couleur. Mais avec une fortune comme ça on n'est plus nègre !

A la surexcitation succéda, parmi les dames, la consternation. Maintenant que le coup était porté, Mr. Nathan Jonas laissa paraître un peu de ce faible que les juifs tiennent toujours en réserve pour les déshérités.

— Bah ! Et si, après tout, remarqua-t-il, les Noires s'arrangent pour êtres blanches ?

— Aujourd'hui les Blanches ne s'efforcent-elles pas d'être noires ? fit Mrs. Cornelius de Witt.

— Sans rire, continua plaisamment Jonas, notre âge est un âge nègre. Voyez, cette paresse générale, ce dégoût des jeunes pour le travail, les nudités, au Lido et à Palm Beach, l'égalité, la fraternité, les maisons en torchis qui durent trois ans, l'amour en public, les divorces, la publicité...

Les vieilles dames entrèrent en jeu :

— L'époque des poupées-fétiches et des championnats de danse de cinquante heures !

— Celle des couleurs crues, du cubisme et des étoffes géométriques...

— ... des plumes sur la tête...

— ... et des bracelets d'ivoire ; et de Harlem...

— ... et des musiques syncopées...

— Parfaitement ! Je ne vous le fais pas dire, conclut Jonas. Les charlatans, les orateurs verbeux, les diseurs de bonne aventure, le Frotti-Frotta, les faux bijoux...

— En somme, le nègre, c'est notre ombre !

V

— Paméla, connaissez-vous un Mr. Nathan Jonas ? demande Loraine Applejack à sa nouvelle amie Mrs. Freedman.

— Nullement. Pourquoi ?

— Parce qu'il va racontant, sur le bateau, que vous avez du sang noir.

En une seconde, Paméla revit son enfance, la boutique de sa mère, puis sa jeunesse, leur départ pour l'Europe, Paris, leur luxe soudain, toute une féerie de plaisirs où, avec les autres inconvénients, s'étaient évanouis les préjugés sociaux. Elle pensa à son retour en Amérique après la mort de Mrs. Freedman ; elle-même, une autre Paméla, libre, affranchie et affinée par la France, osant habiter la V^e Avenue, recevant des intellectuels, des Blancs dans les nouvelles idées... Ses amours, ses succès... Et voilà que le hasard la rejetait, honteuse, faible, parmi les incurables !

Jamais il n'y eut pareil silence.

Paméla, droite dans sa robe d'un rose léger, fulgurante de diamants, se tendit en arrière, puis se jeta dans les bras du jeune homme :

— Loraine ! mon amour... Le sale lâche !

— Je lui ai cassé deux dents, au bar, ajouta tranquillement Loraine.

— Mon père était d'Atlanta, mais Blanc, blanc comme toi, fit-elle, en sanglotant, et ma mère, Cubaine. Je te jure que je n'ai que du sang de Blanc dans les veines. Regarde-moi donc !

Il ne regarda rien. Il la serra dans ses bras. Cette peau grise, si douce que les lèvres qui s'y posaient semblaient entrer dans du néant, ces yeux verts, brûlants, ces lèvres goulues, ce corps de couleuvre, tout ce qui eût dû témoigner du mensonge était justement ce qui le lui rendait invisible.

VI

Les Tropiques. Les cabines devenaient intenables. Un matin, à l'heure du déjeuner, Paméla apparut sur le pont. Sa beauté, éclatant comme une grenade, surprit l'adversaire. Robes d'été, qui étaient presque des robes de bal, joailleries du poignet au coude ; ce furent, dès lors, chaque jour, des maillots pour chevaucher le cheval électrique de la mécanothérapie, d'autres pour la piscine. Une pétition circula. Le commandant fut approché ; on le saisit d'une protestation contre la présence d'une femme de couleur à son bord ; il tergiversa, promettant de transmettre à la Compagnie. En attendant, Mrs. Freedman, fût-elle plus noire que tout Harlem, avait droit, maintenant qu'on l'avait embarquée, à quatre-vingt-quatre jours de traversée. Ne pas la saluer ? Il eût fallu même qu'elle commençât par rechercher les hommages. La mettre en quarantaine ? Elle ne fréquentait personne, sauf Loraine.

Ce fut par lui qu'on s'efforça de l'atteindre. « Occuper le plus bel appartement du *Mammouth*, sortir de pareilles robes, quand on a des raisons de ne pas être fière de sa peau, ce n'est qu'une faute

de goût. Mais, mettre la main sur le plus beau parti, cela se paie », pensait le vulgaire.

La veille de la première escale d'Afrique, vers minuit, le jeune Américain se dirigeait vers la cabine de son amie. Dans l'instant qu'il allait frapper, il aperçut, épinglé sur la porte, un papier, où une main anonyme avait reproduit cette phrase de l'Écriture : « *Malheur à celui par qui le scandale arrive.* » Il rougit, se vit mis en ballottage dans les cercles, imagina le sénateur Applejack, son père, chassé par sa faute du Congrès et rentra chez lui. Là, il écrivit avec embarras à Mrs. Freedman qu'il ne pourrait descendre à terre avec elle, pour cette première escale, comme il le lui avait promis, parce qu'il lui fallait accompagner sa mère et sa sœur. Ayant donné cette satisfaction aux races blondes, il s'endormit en pensant aux femmes noires et nues qu'il verrait bientôt.

VII

Première escale. Paméla Freedman fut suspendue au-dessus du vide, comme les autres voyageurs, dans un panier qui la déposa délicatement au fond d'une pirogue. Elle se trouva seule, assise sur un coussin de paille, les pieds dans l'eau, en face de quatre hommes nus qui poussèrent une plainte rauque ; l'embarcation dressa le nez, franchit la barre houleuse et retomba sur l'eau plate. Il n'était que huit heures du matin, mais la réverbération, déjà, brûlait les yeux. Une brume éclatante sur la mer de mercure. A tribord, le *Mammouth*, entouré de pirogues, continuait de vomir des passagers, tandis qu'à bâbord, assailli de lourdes pinasses et de péottes, il engloutissait de l'eau potable, des fruits. L'Américaine regarda ces hommes : leur corps luisait de sueur, leurs bouches étincelaient. Tout dents, tout sexe ; démesurés pour ce qui était de manger et de se reproduire... Elle fut surprise de les entendre parler un français charmant avec de petites voix enfantines. Il y avait donc une Afrique française ? Ils lui tendirent un gros poisson, colorié comme ceux des aquariums. Ils respiraient la force et la joie ; la dureté soyeuse de leurs peaux nues, la

liberté de leurs membres exposés, la cambrure étonnante de leurs reins, les sachets de cuir rouge pendus à leur cou, tout semblait à Paméla nouveau, d'abord, puis harmonieux, puis beau. Étant seule, elle osa penser qu'elle avait de ce sang-là dans les veines.

La feuille quotidienne, imprimée à bord, et qu'on glissait chaque matin sous les portes des cabines, signalait qu'on pouvait débarquer dès huit heures du matin et se rembarquer à dix heures du soir. Paméla se réjouit : elle avait de longues heures à passer à terre, après ces jours de traversée, ces heures passées où elle avait pleuré de rage... Où qu'elle portât les yeux, elle ne voyait qu'une lagune grise bordée de cocotiers, des cabanages recouverts d'un chaume roux comme le poil des oranges-outans ; quelques entrepôts, douanes, huttes. Quel était ce port ? Ni une capitale administrative, ni une grande place de commerce ; l'endroit avait été choisi — bien choisi — pour donner aux passagers de la croisière, en un minimum de temps, une première impression de l'Afrique sauvage : en quelques heures, New York pourrait photographier lagune, grève et forêt.

Afrique, estuaires étranglés, deltas en marche, succession de terrasses s'élevant toujours, disaient les guides... Après un barrage de palétuviers et de récifs gris-bleu, comme un mâchefer, on aborda sur une plage de sable plus rouge que du sable d'urine. Alors, seulement, le soleil hissa un disque aveuglant, chauve de ses rayons, presque polaire ; il tombait si droit que rien n'avait plus d'ombre ; la couleur des choses était mangée, leur relief, anéanti. Paméla enfonçait dans un air chaud. Deux hommes s'offrirent, unis par un hamac de fibre d'ananas. Elle se laissa empaqueter — « A la forêt vierge ! » fit-elle

joyeusement, comme elle eût donné une adresse dans Lexington.

Après avoir traversé une courte savane, Paméla et ses porteurs arrivèrent à un sombre mur, dont la crête se découpait sur le ciel en dents de scie : c'était une palmeraie. Pour y croire, elle devait se répéter : « Voici l'Afrique ; voici enfin la grande forêt ! » Elle n'éprouvait rien de cet écrasement que tant de livres lui avaient annoncé ; cependant, tout apparaissait confus, absurde, sans forme ni couleur. Ce n'était ni le fond de la mer, ni une cathédrale, ni aucune de ces images qui servent aux auteurs pour décrire les forêts tropicales, mais une fortification verte, à soubassement d'eau. Par la lézarde d'un sentier se glissa le hamac. Cela ressembla alors au-dessous des tribunes d'un autodrome : l'obscurité avec des taches de soleil entre des milliers de fûts ; chaque arbre cherchait à voler au voisin sa lumière ; ils montaient ; les lianes cordées descendaient. Paméla renversait la tête pour mieux voir les branches pliant sous le poids de parasites qui en coulaient comme des paquets de vermicelle.

— En avant !

Elle retrouvait, montée sur les épaules de ces hommes, l'ondulation même du paquebot. Elle jouait à l'explorateur, avec son beau casque, sa robe sport de chez Abercrombie, ses grosses lunettes aux verres fumés : lorsqu'elle les relevait, c'était un enchantement de couleurs. Et quel repos après les foules d'Amérique ! Où se trouvaient donc les habitants dans cette immense Afrique ? Aucun bruit. Aucun oiseau. Le monde semblait commencer à peine. Et les villages ? Et les routes ? Et les autos ? Depuis une heure qu'on marchait, Paméla n'avait rencontré per-

sonne. Elle se pencha hors du hamac, ne vit que des levées de terre, des troncs, des branches, des feuilles, des hibiscus tendus vers elle comme des bouches. Une furieuse envie de jouer, l'enfantin désir de courir, la reprit.

La sylve s'épaississait encore, devenait maintenant un souterrain, un égout ; l'eau sourdait, bien qu'invisible, pénétrait tout. Le sentier surélevé, jouant les montagnes russes, s'exhaussait sur une chaussée gondolée, comme à Coney Island ; ce n'étaient que sagittaires dressées, fougères, pariétaires, dans un désordre obscur. L'emmêlement des racines, la profusion des lianes ficelées, le chevauchement des parasites apparaissait inextricable ; tout était vert. Pas un seul ton uni, jaune ou blanc, ni une surface lisse où se reposer la vue, ni quelque chose qui ne soit pas tordu, déformé, torturé, irraisonnable. Dans les mares, pleines de sanies, elle se croyait guettée par des crocodiles immobiles, des monstres d'eau. Elle admirait les arbres fracassés, rayés comme des lézards, la tête enfoncée dans la vase, immergés par désespoir dans cette confiture verdâtre ou assassinés par leurs voisins, au fond de cette mauvaise auberge.

— En avant ! cria-t-elle.

Paméla s'était attardée à regarder le soleil couchant, bariolé, comme un oiseau des Indes. Elle fut surprise de voir l'ombre jaillir si vite... Maintenant il s'agissait de ne pas manquer le bateau. Les porteurs hâtèrent le pas. Au bout de deux heures, exténués, ils débouchèrent en terrain découvert. L'humidité marine vint les rafraîchir, après l'étouffante moiteur des sous-bois. Des nuées cyclamen traînaient, dans lesquelles se vautraient les éclairs de chaleur. Entre les cocotiers, le ciel apparaissait et ses étoiles vertes...

Enfin, la mer... Paméla chercha aussitôt des yeux la masse lumineuse du *Mammouth*... Quelque accident de terrain lui cachait-il le bateau ? Elle tendit son regard... rien ; était-il possible que tous les feux fussent éteints ? L'océan s'offrait, déshabité, calme au large, effervescent sur les bords. Inquiète, elle vérifia l'heure : il n'était que neuf heures pourtant... Enfin, le hamac arriva à la jetée :

— Au bateau !

— Bateau, y a pas, madame.

— Comment ?

— Pa'ti g'os bateau ; cé matin, p'ati dix heures, pati ton bateau, sans toi, madame.

Parti ! La voilà seule, la nuit, sur la terre d'Afrique. Le *Mammouth* n'est plus là ! Aucune chance de le rejoindre : sa prochaine escale est au Cap, à quinze jours d'ici. C'est fini la croisière. Paméla s'appuie à un des obus scellés dans le môle. Elle pleure de rage, de désespoir. Des renards volants la frôlent. Par quelle erreur absurde... Seule, seule ! sans bagages, sans femme de chambre, sans argent. Quelques Noirs se sont accroupis à ses pieds et, les bras pendants entre les jambes ouvertes, attendent. Elle pense qu'il faut agir, mais elle sent que c'est inutile. Une langueur la lie au sol, l'unit à l'air. La T.S.F. ? On ne sait ce que c'est... Un cargo à destination de Marseille, quand ?... Demain ?

— Oui.

— Dans six mois ?

— Oui, oui.

Impossible de rien tirer de précis de ces nègres, qui répondent oui à tout, pour faire plaisir.

Maintenant une brise se lève, un souffle chaud qui la glace. Où attendre le jour ? Les porteurs se

sont endormis, enchevêtrés comme un nœud de serpents. Paméla se rappelle avoir vu, lors de sa promenade, une maison en brique et fer-blanc, avec un mât de pavillon, pas très loin.

— Est-ce à droite ?

— Oui.

— A gauche ?

— Oui, oui.

— Allons !

Ils font signe que non. Jamais ils ne s'aventurent la nuit, à cause des esprits des suicidés qui vous mangent l'âme. Elle ira seule.

Une heure plus tard, elle marche toujours, dans la nuit, n'ayant rien trouvé. La route déserte, silencieuse et légère comme du liège, serpente, s'attarde, puis rentre en forêt.

Dans le silence elle n'entendait qu'un oiseau, toujours le même, invisible, placé très haut en observation et qui donnait brusquement des coups de sifflet autoritaires, comme ceux des policemen. Avec la nuit, les éclairs se rapprochaient. Le ciel se couvrit en un instant et une tornade sèche fit plier les arbres, apportant des échantillons d'odeurs si vagues qu'elles étaient atroces, parfums de champ de bataille, d'église catholique, de pharmacie. Paméla ne connaissait que les nuits légères d'Occident, qu'on chasse d'un tour de commutateur, mais non cette chose lourde, visqueuse, au travers de laquelle il lui fallait se frayer un chemin. Les grillons déchiraient l'obscurité, métallique.

Pourquoi cette succession d'ondes chaudes et froides ? Pourquoi marcher ? C'était l'heure où il n'est plus question de l'homme. Il n'y avait aucune

raison d'aller quelque part; de revenir en arrière, pas davantage. Ni même de respirer, d'exister, de s'appeler Paméla Freedman.

Les éclairs se succédaient, quinze, vingt par minute, dilatant autour d'elle l'horizon, augmentant la tension de ses nerfs, la fatigue de ses yeux qui essayaient de voir. Tantôt, exténuée, elle heurtait des spectres d'arbres abattus par les cyclones ; l'instant d'après c'étaient des herbes plus hautes qu'elle ; sous les lueurs électriques, ces herbes apparaissaient blanches et tout, jusqu'aux stipes des palmiers, était blanc, polaire, sauf les chapelles gothiques des termitières, rouges. Echarpes monstrueuses des arbres foudroyés, charbonneux, dressés comme des fémurs, enfin ! Des feux... des hommes ! Elle se hâta, mit en déroute des êtres invisibles dans les halliers, des larves à phosphorescence rouges ou vertes, qui l'arrosaient d'un sperme musqué... De gros oiseaux gris, aux silencieuses ailes de drap, lui partirent sous les pieds. Elle courait... La radiance de l'horizon se rapprochait... Ce devait être un grand village, peut-être une ville, où on pourrait manger et boire, une vraie ville avec des enseignes lumineuses... Comment avait-elle pu être heureuse, ce matin, perdue dans cette immensité pourrie ? A mesure qu'elle allait vers le feu, vers les hommes, elle se sentait solidaire de tous les progrès, épanouie à l'idée de ses valeurs en bourse, fille d'un grand pays où la nature n'est plus dangereuse, où les animaux sont encagés, où le danger et la mort sont domptés. De ses narines rondes et mobiles, elle huma la bonne fumée du bois. La lumière s'irradiait maintenant sur une telle largeur qu'on eût dit une aurore, épousant les courbes du sol, montant avec lui, ininterrompue par les dénivellations des vallées qu'elle suivait fidèlement ; Paméla

crut un moment à une armée qui bivouaquait... Encore des taillis, quelques arbres, et la chaleur devenait intense... Enfin, elle fut arrêtée par les premières flammes basses, mordorées, qui grignotaient l'humus, le mordillaient comme un papier... Au-delà, le sol consumé était noir, avec des taches de cendre, blanches comme des linges. Venaient enfin, à l'arrière-plan, la réserve des grandes flammes, ou plutôt des vagues, hautes de trois à quatre mètres, d'un rouge implacable qui ne s'obscurcissait qu'au sommet. Elles avançaient, se prêtant la main, surmontées de flammèches isolées, sur un rang, à perte de vue... Désert de feu. Personne... Pamélia cria : rien ne répondit, que le crépitement de la fournaise en marche... Sans qu'on l'aidât, ni qu'on lui opposât aucun obstacle, les animaux ayant fui, le brasier poursuivait son solitaire dévorement. Au-dessus, les arbres brûlaient debout, malgré la sève qui en jutait et qui bouillait, malgré leur essor de quarante mètres, malgré l'humidité des feuilles ; des troncs pleins d'étincelles éclataient. Des palmiers, plus vite terrassés, étaient tombés, déjà noircis, et fumaient comme de mauvais cigares pleins de salpêtre. Ayant hurlé, la voix morte, Paméla comprit qu'elle était toute seule, seule avec le feu qui pétillait joyeusement dans la nuit vide... Il allait lentement, prenant son temps, comme pour bien mâcher tout ce qui se trouvait sur son passage, gourmand comme un bûcher ; Paméla dut reculer.

Des éclairs se succédaient, silencieux, longs et mous, ainsi que ceux du magnésium. Un coup de tonnerre ; de l'eau, enfin ! Accroupi, jambes ouvertes, le ciel vidait maintenant son ventre de nuages avec des éclats de tonnerre et de plaisir.

Un peu plus tard, chancelante, en sueur, sa robe légère en lambeaux, l'Américaine s'arrêta dans une clairière. Ses oreilles bourdonnaient, ses tempes étaient martelées. La lune, qui s'était levée, enveloppée par l'humidité d'un halo huileux, la regardait avec son rire de nègre... Paix méchante, comme si ces arbres n'étaient nés que pour l'étouffer. Autour d'elle, elle aperçut une dizaine d'énormes chapeaux de paille coniques... des huttes ! Aucune lumière. Elle appela : personne. De sa voix cassée, elle miaula. Le village semblait abandonné. Paméla s'approcha au hasard d'une case, décidée à la partager, s'il le fallait, avec le bétail, mais à y attendre le jour : prolongé par des branchages, un toit de palmes sèches, circulaire, descendait au sol, ne laissant pas d'ouverture. Elle en fit le tour avec soin, trouva enfin une porte fermée d'une natte. A quatre pattes, elle s'y glissa...

Une âcre fumée de bois la prit à la gorge et aux yeux. Des braises, effondrées entre trois pierres, rougeoyaient. L'intérieur de cette case ronde, peu à peu, apparut vide. Du dehors, Paméla ne l'eût pas cru si vaste... Elle y trouva deux bidons à pétrole et unealebasse charbonneuse, avec des restes de riz. Elle les gratta avidement, à l'aide d'une cuiller de bois... Maintenant elle s'habitua à l'obscurité ; elle put distinguer une carcasse de lit, faite d'un gril de branchages, s'y laissa choir.

Alors, face à elle, elle aperçut, debout, collé au mur, immobile, plus abandonné qu'une chèvre, un négrillon qui la regardait avec une indifférence stupide.

VIII

— Les brutes ! les sauvages ! Tenez, monsieur...

Paméla était assise à table, seule, en face d'un Européen vêtu d'un uniforme kaki, à boutons d'argent. C'était l'administrateur du cercle, un Corse, moustache frisée, beau gars brun, assez « sous-off ». L'Américaine lui tendait la feuille quotidienne éditée la veille, par l'imprimerie du *Mammouth*.

— Voyez vous-même : ne lit-on pas : « *Durée de l'escale, 8 a. m. à 10 p. m. ? MM. les passagers sont avertis qu'aucun délai, etc.* »

Et maintenant, regardez, monsieur... (elle lui montrait la feuille par transparence, face au jour)... après le second chiffre, ne remarquez-vous pas que le papier est plus clair ? Eh bien, il a été gratté, oui, intentionnellement gratté : on a changé l'*a* en *p* ; de 10 *a. m.* — c'est-à-dire dix heures du matin — on a fait 10 *p. m.* — c'est-à-dire dix heures du soir... Et tout ça pour me faire manquer le bateau !

— C'est une charmante farce !

— En vérité !

Paméla revit le papier anonyme épinglé un matin

à la porte de sa cabine, et qui aurait dû l'avertir pourtant des intentions du bord à son égard.

— Hypocrites ! sanglotait-elle.

Un cargo de cinq cents tonnes pour Dakar, dans trois semaines, voilà tout ce que l'administrateur avait maintenant à lui offrir. Elle trépignait.

— Quoi, pas de glace, monsieur ? Pas de tennis ? Pas un seul disque ? Et vous pouvez vivre ainsi ?

Galamment, il lui conseilla de prendre son mal en patience (elle essuyait ses larmes...), de faire popote gentiment ensemble...

Un soir, après dîner, sur la terrasse. Apéritifs poisseux. Eau tiède. Constellations. Grillons. Horizon bordé de feux de brousse. Paméla à oublié le *Mammoth*, son appartement de bois précieux, pleins de robes, de pierreries, de bouteilles, tous ces êtres méchants, maintenant suspendus au loin, entre l'eau et le ciel obscurs. Elle ne pense déjà plus à Loraine. Son atavique manque de mémoire, l'ardeur à vivre qui est dans son sang volent à son secours. Il ne lui reste au cœur que de l'orgueil blessé. Elle se répète à mi-voix les conversations du bord, telles qu'elle les imagine, du côté de l'Équateur : « Il apparaît qu'hier une Mrs. Freedman est restée à terre ?... » « Comme c'est désagréable pour elle... » « Oubliée ! Perdue ! ma chère. » « Et dans une colonie française par-dessus le marché !... » Oui, ils disent cela, mais à part eux ils s'avouent : « Hein ? Elle a été bien débarquée la négresse ! »

Elle regarde autour d'elle ; ces murs nus avec des peaux de panthère clouées, les nattes, la panoplie de sagaies, les malles posées sur des briques, à cause des termites, et le boy qui, les jours où il y a des invités, sert avec la chemise flottant par-dessus le pan-

talon... Cette vie simple, avec un homme qu'elle ne connaissait pas hier, lui semble toute naturelle...

L'administrateur s'approche de l'Américaine ; sa câlinerie est respectueuse, mais, sous cet hommage, elle le sent mâle et roi, roi selon la coutume du pays noir. Il met la main, avec désinvolture, sur le bras nu de Paméla.

— Je suis ici depuis dix ans... ; dire que c'est mariolle, non... Pas tous les jours qu'il vous tombe du ciel une femme sans anneau dans le nez, une vraie Blanche...

Sieste. Silence du village ; soleil dramatique ; les oiseaux eux-mêmes ont cessé de chanter ; on n'entend que l'eau du filtre tomber dans la dame-jeanne, et les pieds nus d'un serviteur, sur les nattes. Dehors, rissent le tribunal, l'école, le dispensaire.

Paméla vit maintenant en pleine brousse, depuis un mois, avec ce Corse. Elle a laissé partir un cargo pour Dakar, puis un second. Elle préside ses dîners. Elle le suit à la chasse, dans ses tournées de collection d'impôts. Elle a mis en gage ses émeraudes chez les Syriens et elle ne pense plus à rentrer. Elle est heureuse au milieu de ces broussards, de ces chasseurs, de ces rudes colons, dans le décor fou de la grande forêt. Jamais elle ne s'est sentie aussi légère, aussi libre. Elle élève des guépards, donne des ordres aux miliciens, qui l'appellent « madame Commandant ». Faute de baignoire, elle se lave dans une pirogue. Elle préside des repas avec plus de bouteilles que d'invités, des dîners où il y a l'institutrice, le pharmacien russe, le receveur des postes qui apporte son gramophone. Ils font la salade à l'ail, disent des gaillardises aux dames et boivent du mousseux avec des jeux de mots :

— Ah ! J'en ai de l'Afrique assez !

— Fricassée vous-même !

Elle les entend parler de l'A.-E.F.

— Est-ce l'American Expeditionary Force ? demande-t-elle.

— Non, madame, l'Afrique-Équatoriale française.

Paméla a été accueillie parmi cette légion étrangère comme une épave. Ils ne comprennent pas que « quelqu'un qui a les moyens » vienne en Afrique. Mais elle pêche, chasse, vit comme dans un ranch, comme une collégienne en vacances dans les réserves des Rocheuses. Si elle n'avait pas perdu le *Mammoth*, serait-elle ici ? La plus étonnante aventure de sa vie, ne l'eût-elle pas manquée ? Le mal du pays ? Elle devine maintenant que c'est à New York qu'elle l'éprouvait.

Au cours d'un de ces interminables repas, d'une de ces bonnes chères que provoquent la solitude et les Tropiques, Paméla se sentit observée. Elle releva la tête. Non, aucun des convives ne faisait attention à elle. Ils parlaient de traitements, d'histoires de palmes. Les photophores éclairaient les faces devenues très rouges, les cols des dolmans déboutonnés. Des chauves-souris traversaient la pièce. Le panka, comme une aube de toile rayée, faisait passer doucement, au-dessus de leurs têtes, un vent doux et régulier. Machinalement Paméla considéra le plafond, où était la poulie, puis, suivant des yeux la corde du panka, descendit du regard jusqu'à la baie ouverte sur un couloir sombre. Elle vit alors deux points blancs qui la fixaient. Dans l'obscurité, elle distingua un être humain ; c'était un noir, nu, couché par terre. Ayant attaché la corde à son pied, il éventait la table en agitant une jambe. Mou comme un fauve au repos, avec des yeux ardents ; presque endor-

mi, mais prêt à bondir ; d'un geste élégant et fatigué elle le voyait amener indolemment cette corde, la lâcher, puis la reprendre. Derrière ces Européens bruyants, lui, sombre, immobile, avait un air dominateur et plein de mépris cruel qui lui plut. Jamais elle n'avait vu quelqu'un d'aussi sauvage, d'aussi beau.

Les poisons et les remèdes alternaient :

— Crème de cacao ou mandarinette ?

— Quinine ou stovarsol ?

— Depuis quand avez-vous celui-ci pour tirer le panka ? demanda-t-elle au maître de maison.

— Depuis ce matin. C'est un prisonnier, naturellement, comme tous nos serviteurs. Inculpé dans une affaire d'envoûtement... Fils d'un chef du cercle... assez mauvais esprit... je le crois féticheur. Voulez-vous que nous prenions le café au salon ?

Comme on se levait de table, Paméla s'approcha du nègre. Maintenant les photophores l'éclairaient en plein, mais il était si terriblement noir que les lumières s'éteignaient sur sa peau ; à peine en conservait-il sur des jambes parfaites, sur les épaules larges, quelques luisants. Ses traits disparaissaient dans l'ombre, sauf les yeux triangulaires. Il avait des croix en relief sur chaque joue. Une force extraordinaire et naturelle traversait sa figure. Paméla passa devant lui, lui mit un billet de cinq francs dans la main : il le prit sans que son visage s'éclairât. Il ne remercia pas. Il était pareil à un fétiche de bois dur, poli par les caresses des croyants ; il trônait au-dessus du festin terminé, comme l'image même de l'Afrique. Avec avidité, l'homme regardait la table.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Bestialement, il surveillait le sel. En riant, Paméla lui tendit la salière ; il l'avalait d'un coup.

IX

Autrefois, Paméla se prenait à dire, comme les autres : « Ces horribles Noirs. » Maintenant, elle admirait ces bouches roses, ces corps minces, d'une rectitude parfaite, l'ardente et pure courbe des reins, les peaux cirées, la grâce de la démarche, l'immobilité des torses au-dessus de l'avance lente et fière des jambes ; elle enviait ces sangs si forts que ne gêtaient ni la morsure empoisonnée des fauves, ni les terribles maladies d'Afrique. Quelle différence avec les nègres américains, leurs affreuses demi-teintes, les dents pourries sous l'or, leurs ventres mous, toutes les tares du métissage. L'absence de besoins était pour ces ancêtres d'Afrique la plus belle parure ; la pauvreté les ennoblissait ; plus ils travaillaient de leurs mains et plus ils étaient beaux. Ils peinaient en riant, et tout effort, chez eux, devenait un chant ou une danse. Ils savaient entrer sans bruit, la nuit, se vautreient par terre, à sa porte, sur les nattes, enfoncés dans leurs femmes d'où ils ne se dégageaient qu'au matin ; certains jours, ils se barbouillaient de couleur ocre ou blanche, de terres délayées, de sèves ; alors

ils s'enivraient de bruit et frappaient les objets inanimés jusqu'à ce qu'ils chantassent.

Maintenant, après dîner, Paméla partait seule, dans les bois, pour chasser, une lampe électrique sur son chapeau. Mamadou, le tireur de pankas, la suivait, avec la carabine du commandant et, parfois, le gramophone. L'Américaine faisait tourner des disques et elle se divertissait à voir sa solitude se peupler peu à peu de tous les Noirs, errants ou à demi réveillés, des environs, qu'attirait la musique. Cela l'amusait de constater qu'ils n'aimaient pas ce que les compositeurs juifs de New York appellent des airs nègres ; ils semblaient préférer les grandes mélodies sauvages et populaires des Russes. Eux l'entouraient, accroupis, vrais somnambules, appâtés par l'harmonie ; leurs bracelets d'ivoire, seuls, sortant de l'ombre. Mamadou ne disait rien, fort de son prestige de prisonnier, fier de sa puissance ; il régnait sur ce silence et sur la nuit. Parfois, Paméla se baignait à la lune dans une rivière en papier d'étain ; le Noir battait l'eau avec un bambou et criait pour éloigner les caïmans. Stupéfait, il regardait cette femme, comme un nègre qui, pour la première fois, voit la neige...

Une nuit qu'ils avaient chassé fort loin, Mamadou, derrière elle, portant autour des reins une ceinture de pintades à la tête retombante, on entendit le martèlement sourd d'un tam-tam.

— C'est chez moi, fit-il. Viens.

— Il est tard...

— Viens.

— Nous sommes si loin...

— Donne-moi ton arme. Tout homme a besoin d'une femme et d'un fusil...

Il prit Paméla comme une antilope, autour de son cou, et l'emporta.

Ils avancèrent ainsi jusqu'à un village cerclé de claies, aux ruelles si tourmentées qu'ils durent, comme en un labyrinthe, errer longtemps avant d'arriver au centre même du bruit. Chaque fois, on croyait l'avoir atteint, mais un angle cassait la route, une chicane dissimulait un nouveau détour ; de hautes nattes renforcées de pieux laissèrent filtrer un peu de lumière ; alors ils se glissèrent dans une enceinte close et pénétrèrent dans une première cour où l'on put distinguer un grouillement d'agneaux. Puis, à nouveau, une tranchée d'ombre et une deuxième enceinte. Soudain, ils reçurent le fracas des tam-tams en pleine figure. En face d'eux, l'orchestre — tambours debout et joueurs de balafon accroupis — crucifiait le silence. Dès qu'on les vit entrer, tout crépita. Mamadou apporta un falot qu'il déposa par terre ; cette lueur basse éclaira des jambes noires, les stries verticales des pagnes en cotonnades, les lourds bracelets de cuivre aux chevilles des femmes... A mesure que la musique s'accélérait, le village entier arrivait. Déjà les plus excités se jetaient dans le cercle de danse, comme dans un brasier. On voyait leurs ombres gesticulantes — bras jetés, articulations molles, têtes allant et venant comme les têtes des bielles — se détacher sur le blanc soubassement des cases. Pous-sière. Étoiles. Les reins des femmes tremblaient, plus secoués que par la fièvre, agités par un interminable frisson. On s'écrasait, ainsi qu'à la curée d'un hippopotame. On entourait le jeune féticheur, et les fillettes, cerclées d'argenterie, criaient de plaisir à le voir revenu. Les notables battaient des mains. Les enfants se vautraient dans la cour ; les ruelles étaient tout engorgées. Sur les toits flexibles, des curieux avaient

grimpé et se découpaient dans la nuit verte. D'autres, aplatis comme bas-reliefs, s'enfonçaient dans les murs.

Paméla Freedman n'était plus la femme blanche pour laquelle on donne un spectacle. Personne ne faisait attention à elle. Les yeux s'étaient fixés ailleurs. Car, maintenant, le fils du chef, Mamadou, dansait : il avait ce regard droit, cette noblesse de cou de la grande antilope du Sénégal, qu'on nomme l'« antilope onctueuse » ; il lançait ses membres comme des offrandes, les reprenait, les distribuait encore ; il avait pris entre ses dents, par une ficelle, son balafon aux bois inégaux et, pivotant autour d'un axe invisible, il le faisait planer au-dessus des têtes. Paméla ne pouvait détacher ses yeux de cette figure qui, à mesure qu'elle s'enivrait de tournolements, devenait sauvage et satisfaite comme celle des dieux. A force de danser, il trouait la terre ! Paméla se rappela qu'il lui avait dit : « Viens, je suis riche, il ne pleut pas dans ma case, mes femmes sont grasses et bien nourries... » Elle était venue... Elle lui apprendrait la mélancolie, l'alcool, le baiser et autres manières des Blancs... Les négresses nues, qui se pressaient derrière elle, l'enveloppaient de toutes parts, la soulevaient. Elle aplatissait les poitrines flasques des vieilles ; les seins durs des jeunes filles lui entraient dans le corps. L'odeur affreusement musquée du nègre la terrassait ; mais elle ne pouvait y faire renoncer ses narines. Elle se sentait entrer dans le monde noir, elle se noyait en lui. Rituellement, la lune s'était levée. Les agneaux, au fond de la cour, étaient devenus bleus, ainsi que les murs. Paméla pensa au dernier succès d'Irving à Berlin :

*Les négres ne sont vraiment des négres
que sous la lune...*

Elle retrouvait dans ce tam-tam aux sons mats le même engourdissement, la même extase qu'à Montmartre elle demandait au jazz, à l'heure des grandes orgues de l'ivresse... Elle en avait assez d'être une fausse Blanche ! Pourquoi s'enorgueillir d'un progrès emprunté ? Son progrès à elle, c'était de revenir, par une étonnante et harmonieuse union, à la terre ancestrale... Féminité, maternité immense de ce continent ! Les négresses sont les reines du monde noir. Elle arracha sa robe, ses colliers, jeta à terre sa carabine, ses cartouches, lança à la volée son argent, laissant la populace avide s'aplatir dans la poussière. Mamadou la serrait nue contre son torse nu, la frottait contre sa peau douce, hérissée de cicatrices scarifiées qui l'irritaient et accroissaient le plaisir. Non, la vue d'une Blanche ne le rendait pas fou, comme prétendent les lyncheurs de Virginie ; il prenait Paméla comme une autre, il avait pour les femmes cet énorme et indifférent appétit du mâle noir, à qui la quantité seule importe. Humée par le cercle magique, elle se donnait à lui, à cette foule sombre, parmi les cris, les détonations des tambours et celles des fusils de traite, le choc des castagnettes de fer. Adieu New York ! Paméla Freedman rentrait dans le ventre de l'Afrique. Elle ne valait plus cent millions de dollars, elle valait trois bœufs comme les autres femmes. On la vit se frapper les paumes, pliée en deux à chaque cadence, pieds joints, jambes collées, croupe tendue, comme les négresses, maintenant l'une d'elles.

LE PEUPLE
DES ÉTOILES FILANTES

(Frontière du Libéria)

Mourir pour ressusciter.
(*Les Russes.*)

I

Le camion s'arrêta. Les Syriens ôtèrent leurs casques. Depuis huit heures ils tiraient derrière eux leur marchandise. Assis sur la banquette de devant, les pieds grillés, les reins cassés, la tête baissée pour ne pas heurter le toit, ils avaient roulé sous leur bâche, sans rien voir de la forêt tropicale que des troncs d'arbres et les contreforts des racines adventives qui s'arrachaient hors de la terre, rouge comme une chair. Ils étaient deux, Bichara et Mâlek, plus un chauffeur noir. Pendant que ce dernier remplissait le radiateur altéré et fumant, les deux Levantins s'avancèrent. Bichara montra à son commis un trou bleu où stagnaient dans l'air immobile des filaments de fumée. C'était inattendu, mais on respirait, on voyait clair. La forêt avait épargné cette vallée. Depuis son débarquement à la côte, Mâlek n'avait aperçu du ciel que des bandes étroites au-dessus de tranchées coupées dans la verdure. La pente qui dévalait à leurs pieds n'était plantée que d'une palmeraie, d'ailleurs espacée ; puis, au-delà, une vraie plaine, où, parmi les cultures, on distinguait des huttes. Ensuite

la forêt reprenait, fermant l'horizon comme une falaise.

— Kroû, que tu vois là, se trouve encore en Côte-d'Ivoire, sur territoire français, dit Bichara ; ensuite, c'est le Libéria. La frontière, d'ailleurs, n'est pas très précise. De toute façon, te voici chez toi.

C'était une manière de parler. Un commerçant syrien n'a d'autre chez soi que son commerce. Après avoir pénétré dans la colonie grâce à la caution d'un aîné, il attend d'y avoir gagné quelques sous pour ouvrir à son tour, et plus avant, un comptoir. Ainsi Bichara, détaché à Danané par les soins d'un ancien, après y avoir vécu deux ans seul, à l'indigène, mangeant des ignames et couchant sur la dure, après y avoir fait fortune dans le commerce des noix de kola, bourgeonnait à son tour et allait repiquer maintenant en pleine brousse son commis et cousin Mâlek, frais arrivé du Liban.

— Je me suis amené ici en reconnaissance, il y a un an, continua Bichara. Pas plus de plantations que sur ma main. La forêt partout, un bled affreux. Les négros à l'état pur, feignants, tu parles, et sauvages ! Venu en hamac, j'avais été reçu à coups de sagaie... Depuis, on a fait la route ; dès lors (bien qu'il n'y ait pas encore ici de Blancs), ce n'est plus la brousse, c'est les grands boulevards. Vois : on a défriché ; nulle part tu n'aperçois plus leur saleté de manioc, cette machine à acide prussique, cette vraie pompe à sucer le sol ; et depuis que je leur achète leur kola, les indigènes mangent du maïs, « maïs, soutien du peuple », comme ils disent, ce qui fait que tu ne risques plus de te nourrir de fourmis grillées et de bananes-cochon ; on ne gave plus seulement les filles à marier : tout le monde engraisse ici. Les femmes s'achètent des pagnes. En

avant le progrès, mon fils ! Tu arrives à l'âge d'or : ces macaques ne sont plus dangereux et ils ne sont pas encore crapules.

Mâlek respirait. Les palmiers lui rappelaient la Syrie. Malgré un coucher de soleil assez tragique, qui crevait un ciel plombé et se répandait par des plaies orangées, à bords violâtres, il sentait quelque chose d'harmonieux dans ce village qu'inondait le soir. Des jeunes filles, d'un bronze ruisselant, revenaient de la corvée d'eau ; les femmes préparaient le ragoût à l'huile de palme. Les hommes parlaient, parlaient.

— Ne vas pas payer le poulet plus de quinze sous ! recommanda Bichara.

Le camion s'était arrêté au centre du marché, sous l'arbre à palabres, comme au bord du vide. La route n'allait pas plus loin. Le Syrien, dans un costume qui n'était plus blanc, sans prendre de repos, pressait les nègres.

— Souffler, y a pas bon ; c'est quatre sacs qu'il me faut ! Et toi, huit ! Et toi, douze ! Toujours turbiner, jamais dimanche !

Ce qui ne l'empêchait pas de continuer à faire pleuvoir les conseils :

— Grouille-toi. Vois les chefs. Fais semblant de savoir le Koran par cœur ; ils ont beau être fétichistes, ils ont vu faire cela aux Maures et ça les épate.

Les notables arrivaient, hommes liges offrant au seigneur un lait verdâtre, dans une calebasse.

— Toi foutir le camp, avec ton lait ! Moi pas vouloir attraper choléra ! Toi apporter kola, et kola, et encore kola !

Puis Bichara les rappelait, les nommant à Mâlek, leur offrant des barres de sel et des carottes de tabac. Maintenant les noix de kola s'amoncelaient en tas

pourpres, couleur de roses séchées. Dans huit jours, on les vendrait bien loin d'ici, à Bamako, prêtes à être broyées sous les mâchoires soudanaises.

— Ici, mon petit, tu es ton maître. Tu peux emm... l'administration.

On entendait les noix rouler au fond du camion avec un bruit de jeu de boules.

— Ne pousse pas les nègres à faire de la banane, ça ne rapporte pas. Mais le cacao, alors ça, à fond.

Mâlek regardait passer les gens du village. Un à un, les crânes chargés d'un panier de kolas apparaissaient par l'échancrure de la bâche. Figures stupides, toutes à l'importance de leur travail ; joues d'un brun lisse, zébrées de cinq lignes parallèles ; trois pointes de tatouage entre les sourcils ; lèvres que le morceau de quartz taillé qui les traversait alourdissait encore. Seuls les yeux vivaient, glissaient vers les côtés, en découvrant la sclérotique jaune ; ils essayaient, sans remuer la tête, de dévisager le nouveau Blanc — ou du moins cet intermédiaire entre le Noir et le Blanc que sont, pour les indigènes, les Syriens. Mâlek remarquait les cous des femmes, ornés de perles rouges ; leur habitude de mâcher de la terre blanche le dégoûtait. A part ça, ces « négros » lui apparaissaient bien tels que les décrivait Bichara, doux, craintifs, fidèles à la terre, peu intelligents. Non, pas une race jeune, une race sénile. Ainsi qu'avait dit l'administrateur de Danané (auquel Mâlek avait dû demander l'autorisation de se fixer ici), à Kroû il ne trouverait pas un clan à l'état pur, mais un résidu de toutes les tribus inférieures, vaincues, qui, fuyant les invasions du nord, étaient venues chercher asile dans ces bois. Les missionnaires, découragés de voir ces indigènes retomber dans l'erreur après n'avoir

accepté le baptême que pour pouvoir goûter du sel, les avaient négligés.

— Pas folichon..., fit Mâlek.

— Et moi, je te dis que tu t'y plairas bien, mon fils. Si tu as des difficultés, ne t'en vas pas perdre ton temps avec le chef du village, celui-là qui a été choisi par les Français. Tâche plutôt de découvrir le vrai chef secret, leur féticheur. Dans un mois je t'enverrai le camion. C'est cent...

Le démarrage trop brusque lui coupa la parole.

— C'est cent tonnes qu'il me faut, la prochaine fois, tu entends !

Sa voix rauque s'éteignit, mais de son bras il fauchait encore l'air, pour indiquer qu'il fallait tout rafler ; car il était celui que les nègres appelaient « Bichara-le-ramasseur-de-richesses ».

II

A l'aube, avant le village, Mâlek se leva. Il alluma le falot. Il se trouva seul, mal assuré sur son lit de camp, au milieu des registres de commerce, des boîtes de conserve, suffoqué par l'odeur des cotonnades neuves. Il avait pour meubles un pliant, une gargoulette et, pendu au plafond, un œuf d'autruche. Il ne lui restait plus qu'à faire fortune... Il se débarbouilla et sortit.

Un sommeil commun écrasait le hameau. A eux tous, ces Noirs n'avaient qu'un seul souffle. Anéantissement si profond qu'il semblait, plutôt qu'un bien, une maladie épidémique. Il apparaissait qu'après être restés sans sommeil pendant des siècles, toujours aux aguets, dans la crainte de razzias, de trahisons, de flèches empoisonnées, de pièges, ces gens maintenant se rattrapaient et dormaient à en crever. Les couleurs, les bruits étaient encore éteints. Quelques vampires continuaient à zigzaguer, sans croire à l'aube. Mâlek eut l'impression qu'il n'y avait ici que deux personnages, lui d'abord et le village ensuite. La brise du matin agita un pagne dont le bleu commença à se distinguer dans la nuit. Le Syrien se

perdait dans des labyrinthes, dans des rues de jonc — car les huttes se reliaient entre elles par des claies que soutenaient des piquets. Du pied, il heurta un de ces minuscules trépieds de bois blanc qui servent de siège ; un chien aboya. Il traversa la grand-place ; dans une case, ajourée comme une cage, dormaient des agneaux noirs. Un étroit goulot le conduisit au-dehors. De chaque côté, béants, des pièges à panthères, la trappe levée, guettaient une proie qui n'était pas venue. Le Syrien eut plaisir à se promener parmi les plantations. Cela avait un air honnête, suburbain, qui rassurait. L'œil se réjouissait de ne plus se poser sur de l'informe. Après la confusion de la forêt, comme il était bon de regarder ces champs carrés, bordés de droites rigoles ! Les bananiers alignés dont l'image, pour ceux qui courent les bois, s'associe toujours au voisinage d'êtres humains, le réconfortaient comme un drapeau. Les rizières vert tendre, l'attitude domestique des cacaotiers, les vieux arbres domptés, réduits à des souches, tout annonçait le progrès. Quel contraste avec le fouillis infernal, la corruption de la forêt libérienne ! Derrière lui, la route, bonne fée, le reliait à Danané, au monde ; devant lui, c'était l'inconnu ; ailleurs qu'en quelques points de la côte, le Libéria c'est la terre secrète, fermée au progrès, sans voies de communication, habitée par les derniers sauvages, gens de mauvaise réputation...

L'heure était bonne à vivre. Dispos, dès que le soleil se fut annoncé à la cime des arbres, Mâlek revint au village qu'entouraient des troncs de palmiers morts, dont on avait bu la sève et qui ressemblaient à des ciboires vides. En son absence, tout s'était éveillé. Il entendit des voix d'hommes, basses et harmonieuses, qui libéraient le bétail, encourageaient

à sortir de petits bœufs bossus, couleur de brousse brûlée. Il entendit des voix de commères, fausses et criardes. Les seins ballottants, agenouillées devant une dalle de schiste, elles écrasaient des tubercules avec un galet. Dans leur dos, des nourrissons endormis brimbalaient. Des filles balayaient les seuils, d'une palme molle. Mâlek pénétra jusqu'à la dernière enceinte, échangeant l'odeur de la forêt moisie contre le puanteur des nègres.

Au travail ! Les chasseurs, les forgerons iraient à la charrue comme les autres ; les garçons, au lieu de tirer leur ombilic saillant, les petites filles, au lieu de muser, un doigt dans la bouche et l'autre plus bas, iraient à la cueillette. Féticheurs et notables, au travail ! Et ça carburerait ! On saurait bien leur faire acheter de la camelote, les endetter même... Quant à lui, Mâlek, aucune dépense maintenant, sous aucun prétexte. Il était ici non pour rigoler mais pour s'enrichir. Du riz et de la banane — bananes grillées, si les fraîches lui donnaient la colique. Dans trois mois, foi de Syrien, il aurait son auto, et une vraie, une américaine, pour épater les indigènes et faire bouffer de la poussière à l'administrateur du cercle.

Mâlek vendit. Il trouva qu'il est à la fois aisé et difficile de vendre aux nègres ; aisé parce qu'ils ignorent la valeur de l'argent et difficile parce qu'ils n'ont pas de besoins. Des hommes en terre rouge, comme poudrés du cacao qu'ils plantaient, lui apportaient leur bon de dix journées de travail. Leurs gros yeux cherchaient à choisir parmi les produits d'Occident ; enfin ils se décidaient pour un flacon de Coty qu'ils débouchaient aussitôt et dont ils s'inondaient la tête et les épaules. Mâlek rachetait les bouteilles vides, n'ignorant pas que dans certains

villages de la côte les bouteilles vides servent de monnaie. « Ce qui nous perd, disait Bichara, ce sont les rossignols. » En effet, la mode avait, au fond de ces forêts, des caprices que l'Europe ignore. C'étaient des engouements brusques, absurdes, pour une marchandise vite épuisée, ou, pour d'autres, des répulsions qu'aucun rabais ne faisait vendre.

Depuis quelque temps, les Noirs ne se pressaient pas moins nombreux autour du comptoir, mais Mâlek crut remarquer qu'ils achetaient plus difficilement. Il consulta ses livres de caisse : à n'en pas douter, cela fléchissait. Il y avait près de trois mois qu'il était à Kroû. Peut-être sa clientèle se lassait-elle de voir toujours les mêmes objets ? Mais, par ailleurs, chaque jour on lui livrait moins de sacs de kola. Il se rendit aux plantations, cherchant à surprendre des défections : tous travaillaient, mollement cependant, comme les prisonniers des casernes. Sourdement, bien que les gestes fussent les mêmes, le rythme de la vie collective s'alourdissait... Mâlek prêtait l'oreille, comme un chauffeur aux bruits mécaniques : le moteur tournait rond, mais faiblissait... Inquiet, il interrogea ses boys, questionna les femmes qu'on lui amenait la nuit, consulta ses acheteurs : « Non, pas savoir ; tout comme avant ; pas fatigués, non. » Il alla au chef des cases ; celui-ci souleva sa toque de peau de panthère, accepta le sel, répondit des niaiseries d'une petite voix flûtée. Une épidémie peut-être ? Pourtant personne ne restait couché et l'homme-médecine sans clientèle pouvait être vu, paisible, sous l'arbre à palabres, fumant sa pipe, genoux ouverts.

On ne vit pas ainsi seul pendant des jours et des jours, tête à tête avec un village, on ne se trouve pas soi-même enclos dans ce circuit magnétique sans

en ressentir chaque oscillation. Mâlek n'avait plus besoin d'interroger pour savoir... C'était, évidemment, une grève perlée. Et les résultats s'affirmaient, bien visibles, au comptoir : presque plus de sacs. La production avait maintenant diminué des trois quarts. Mâlek baissa ses prix : le village ne réagit pas. Le Syrien ne se laissait pas abattre ; il annonça des soldes, des expositions, offrit des primes. Son audience grossissait de tant de chômeurs que cela n'était plus du commerce, mais du théâtre.

— Ils se dégonflent... jusqu'à épuisement, constatait-il.

Mâlek commença, lui aussi, à se sentir déprimé.

L'isolement lui pesait. Bichara avait envoyé une fois son camion chercher la kola ; depuis deux mois, personne n'était revenu à Kroû. Les Français ne sont guère accueillants pour les Syriens, cependant c'était tout de même bon, à Danané, de voir, à l'apéritif, quelques figures blanches. Certes, il n'y avait rien à craindre ici, mais la sécurité n'est pas qu'une chose matérielle... Que signifiait cette nouvelle solitude, ce singulier désert où lui, Mâlek, sentait le sol céder et l'horizon se dérober ? Ces nègres, à la rigueur, étaient une société, à condition que l'on pût raisonner avec eux, exercer une autorité, se débrouiller, être compris ; mais que faire contre cette retraite sourde, cette opposition inanimée ? Cela sentait la fraude. Quelle interdiction pesait sur ces Noirs ? Plus ça allait, plus il les trouvait circonspects et cérémonieux. Mâlek, inoccupé, passait ses journées à lire sur son lit :

— Je crois bien que la défaillance me guette, moi aussi. Quelle épidémie de cosse !

Le temps s'écoulait désormais sans qu'il s'occupât

de l'arrêter au passage. A quoi bon compter les jours ? La seule occupation des indigènes, c'était de venir regarder Mâlek se brosser les dents. Un ennui terrible dégouttait de partout. Mâlek, couché, sentait se décomposer jusqu'à son désir de faire fortune. L'éloquence elle-même n'avait plus de prise sur ses clients. Alors il se taisait, se promenait dans les plantations abandonnées.

Mâlek essayait de se raisonner. C'étaient là les vicissitudes du commerce. Dans les champs où les ouvriers semblaient s'être révoltés sur l'ordre d'un chef invisible, tout pouvait reprendre ; il fallait compter sur le besoin, la convoitise.

Puis, de nouveau, sa mélancolie le reprenait. On se bat contre quelque chose, mais contre le repos ? Etreint-on le calme ? Il n'y a pas de remède pour faire cesser la paix.

Entracte. — Le rideau de la forêt s'abaissait sur lui, sur son énergie et même sur sa mémoire. Déjà, à l'orée des bois, les cacaotiers agonisaient sous la housse des lianes ; sur ce beau jardin, les parasites allaient jeter leurs haillons. Le paysage changeait : on eût dit que les arbres s'avançaient, reprenaient le terrain perdu et commençaient à descendre vers lui ; le village rapetissait.

III

Pendant ce temps, à Danané, Bichara vendait. Ou, plus exactement, il était à l'affût. Ayant remarqué que les nègres encore craintifs n'osaient pas se risquer à l'intérieur des boutiques, il allait au-devant d'eux, avec cet art tout oriental d'accaparer la voie publique (si tenace chez les mercantis levantins qu'ils arrivent à annexer, à New York, les trottoirs du haut de Park Avenue ou, à Paris, ceux de la rue de Rivoli). Il guettait l'acheteur derrière sa natte ; aussitôt que ça avait mordu, il bondissait dehors, ne lâchait plus.

Bichara, quand il pensait à Mâlek — ce qui ne lui arrivait pas souvent — se mettait à jurer. L'animal ne donnait pas souvent de ses nouvelles. Le camion envoyé était revenu à moitié vide, il y avait plus de deux mois. Il n'existait qu'un Syrien au monde qui ne fût pas commerçant et la malchance voulait que ce fût son associé ! Vingt-cinq billets de marchandises qui pourrissaient là-bas, dans un coin, près du Libéria ! Et la kola ? La kola, monsieur, cet or en barres, ce reconstituant du coffrefort, ce tonique des porte-monnaie aplatis, ce médi-

cament pour comptes en banque anémiques ! La kola, qui est actuellement, pour la Côte-d'Ivoire, ce que le cacao fut pour la Nigeria, la barre de sel pour le Soudan !

... Bichara s'était absenté un mois. Il venait d'arriver de la côte, habillé de frais, les cheveux coupés ; on aurait dit le Gouverneur en personne.

— Et Mâlek ? avait-il demandé à son retour.

Personne n'avait de nouvelles de la frontière. Alors Bichara fut inquiet, furieux. La fuite des Noirs devant les réalités, la façon dont les affaires elles-mêmes s'anéantissaient si on ne les surveillait pas sans relâche, l'immédiat évanouissement de ce qu'on avait crée, les dérobades de la fortune dans ce maudit pays l'exaspéraient. Rien... non... nul... néant... personne... mort : voilà l'Afrique. Il était temps d'aller à Kroû... Il y serait déjà si son sacré camion n'était pas resté en panne à Bamako.

Le jour fixé pour son départ, Bichara vit, assis près du magasin, un Blanc reconnaissable non plus à sa couleur, car il semblait sortir d'une caisse à charbon, mais à sa barbe hirsute, un individu en haillons, sale comme un Maure. Sous le casque défoncé il reconnut Mâlek, un fantôme de Mâlek, consterné par la fatigue et le besoin.

— Toi ! ça... ! Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Mâlek le regarde et dit simplement : « Manger. »

— Comment es-tu venu ? Es-tu sourd ?

L'autre répond vaguement :

— A pied. J'ai faim.

— Eh bien, mon vieux, tu dois être en route depuis belle lurette !

Mâlek calculait sur ses doigts :

— J'ai mis six, sept... huit nuits.

Il comptait maintenant par nuits, comme un indigène ! et, comme un nègre, il avait faim !

Autour d'eux se forme un cercle noir et bleu, chroniqueurs de grand-place, colporteuses de fausses nouvelles, tous les figurants des foires africaines. Les Syriens essayent de sortir de cette mare de nègres, piétinent les étalages, écrasent les boules de beurre gris, cassent les poteries ; à travers le tumulte rance, la senteur épouvantable du poisson sec, du chanvre indien et des corps chauds, ils parviennent jusqu'à l'habitation de Bichara. Les voilà seuls, derrière la natte.

— C'est fini... fini..., ne fait que répéter Mâlek.

— Halte-là ! Et la marchandise ?

L'autre ne répond pas.

— Les plantations ?

Il secoue la tête négativement.

— Personne n'osait plus travailler... Nègres fous...

— Sacré nom de Dieu. Je vais aller leur sortir les tripes ! Mais d'abord, je veux...

Il n'y avait rien à vouloir, car Mâlek sommeillait. Demander à ce squelette rapatrié de récapituler son aventure, de fournir des comptes de gestion, c'était risible. De fatigue, il avait laissé tomber son pain. Il n'avait pas eu le courage de mâcher ses sardines, s'étant contenté d'en boire l'huile.

— Suis sain et sauf, soupira Mâlek.

— Je m'en fous bien ! Et la marchandise ? M'entends-tu ?

Décidément rien à faire de ce vagabond hébété. Il dormait.

Quand il se réveilla, il faisait nuit. Indifférent au pathétique, Bichara attendait son cousin au bord du sommeil.

— Et la marchandise ?

— Laisse... il ne faut plus vendre..., fit l'autre. Il retomba dans son silence.

Bichara soupçonna Mâlek d'avoir reçu le coup de bambou.

— Ne me renvoie pas là-bas... je veux rentrer en Syrie.

— De la quinine ? Tu as pris mal ? Un Syrien rentrer en Syrie, ça ne s'est jamais vu !

— Non, mais il ne faut pas aller contre...

Mâlek paraissait plus oppressé à mesure que gagnaient les ténèbres. En son honneur et par curiosité, Bichara alluma la lampe à acétylène, qu'il secoua. Un vrai soleil blanc éclaira l'Oriental accablé, qui rabâchait, assis sur son lit.

Bichara fut sur le point d'éclater, mais l'autre paraissait si las, si découragé, qu'il se contint.

— Cause, voyons. Tu as peur ?... Je sais ce que c'est que l'Afrique. Ça t'a tapé sur le crâne ?

— Moi, il n'y a pas de mal, mais si tu voyais là-bas ! C'est épouvantable...

— Et la marchandise ?

— Reste rien, déclara Mâlek.

— Tremblement de terre, guerre, incendie ? C'est couvert par l'assurance, en tout cas.

— Reste rien, répétait le jeune Mâlek stupidement.

Bichara dut le confesser mot par mot.

L'autre ne pouvait pas dire comment ça s'était engagé. Il s'était seulement aperçu que les indigènes, d'abord très bien apprivoisés, peu à peu devenaient drôles, délaissaient leur travail... Personne aux plantations... Lui, était resté, histoire de voir...

— Et qu'est-ce que tu as vu ?

— Pour commencer, je les ai vus dormir le jour. Tellement que j'ai cru à la maladie du sommeil.

Ecrasés là, sur place, comme saouls de vin de palme, ronflant debout...

— Ça s'attrape, à ce que je vois !

— ... Je les interrogeais. Ils n'avaient pas l'air mauvais, ils avaient l'air *chose*. Ils s'amenaient en traînant les pieds. Ils mentaient. Si je les pressais de questions, ils éludaient, répondaient : « Moi, tête fatiguée. »

— Imbécile. C'est les femmes qu'il fallait faire jaser !

— Les femmes elles-mêmes étaient muettes. Elles ricanaient, se dandinaient, se grattaient l'aisselle, ne savaient qu'envoyer au loin du jus d'herbes entre leurs dents limées.

— Et les enfants ?

— J'avais beau caresser ces gosses, comme font les députés de Dakar, rien : les parents leur avaient mis de l'eau dans la bouche pour les obliger à se taire.

Un tam-tam secret ? Il y avait bien pensé... En tout cas, ces nègres paraissaient redouter quelque chose qui ne devait pas être nommé. En vain avait-il offert l'apéritif aux féticheurs et même aux gris-gris de cuir rouge pendus à leur cou. A ses demandes, les gens prenaient un air embarrassé et regardaient du côté de la forêt, vers le Libéria... Lui aussi, ajoutait Mâlek, avait deviné que c'était de ce côté-là qu'il fallait chercher... « Quand on vit seul et qu'on n'a personne à qui causer, on devient comme un animal... On ne comprend pas les choses, on les sent avec son nez, avec sa peau, avec tout son corps. » Averti, oui, mais sans savoir de quoi...

— Une nuit, je mis le nez dehors, continuait-il. La lune venait de se lever... Je traversai le village : vide ! Nettoyé, absolument, comme si les

indigènes avaient été emmenés en captivité, comme si l'endroit était maudit... Rien que les poules perchées et les agneaux qui bêlaient... Un silence assourdissant. Pas un départ : une fuite, une migration... Je me rendormis. Le lendemain matin, au réveil, tous étaient revenus, ressuscités... La nuit d'après, ils disparurent encore. Alors je pris mon colt et je sortis, cette fois-là décidé à être du mystère.

Non, il n'était pas courageux ; aucun Syrien ne s'expose en vain. Mais il ne voulait pas être seul à ne pas savoir... Une ville, avec ses milliers de gens qui vous sont étrangers, on ne se soucie guère de ce qu'elle pense ; mais un village, c'est une personne. Peut-on vivre en face de quelqu'un qui a un secret ?

— Vers le sud, les herbes étaient fraîchement piétinées. Cinq cents indigènes, en file indienne, ça laisse des traces. Je marchai derrière eux une heure, jusqu'à la forêt. Alors, ce furent les ténèbres des sous-bois ajoutés à ceux de la nuit, un silence plus affreux encore. Sur la lagune, quand tout dort, il y a au moins les moustiques ; sur les fleuves, parfois, un poisson qui saute. Mais, là, rien ; un vrai cimetière. J'avais à travers le massif, à l'aide de ma lampe électrique. Depuis le temps, je devais être en Libéria... Je contournai des arbres renversés, sautai des mariots ; enfin, j'aperçus un feu... Je débouchai...

« Ils étaient tous là, debout ou accroupis ; les uns, éclairés par la lune, paraissaient bleus ; ceux qui se tenaient près du foyer, rouges. Aucune danse ; pas de tambours indiquant une fête ou une chasse ; comment te dire... cela me rappela plutôt une bénédiction, oui, un pardon breton que j'avais vu au cinéma. Je restai au gîte, dans les broussailles, et j'ob-

servai. Devant moi, il y avait un fromager qui, après une enfourchure, me couvrait de sa touffe énorme. Son tronc était décoré de crânes de bœufs. Des clous le hérissaient.

— Si tu en es à t'effrayer d'un arbre fétiche !

— Attends... Imagine-toi que cet arbre parlait ! Avec stridence, avec hystérie, les mots me tombaient dessus. Impossible de les comprendre... Le féticheur du village devait être seul initié car, lorsque la voix invisible s'était tue, il mettait l'oreille contre terre et il traduisait aux autres. Je distinguais sa robe en nervures de rafia, son torse nu, barbouillé d'ocre et de chaux, sa figure monstrueuse convertie d'un masque à cornes... Il en débitait et en débitait, et tout ça pour leur dire qu'il fallait soutenir les bons esprits contre les mauvais... que, dans quelques nuits, le peuple allait prendre son vrai nom... qu'ils échangeraient alors la pauvreté contre la richesse, dès que le ciel aurait fait signe... Il tenait en main — tu connais l'usage — des bouts de bois qui étaient les arguments de son discours, et, au fur et à mesure, les enfouissait dans le sol.

« Moi, je les voyais, mes nègres, lever la tête et regarder le ciel sombre, comme pour attendre... Je n'étais pas plus avancé qu'eux et n'apercevais rien, mais je devinais derrière les branches, au fond des bois, quand s'élevait la voix, la présence d'un être extraordinaire ; on eût dit qu'on sentait passer, oui, matériellement, passer dans l'air, une volonté. C'était sûrement là l'ennemi, celui à qui l'on obéissait, le maître caché, l'instigateur de la grève. Son boniment tombait sur tous si impérieux, si insolent, que même sans en saisir le sens il n'y avait qu'à se laisser convaincre... à obéir...

Ici, Mâlek fut repris de cette hébétude du début ;

même difficulté à s'exprimer ; hésitations. Il cessa de s'animer.

Bichara apprit cependant que son cousin était rentré derrière les nègres au village, dans l'obscurité, guidé seulement par le bruit des anneaux aux chevilles des femmes, où sonne la bille, prisonnière de l'encoche... Après, Mâlek n'avait plus rien su. Rien remarqué ? Non, rien, sauf une surexcitation générale, de longues harangues, le lendemain, sous l'arbre à palabres ; entendu parler d'un conseil secret où les anciens avaient mis toutes leurs paroles en terre, dans un trou, aussitôt rebouché.

— Ça, c'est mauvais, interrompit Bichara.

— Oui, et ensuite, autre chose de grave, ce fut la disparition des femmes, des jeunes.

— Signe de guerre. Une révolte ?

— Nullement. C'est là, je t'assure, que je ne comprends plus... Je suis sûr qu'en Afrique ça ne s'est jamais vu...

Épuisé, à ce moment, Mâlek mollit encore. La faiblesse le reprenait et son sommeil. Bichara craignit une syncope, lui donna à boire.

— J'ai marché huit jours, dit le jeune homme. Les fourmis rouges... J'ai des chiques plein les pieds.

Bichara saisit la lampe, alla chercher de l'eau, et y fit macérer des bouts de cigares, pour lui laver les pieds avec cette décoction.

Le lendemain, dans la nuit — il n'avait pas eu longtemps à attendre — Mâlek était réveillé par une formidable explosion de cris, de rugissements, trépidation des tambours d'alarme battus, de marmites choquées. Il s'était jeté hors du lit. Le village entier brûlait.

— Je sortis, la carabine à la main. Oui, le village brûlait, ou, plus exactement, pris de folie, les indigènes

l'incendiaient. Les cochons s'enfuyaient de travers, comme des cancrelats ; pris dans le kraal comme dans un gril, le bétail rôissait en hurlant. Si quelque bête s'échappait, les nègres l'abattaient avec des massues, des casse-tête... Toute leur apathie, leur morne silence des dernières semaines avait disparu ; ils exultaient, poussaient des rugissements de triomphe. Un enfer ; une fête où tout était saccagé... Avec des cordes, ces gens renversaient les greniers à maïs ; ils noyaient le grain. Ils s'attaquaient, avec leur coupe-coupe, aux plantations de coton, retournant les labours — de vrais éléphants — massacrant les moissons par plaisir, comme les troupes de singes...

« Ils étaient si occupés que, dans leur jubilation, ils ne firent aucune attention à moi. Ceux qui me virent, loin de m'attaquer, paraissaient au contraire vouloir me faire partager leur joie... C'était l'extermination de tout ce qui avait été créé depuis un an... Tu sais que le comptoir est au bord de la route, un peu en avant du village. Les flammes ne pouvaient venir jusque-là, à moins qu'on ne les y portât. Ils n'y manquèrent pas. Des enfants nus arrivèrent avec des torches... Je les chassai... La tôle ondulée, ce n'était pas facile à allumer ; il eût fallu pénétrer jusqu'aux stocks, mais j'étais là... Je tirai en l'air. Loin d'avoir peur, ils crurent que c'était pour manifester mon enthousiasme et ils m'acclamèrent. Ils prenaient des braises, oui, dans leurs mains, les portaient sur les toits de palmes sèches. Ils sautaient en hurlant dans les brasiers, ils me criaient d'entrer dans le feu qui donne la pureté. Alors j'essayai de me débarrasser d'eux à coups de crosse... Ils entraient en torrent noir, de partout, fauchaient les réserves, commençaient à défoncer les caisses de gazoline... Je m'efforçai de fermer

la case à clé... Ils m'en empêchèrent. Sans autre violence, d'ailleurs. Si j'avais résisté, j'aurais été massacré. Mais, tout ce qu'ils voulaient, dans leur délire, c'était détruire...

Au ciel, pleuvaient les étoiles filantes.

IV

L'administrateur de Danané reçut les deux Syriens dans sa belle résidence à colonnes. Mâlek recommença pour lui son récit. Le Français à broderies d'argent commanda aussitôt des miliciens et déclara qu'il irait le lendemain sur place faire son rapport. Mâlek l'accompagnerait.

Partis avant l'aube, ils comptaient arriver au début de l'après-midi. Mais, quand ils approchèrent, au bruit du klaxon, des nègres sortirent des bois. Mâlek les reconnaissait.

— Celui-là est de Kroû... celui-là aussi.

Tous étaient harassés, gris de cendre.

Ils demandèrent à manger. On leur distribua des provisions. A chaque kilomètre, c'étaient des groupes de fuyards affamés.

— Où allez-vous ?

— Chez commandant ; pour manger.

On ne pouvait rien tirer de leurs discours. C'était toujours : « Bananes y a plus ; mais y a plus... »

— Il va falloir organiser des secours...

Plus loin, on en rencontra d'autres, non moins

épuisés, mais plus intelligents. Ils mouraient d'inanition. C'était leur faute, mais que faire puisqu'il avait parlé...

— Qui ça ?

Il fallut longtemps pour leur faire dire un mot qu'ils ne prononçaient qu'avec vénération : le *goli*. Le *goli*, c'est l'âme du bœuf sauvage, qui revient dans la forêt. Le *goli*, protecteur du clan, c'est le grand ancêtre à cornes.

— Et qu'est-ce qu'il t'a ordonné, ton *goli* ?

Le *goli* leur avait expliqué que, pour être riches, il leur fallait commencer par tout détruire. Ils n'avaient rien à craindre puisqu'ils étaient un village élu. Un soir allait venir où le ciel s'emplirait d'étoiles filantes : c'était leur sort à tous qui se déciderait alors là-haut. Car ces étoiles ne sont que des projectiles sous lesquels les bons esprits écraseraient, cette nuit-là, les mauvais. Le *goli* les avait mis en possession des formules magiques qui dérouteraient leurs ennemis. Ils devaient, pour cela, commencer par prendre un nom nouveau, s'appeler le *Peuple des étoiles filantes*. Aussitôt, sous le signe du feu, ils prospéreraient. Mais il fallait que le premier sacrifice fût pour le feu. Détruire, c'est imiter le feu. Aussitôt les plantations saccagées, les arbres arrachés, les cases brûlées, oui, le jour même, à l'instant même, le *goli* avait assuré que tout repousserait : l'eau jaillirait de partout ; les graines enfleraient comme des ballons ; les bananiers monteraient plus haut que les baobabs et donneraient cent régimes, et non seulement des bananes mais aussi des bicyclettes, des pantalons, des boîtes à musique. L'herbe grandirait, pleine de beaux poissons. Les cases se rebâtiraient d'elles-mêmes, en commençant par le

toit. Les panthères viendraient offrir leur peau.

C'est pourquoi, dans l'espérance de plus de moissons, d'un bétail plus lourd, ils avaient obéi. Pour plus de richesses futures, ils avaient tué et anéanti ce que le présent leur offrait.

Les Blancs arrivèrent au soir.

Oui, le *goli* à tête de bœuf avait parlé. De Kroû, il ne restait rien. Maintenant les fromagers étaient devenus des chicots, les plus grands acajous, des souches. D'autres arbres avaient brûlé debout, noirs avec toutes leurs feuilles vertes changées en papier rouge ; pareils à de hauts fourneaux, ils se consumaient à l'intérieur, par la moelle. Aux plantations, c'était pis encore. Les feuilles des bananiers, toutes fripées et jaunes, retombaient les unes sur les autres comme des volants de vieilles robes. L'herbe avait disparu et les taillis, transformés en charbon de bois, zébraient de mille traits de fusain les uniformes blancs.

— Je suis *rouiné* ! disait Bichara, anéanti. Une émeute : l'assurance ne joue pas ! L'Afrique se perd !

— L'Afrique se perd quand on la perd, répondit sévèrement l'administrateur.

Porter plainte ? Contre qui ? Les esprits ne passent pas en correctionnelle. Tous pensaient au proverbe indigène :

« Mets ta peine dans ton ventre, cela vaudra mieux que de te venger. »

La forêt libérienne s'était refermée sur celui dont les prestiges avaient séduit et anéanti ce village.

L'inquiétude stagnait encore sur ce bas-fond.

— Les esprits détestent les coupes de bois, les

routes, les semailles, tout ce qui amoindrit la vie magique, conclut l'administrateur.

Les deux Syriens le regardaient, l'aîné, déconcerté, le plus jeune stupéfait. Nés sur la frontière de l'Europe et de l'Asie, ils sentaient remonter en eux, à travers les âges, un merveilleux oriental qui ébranlait leur foi commerciale...

Bichara, le premier, se défendit. En lui, la race blanche l'emportait :

— Leurs dieux, je m'en fous, dit-il. Nous allons rebâtir.

Kroû n'était plus qu'une cendre d'une aveuglante blancheur. Quelques pieux du kraal noirci se voyaient debout. De grands cercles de pierres cuites indiquaient encore l'emplacement des cases. Aucun être vivant aux environs, sauf un lépreux, ganté de rose, qui se sauva à leur approche. Le feu était éteint, mais le sol fumait encore. Seules les termitières avaient résisté ; cuites sur place, elles ressemblaient à des poêles de terre coniques, craquelés par le feu, à des phallus dressés, déjà prêts pour des fécondations prochaines.

LA CHÈVRE SANS CORNES

(Soudan)

Oh ! laissez ces derniers fils de la nature s'éteindre sur le sein de leur mère ; n'interrompez pas de vos dogmes austères, fruit d'une réflexion de vingt siècles, leurs jeux d'enfants...

(Renan, *Avenir de la science.*)

I

Le ciel, calme comme la mer. En dessous, le paysage se conforme à cette image pélagienne, imite les bas-fonds marins. Une falaise se dresse, mascaret de pierre, au pied de laquelle vient mourir un sable houleux ; les gommiers ressemblent à des madrépores, à des coraux noirs. L'eau douce manque et c'est encore là l'océan. La route, qui vient du Soudan, monte en se tordant, prend son élan au sommet du promontoire avant de se retrouver, à des centaines de mètres plus bas, dans une autre plaine, celle de la Haute-Volta. Tout cela tremble de chaleur et s'échauffe avec le jour ; il ne manque plus que des flammes dans cet enfer où ne s'aventurent jamais ni voitures, ni chevaux, ni mulets.

La falaise, à mesure qu'on l'approche, se révèle trouée de caves et forée de puits naturels dont les parois sont elles-mêmes percées horizontalement par des tunnels qui conduisent à des chambres souterraines. A l'aide de cordes, on peut s'y laisser glisser.

Le fond de l'un de ces entonnoirs remuait. Quelque chose d'énorme vivait là-dedans, qui empruntait au paysage sa couleur glauque et au relief rocheux sa forme d'hydre.

II

Sur la place du village, entre les cubes de pisé pareil à du nid d'hirondelles et la géométrie bleue de leurs ombres, dans la grande violence de la lumière de midi, depuis près d'une heure, le roi Mongkoû dansait. Comme une roue enduite de cambouis, ceux de ses sujets noirs qui habitaient le village faisaient cercle autour de lui. Énorme, alourdi encore par sa robe de velours, le souverain portait une charge sur son dos ; c'était une sorte de fiasque énorme, à deux couleurs, d'une cinquantaine de kilos, pleine de terre, qu'il retenait au goulot par l'effort de ses deux bras contractés au-dessus de sa tête. Il suait comme un prolétaire, et l'eau dégouttait des bourrelets de son ventre. Son poitrail se soulevait et s'abaissait. On l'entendait souffler. Les jambes qui, normalement, avaient peine à supporter ce muid lourd de boyaux, tremblaient sous ce nouvel effort ; les pieds ne se soulevaient plus qu'à peine.

Là où le moindre travail des Noirs se rythme par le tambour ou au moins par un chant, la danse de ce monarque se développait devant une assis-

tance muette. Lourd silence et qui, à chaque minute, pesait davantage. Cette ronde semblait plutôt la promenade alourdie d'un vieux cheval tournant la meule. Le dos flexible, où saillait le cordon des vertèbres, devenait hideux... L'homme languissait, perdu dans le labyrinthe de ses pas, écrasé par ses privilèges, car il allait voir son autorité ébranlée dans la mesure où ses muscles vacillaient. Ainsi le voulaient les rites. Dans cette cérémonie annuelle, le potentat devait justifier aux yeux du peuple son droit à la toute-puissance. Il eût semblé incompréhensible à ces imaginations neuves qu'un chef qui ne pouvait supporter ce fardeau acceptât de soutenir à lui seul l'État. Il n'obtenait de dominer, pour une nouvelle année, qu'au prix des souffrances qu'il était capable d'endurer lui-même. Si, au bout d'une heure, son embarras cessait, s'il déconcertait ses ennemis, des sacrifices, des présents et beaucoup d'autres compensations lui seraient offerts. Mais s'il tombait ou s'avouait vaincu, malheur à lui : le jugement du peuple le condamnait aussitôt, car les sorciers disaient qu'à la faiblesse du souverain bientôt correspondrait un amaigrissement de la terre, des moissons.

Déjà, le roi Mongkoû chancelait...

III

Au fond du trou, dans le rocher, les yeux qui s'accoutumaient à l'obscurité commençaient à distinguer que l'être qui se mouvait était un immense serpent : il apparaissait avec ses écailles, ses stries vertes ou jaunes, relevées d'angles sombres, en fer de lance. D'abord enroulé, il se déplia, et même se tronçonna, car chaque morceau de ce serpent était un homme, un nègre nu, peint de taches qui rappelaient celles des canons camouflés. Les visages se cachaient sous des masques en peau de serpent, à lunettes ombres.

L'Association secrète des hommes-serpents avait coutume de se réunir, loin des yeux du guetteur et des espions, au fond de cette falaise — jadis habitée par le peuple tout entier mais aujourd'hui déserte depuis que les Français, après une vraie guerre pour en déloger ces troglodytes, les avaient disséminés dans la plaine.

Au centre, l'orateur palabrait, d'une voix enrouée, séchée encore par le vent d'ouest.

— C'est l'heure de dire adieu à Celui dont la

main a perdu sa puissance... (*Acclamations.*) Nous ne voulons plus de Celui qui fut si longtemps notre lait et notre miel, car le lait surit et le miel fermente...

Que les forces du roi Mongkoû décrussent, chacun s'en était aperçu, la veille, lorsqu'il avait dansé devant son peuple, mais il ne pouvait être détrôné sans que la société secrète à laquelle il appartenait eût donné son assentiment. C'est pourquoi ses frères s'étaient, ce jour-là, réunis sans lui. Prudemment, ils agissaient de loin, car tous les rois descendent du soleil et leur vue brûle.

L'orateur masqué se tut, ouvrit un sac, en guetta l'ouverture... Soudain son bras se détendit à l'intérieur et, tandis que les muscles gonflaient sous l'effort de sa poigne, il attira lentement vers lui, en contractant la tête... un python. Aussitôt sorti, l'animal s'efforçait d'envelopper le bras ; le Noir lui écrasa du pied la queue, pour l'empêcher de prendre un point d'appui sur le sol, puis, en force, déroula en sens inverse les anneaux aveugles qui serraient. Même torsion des deux, mêmes marbrures de leurs corps : on eût dit le combat d'un caducée... Au lieu de présenter son dos squameux, le serpent montrait maintenant la peau lisse et jaune de son ventre ; ses yeux brillaient de fureur : il était vaincu. L'ophite ouvrit son poing et laissa le reptile tomber, mou. Les affiliés se précipitèrent pour voir quelle lettre formaient, sur le sable, les anneaux... — Le dieu votait la mort de l'Invincible.

IV

Dans son palais aux tours de terre séchée, le roi Mongkoû rend la justice, assis sur son trône fait d'une panthère en bois blanc, ocellée au fer chaud.

Les murs de la salle d'audience sont décorés de crânes d'antilopes, de photographies d'actrices parisiennes ou d'hommes-volants ; derrière le souverain, son portrait en pied par un élève des Beaux-Arts, boursier des Colonies. Bien que ce dédoublement immédiat de l'homme et de son image inquiète et fatigue l'œil, on peut maintenant, face à face, contempler le prince. Sa figure est plus grosse qu'aucune de celles qu'on a jamais vues. C'est un cerveau obscur, où la bouche fait une déchirure unique. Le fond de ses yeux, que ferment des bourrelets de graisse, le révèle cruel, intelligent, rusé. Son souffle est court et le cœur, pompe affaiblie, ne suffit plus à refouler le flux du sang au fond d'un corps endormi. Ses lèvres s'ouvrent sur peu de mots mais s'écartent souvent au passage des pots de bière de mil. Le protocole, seul, lui impose ces litres de boisson fermentée, ces excès de table et de nuit ; la

coutume veut que celui que le peuple a élevé soit ainsi rabaissé, roi fainéant.

Dans sa robe de velours violet, du même violet que les chasubles de Carême, ce tyran ressemble à un prêtre de messes noires. Il n'a que l'appareil de la toute-puissance. Propriétaire virtuel de ce désert où le sol ne vaut rien, dans son château fort de torchis où, la nuit, sur les terrasses, à l'abri du lion, dorment les chèvres, il n'est que le dernier vestige d'une grande dynastie nègre qui, jadis, régna de Tombouctou à Séville. Aujourd'hui il vit dans son trou, isolé, si l'on peut dire, parmi ses deux cents femmes et ses dix-huit cents enfants, défendu par deux vieux canons de fer, cravatés d'amulettes coraniques.

A ses pieds, de chaque côté des marches du trône, se tenait la cour. Pages aux traits purs, guêtrés de cuivre, vêtus de blanc comme des femmes et, comme elles, coiffés en cimier d'une chevelure à jamais immobile ; ils avaient ces traits gracieusement empressés dans un corps ankylosé, qu'on voit aux nègres de bois polychrome porteurs de torchères au bas des escaliers vénitiens. Derrière eux, par la fenêtre ouverte, on apercevait la teinte neutre, le mastic anonyme des murs sur lesquels se détachaient le bleu des cotonnades, le rouge d'un fez. C'étaient les cases des femmes, épouses grasses, invisibles, enfermées pour de longs sommeils coupés de querelles stridentes et de séances d'épilation.

Le roi Mongkoû rend la justice depuis le matin, c'est-à-dire qu'il perçoit l'impôt ; le soleil vertical incite à une sieste prochaine. Les pages jouent de la viole. Accroupis, les ministres rendent des

comptes. Les faiseurs de pluie sont derrière eux, le torse nu dans une robe de rafia. Les grands féticheurs aussi, suivis de ces nains qui viennent de très loin, du pays où vont les grues et qui ne correspondent entre eux que par des cris d'oiseaux. Les eunuques, tête rasée, avec des figures pleines de prudence, se tiennent au fond, pareils à de vieilles femmes sèches.

Le roi Mongkoû se coiffe d'une calotte brodée d'or. Il crache contre le mauvais sort. Il lève l'audience. Fanfares. Au milieu de l'assistance prosternée, salué par les oriflammes en queue de cheval, ventre en avant, bajoues comme des courges tombantes, il rentre dans ses appartements, le gros monstre souffleur...

Le voilà assis sur son lit, un lit tel que, pour pouvoir supporter son poids, il a fallu le commander à Dakar. On l'évente et il se prête à cette douceur. On retire le voile qui drape le miroir de l'armoire à glace — car seuls les traits royaux s'y peuvent refléter — et il se contemple. Il passe la main sur ses tempes ornées d'une seule cicatrice, à gauche... Quelle femme est de service ce jour-là ? On la lui nomme. Il fait signe à celui de ses pages qui est toujours assis à terre — celui-là qui a les bras cerclés de cuivre rose. Ayant, comme tous les nègres, la passion des excitants, le roi demande du chanvre... Il sue ; on éponge sa peau comme un bateau calfaté à neuf, où le goudron luit.

Le page revient, s'agenouille, présente la graine broyée sur un plat, avec des protestations de respect. Servile, il couche au pied du lit sa figure lisse, surmontée du crâne étroit, qu'exhausse encore sa coiffure de jeune beauté. Sur sa couverture

de laine blanche, immobile mais à l'affût, il guette ; son regard fait penser à la langue bifide du serpent...

Maintenant cette chambre où, comme une eau précieuse dans l'alcarazas, on arrive à conserver en plein jour de fraîches ténèbres, s'emplit d'une oisiveté ineffable, du consentement de tous au sommeil...

Soudain, le maître se relève. Pourquoi ce cri ? Ainsi qu'à une carpe au soleil, l'haleine semble lui manquer. Il se plaint d'un goût amer, dans la bouche... Il appelle les sorciers. Les portières aussitôt se soulèvent. Les pages aident le roi Mongkoû à descendre du lit ; mais il leur échappe, tombe à quatre pattes sur la natte, reste ainsi, comme une femme noire qui va accoucher.

Enfin, il s'aplatit, face contre terre, mort.

V

La succession s'ouvrit, comme un abîme. Il n'y avait pas un héritier, mais dix mille. Les rites exigeaient que, jusqu'à la désignation officielle du nouveau souverain, le peuple fût tenu dans l'ignorance du décès de son roi. Tout au plus laissa-t-on courir, parmi les villages des environs, le bruit d'une indisposition dont il guérirait sûrement tant les soldats fusillaient, dès l'aube, de leurs longs fusils à silex, les mauvais esprits, tant les sorciers se convulsaient.

Au Palais, il semblait que le souverain vécût encore. On voyait passer furtivement sa robe de velours rouge, sa toque d'or ; aux repas, ses aliments favoris entraient dans sa chambre et les plats ressortaient vides. On entendait sa voix, qui rendait la justice ; son écriture continuait à se lire sur les lettres adressées à l'administrateur du cercle. Ceux qui l'avaient embaumé, qui l'avaient fait boucaner dans un canari, au-dessus d'un trou creusé en terre où l'on entretenait nuit et jour un feu de bois vert, palabraient en conseil secret sur l'élection prochaine.

Tandis que les eunuques recherchaient des alliances, préparaient l'opinion, le successeur au trône avait été virtuellement désigné. C'est lui qui, déjà, occupait la place du défunt, buvait son vin, imitait ses paroles, ses gestes, sa démarche lourde ; le soir, il couchait dans son lit et possédait, l'une après l'autre, toutes les femmes du harem, y compris sa propre mère.

Chaque soir, à la lueur des feux, on dansait ; le sol tremblait ; ombres et clartés, cris, grimaces. Les tambours grondaient dans l'espoir de faire revenir le monarque défunt. Espoir protocolaire, vœux de pure politesse auxquels nul ne croyait.

VI

Et pourtant le roi Mongkoû revint. A côté du cadavre les sorciers avaient vu s'étendre, quelques heures plus tard, son double — car le double est une personnalité gazeuse qui tire sa substance du corps et meurt peu après lui. Maintenant, ce qui demeurait était la partie la plus redoutable de l'homme et la plus difficile à satisfaire : son âme. Le feu roi avait été vu plusieurs fois, déguisé en aigle, en singe, en serpent. Pourtant, n'était-il pas enfermé dans cette urne, scellée de pierres tombées du ciel ? A ses côtés, dans une jarre bien bouchée, pour qu'il ne se corrompît pas, n'avait-on pas versé son sang ? La plupart des affiliés, qui appartenaient au Palais, l'avaient, de leurs propres mains, enseveli. Mais les âmes ont leur chemin. Celle-ci avait beau ne pas laisser de traces de pas — comme on s'en assura en balayant soigneusement la poussière autour du pot funéraire — ce sorcier couronné s'affirmait plus redoutable encore que jadis. Aux mystères de la secte, dont le souverain avait fait partie, succédait le mystère, plus grand, de la mort, où il était seul initié. Les sorciers ne forment

qu'une plèbe, comme les vivants, quand on les compare à l'aristocratie des morts. Du haut de cette royauté nouvelle dont aucune épreuve ne pouvait le priver, l'ancien roi Mongkoû les narguait tous. Plus encore, il menaçait ses compagnons d'hier, et ceux d'entre eux qui étaient docteurs savaient bien à quel principe malin, à quel danger, ils avaient affaire. Des malheurs s'annonçaient. Les moutons, les chiens sacrifiés se laissaient égorger sans crier, mauvais présage... Les Hommes-Serpents, toujours par l'intermédiaire de ceux des leurs qui avaient accès au Palais, firent brûler les vêtements du mort, ses objets de toilette... Efforts inutiles car, cette nuit-là, du haut de sa tour de boue sèche, le guetteur le vit revenir en hyène. C'était une bête énorme avec une large figure humaine qui hurlait sans arrêt et s'avavançait sans crainte... Alors, tous s'interdirent de prononcer le nom royal afin de priver cette âme hostile de points de repère dans l'obscurité, d'état civil nocturne ; en vain : bientôt chacun put remarquer des feux errer à un mètre au-dessus du sol, bousculer des femmes, faire tomber des enfants. Avec évidence, le défunt ne pouvait trouver le repos. Dès lors, toute sécurité disparaissait.

Alors les Hommes-Serpents décidèrent de faire goûter à leur ancien compagnon le fruit de l'oubli et, en lui offrant le plus beau domicile dont ils disposassent, de le mettre à jamais hors d'état de nuire.

VII

La mort du roi Mongkoû fut proclamée officiellement. Au Palais, on se prépara à faire au défunt sa toilette suprême. On manda les fossoyeurs qui lavent les cadavres et leur rompent les os des jambes, pour être sûrs qu'ils ne se relèveront pas...

Lorsqu'on ouvrit la grande jarre, on s'aperçut qu'elle était vide. Le chef du service de la chambre, un Habé, dit :

— Les mystères doivent demeurer des mystères.

Dévoiler les arcanes funèbres, c'est encore les profaner. Tous redoutaient la mort... Une momie, à l'effigie du souverain, fut donc couchée à sa place, sur son lit.

Les pleureuses, qui n'attendaient que le signal, sortirent, toutes surprises, de leurs cases. Elles faisaient un cri plus aigu, plus ténu que celui des signes noirs et se lacéraient avec des culs de bouteille ; elles enlevèrent leurs bracelets de marbre et même les vieilles chaussettes sans pieds, roulées autour des mollets comme des anneaux de laine ;

les tambours de deuil, au son mat et caverneux, ralliaient le peuple et les hommes apparaissaient en costume de guerre, les chevilles ornées de grelots de fer, la lance à la main, la tête ceinte de coquillages et les reins de roseaux verts.

On s'achemina vers la forteresse pour apporter au bien-aimé la nourriture nécessaire à son dernier voyage. Les chefs de village vinrent avec des caalebasses pleines de lait, de sel, des coqs blancs. Tous s'arrêtèrent d'abord à l'entrée, pour se purifier. Puis on alla voir dans l'arrière-cour un spectacle curieux. C'étaient deux têtes posées sur le sol et qui parlaient. Elles appartenaient à deux valets, enterrés vifs depuis quelques jours, dans du sable jusqu'au cou, et qui attendaient la mort. La famille royale les avait chargés de commissions pour l'au-delà, où ils allaient être appelés à servir leur maître ; aussi venait-on les écouter, répétant à haute voix et par cœur les phrases qu'on leur avait apprises, afin qu'ils pussent les redire aussitôt arrivés dans l'autre monde.

La nuit vint, et ce ne fut qu'un cri. Chaque caste cherchait à s'élever au-dessus des autres par la chaleur de son désespoir, chaque corporation voulait attirer l'attention des notables et des favoris par l'excès de sa douleur. Vers minuit, on entendit un chœur funèbre chanté par des chasseurs en robes d'écorce, et par les forgerons en armures à clous. L'une des parties exaltait la bonté et la puissance du potentat.

Oh ! Oh ! il fut la source...

Oh ! Oh ! il fut la victoire...

Oh ! Oh ! ô ô... notre père !

Ses yeux d'or, hélas ! fermés...

Mais l'autre partie — hommage indirect au successeur — contredisait cet éloge par un blâme également chanté :

A, â, â, â !

Ah ! le puissant est vaincu,

Nos cœurs sont légers car il est loin.

Heu, â â â !...

Nous, nous restons au bord du rivage.

Triomphant, tout reluisant de peinture et de vêtements neufs, le roi Mongkoû avait échappé à la corruption et semblait vainqueur de la mort. Entre les mains dures du simulacre de bois, les sorciers vinrent placer une viole, qu'il emporterait dans la tombe, afin de témoigner qu'il entrait avec joie dans l'autre monde...

VIII

Des masses claires passèrent dans la nuit, une à une sortirent des rochers, se faufilèrent dans ce paysage bouleversé. A bout de bras, on apportait — dans ces bidons à pétrole qui servent de marmite — une bouillie fumante dont les morceaux, depuis plusieurs jours, macéraient entre des couches de piment et que les dents détachèrent facilement des os... Les Hommes-Serpents, accroupis, mangeaient leur roi, la « chèvre sans cornes », ainsi qu'entre eux ils désignaient la chair humaine. Leurs tripes nègres, habituées à la faim comme aux excès, s'emplissaient, dans le silence de la nuit glacée. Enveloppées dans leurs boubous de laine blanche, on ne voyait sortir que leurs têtes polies, d'où saillaient les incisives... Celui à qui, si souvent, l'on s'était adressé pour obtenir l'autorisation de hâter la fin d'un vieillard idiot, d'un ancêtre gênant, disparaissait à son tour... On goba ses yeux. On résista au plaisir de conserver les mains séchées, pour des parures d'osselets, tant était grand le désir d'anéantir toute trace de ce mort hostile aux vivants. Serpent, il retournait à

la caste des serpents et ne faisait plus qu'un avec ses frères. En même temps que cette viande aromatisée, son âme était engloutie dans ces ventres, tombeaux chauds...

Ayant assimilé leur part de royauté, pénétrés d'une force surhumaine, les dévoreurs redescendirent. Ils plongèrent. Les falaises stratifiées sombraient dans l'obscurité. Ils s'enfoncèrent à travers les précipices, sautant, avec des cris de joie, de roche en roche. Puis ils arrivèrent à la plaine. Dès lors, ils se turent et le sable étouffa leurs pas.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
------------------------	---

I. — ANTILLES

Le Tsar noir	11
------------------------	----

II. — ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

« Congo »	57
Charleston	81
Excelsior	101
Syracuse ou l'homme-panthère	119

III. — AFRIQUE

Adieu, New York !	139
Le Peuple des étoiles filantes	179
La Chèvre sans cornes	207

A C H E V É
D'IMPRIMER



S U R L E S
P R E S S E S D'AUBIN
LIGUGÉ (VIENNE)
L E 25 M A R S
1968

ECHÉANCE

DATE DUE

~~JAN 1 1 1995~~

LAURENTIAN UNIVERSITY OF SUDBURY
UNIVERSITÉ LAURENTIENNE DE SUDBURY

PUBL. S.N. DESCRIP. LTD.



3 0007 00559700 9

PUBL. S.N. DESCRIP. LTD.

